



Les Grinda

UNE HISTOIRE DE FAMILLE



Les Grinda

UNE HISTOIRE DE FAMILLE

Recherche par Sibylle Duhautois

Écriture par Cosima Littlewood et Sibylle Duhautois

Sous la direction de Paul Hurley et Sibylle Duhautois

Mise en page par Mark Bridger



Family History Films 2023

Contenu

Préface	1
Arbre généalogique montrant les ancêtres d'Ollivier Grinda	2
Arbre généalogique montrant les ancêtres de Sylviane Grinda	4
1. Les Grinda aujourd'hui	7
2. Les Grinda I : Peillon	37
3. Les Grinda II : Les médecins niçois	55
4. Les Schmitz	75
5. La famille Japy	97
6. Les Blairon	113
7. Les Proegers	133
8. Les Despas	149
9. Les Haemmerlin et les Pfau	169
Références	185
Bibliographie sélective	200
Interviews	202
Images de la couverture	203

Préface

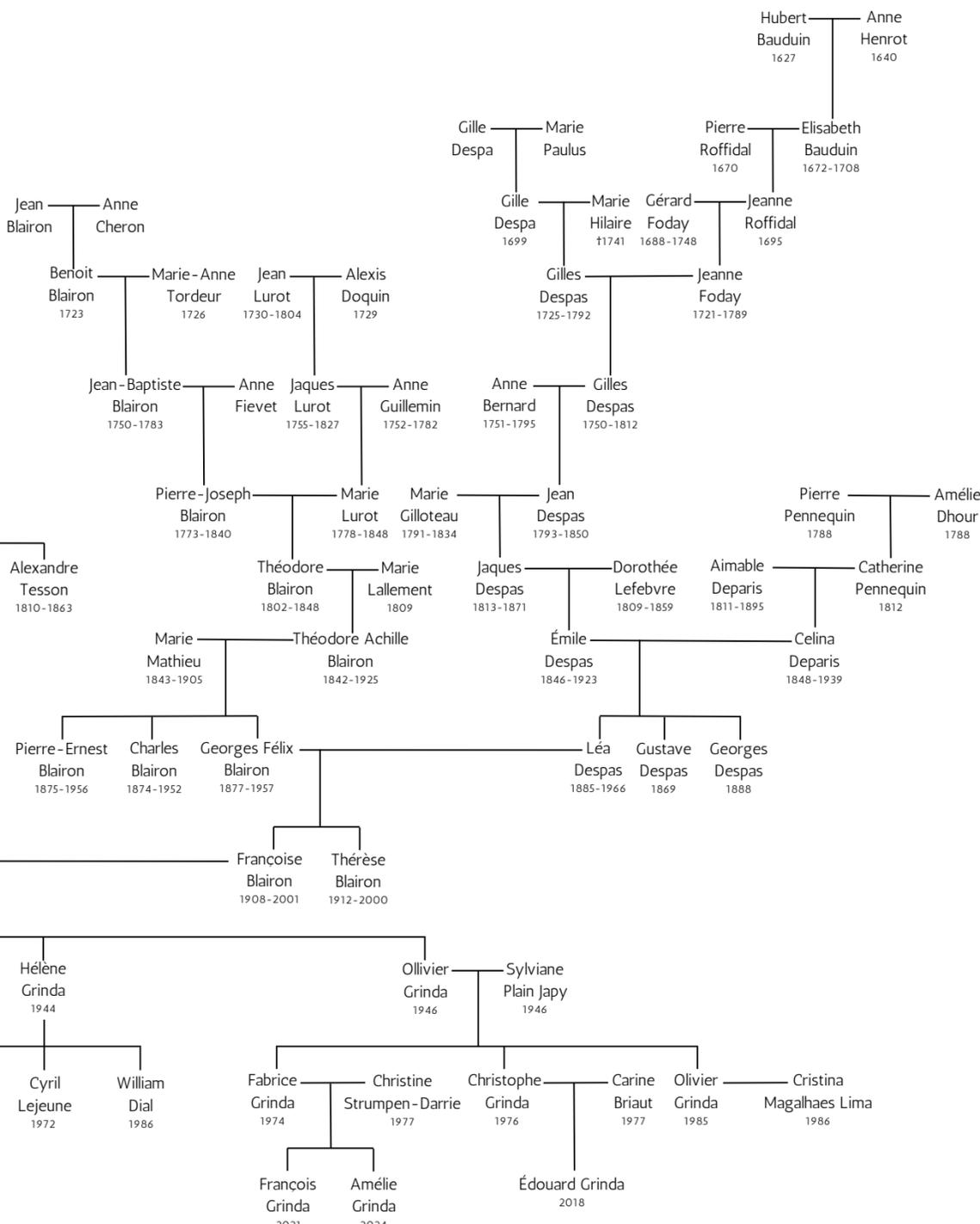
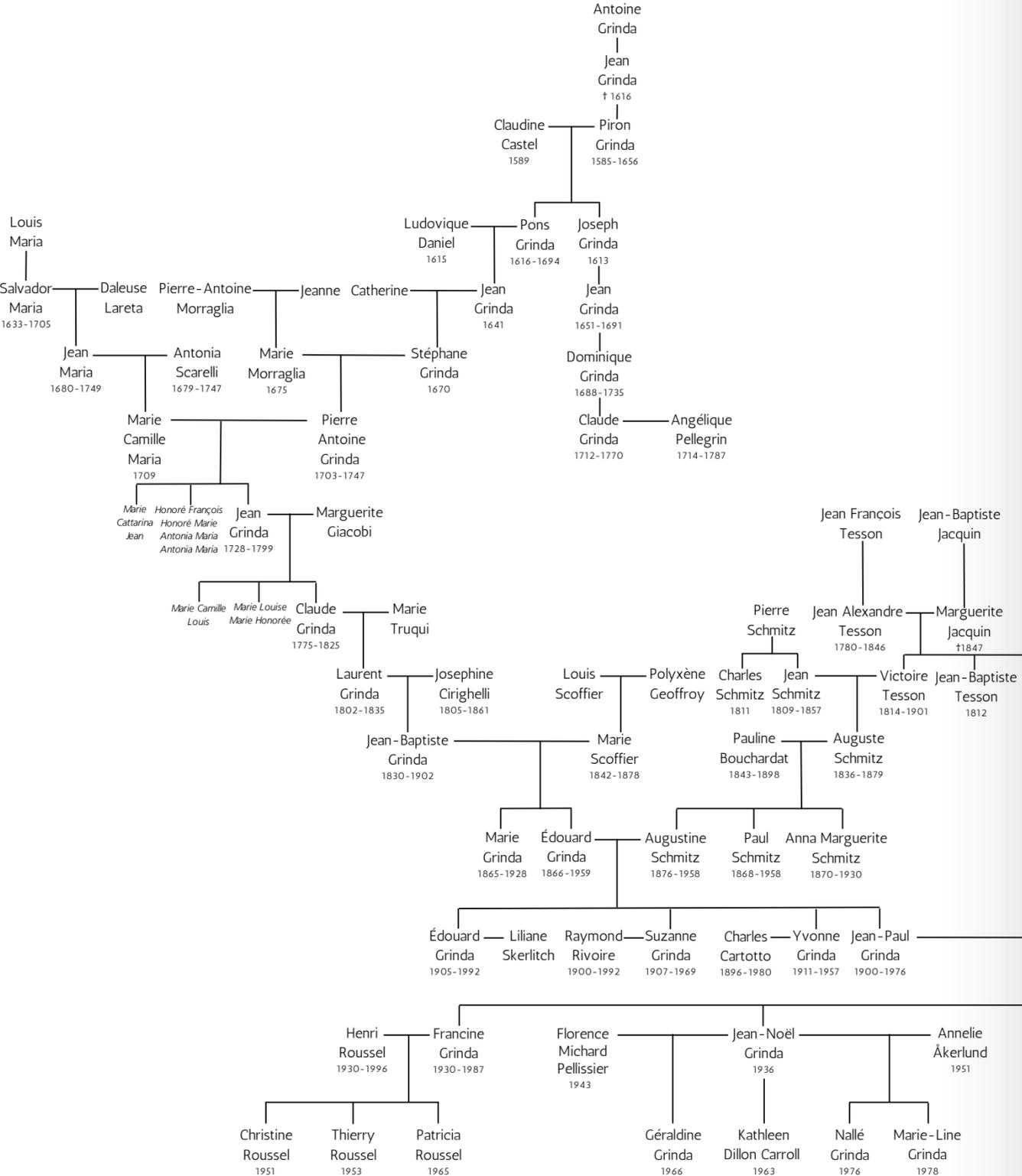
Toutes nos vies sont le résultat d'un extrêmement improbable concours de circonstances. Malgré tous les efforts qu'il nous a fallu pour réussir, nous ne serions pas là où nous en sommes si ce n'était pour toutes les péripéties et aventures de nos ancêtres et plus directement de nos parents.

À ce titre, ce livre est un hommage à notre famille et spécifiquement à nos parents Ollivier et Sylviane. C'est un memento pour les générations à venir et notamment Édouard, François et Amélie pour qu'ils comprennent d'où ils viennent et participent à la lignée familiale.

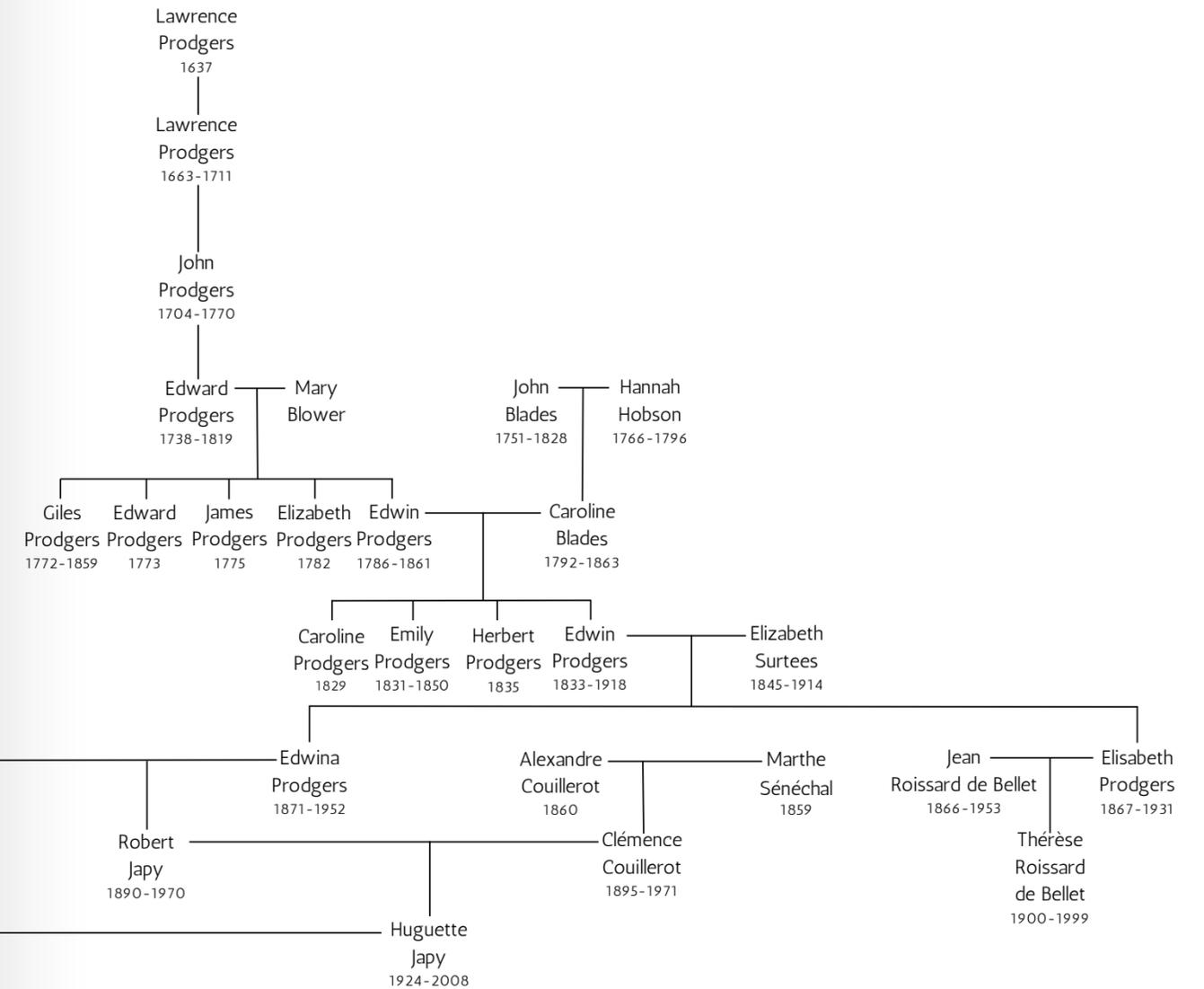
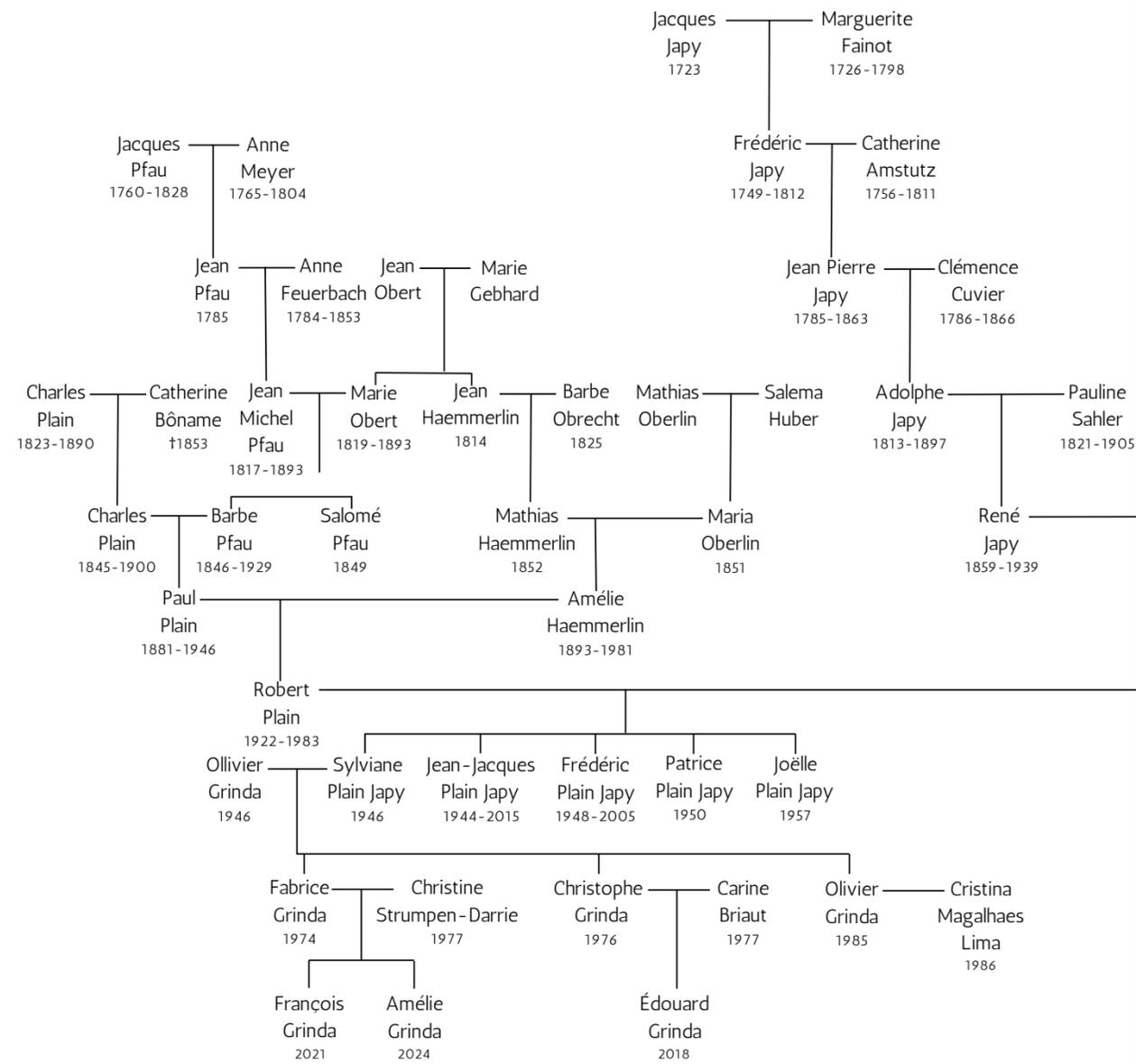
Avec amour,

Fabrice

Arbre généalogique d'Ollivier Grinda



Arbre généalogique de Sylviane Grinda





1.

Les Grinda
aujourd'hui



Ci-dessus : La famille Grinda réunie à Turks en décembre 2020

À droite : La villa de Fabrice à Turks

1.

Les Grinda aujourd'hui

Ce chapitre est consacré aux membres de la famille Grinda aujourd'hui, à leurs vies et projets de chaque côté de l'Atlantique. Il aborde les carrières des différents membres de la famille et les liens tissés entre eux.

Des liens familiaux à travers l'Atlantique

Aujourd'hui, la famille Grinda se retrouve à plusieurs reprises chaque année, l'été à Nice, d'où elle est originaire, et l'hiver outre-Atlantique, pour passer ensemble Noël sur les îles Turques-et-Caïques – "Turks" pour les intimes – dans la villa de Fabrice.

"Jusqu'au décès de ma grand-mère Françoise – elle était un peu la matriarche qui gardait la famille ensemble – tous les Noëls, toute la famille se réunissait à sa table, plus ou moins organisée par âge, avec elle à la tête de la table. Et il y avait une relation familiale très proche qui, quelque part, s'est un peu désagrégée après son décès, au début des années 2000. Et j'ai eu la vision, la vocation et l'envie d'essayer de voir si on pouvait recréer ça." – **Fabrice Grinda, 2021**

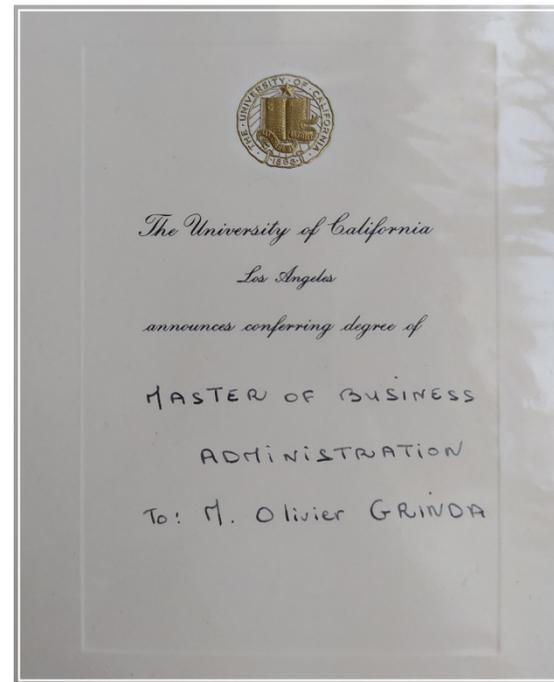


La famille a toujours su garder des liens importants, quelle que soit la localisation géographique de ses différents membres. Si Sylviane et Ollivier se sont rencontrés sur la Côte d'Azur, c'est sur le continent américain que l'histoire de la famille a véritablement débuté.

Ollivier est le premier élève de France à faire l'école supérieure de commerce en même temps qu'une licence de sciences économiques et à finir major de promotion dans les deux disciplines. Les débouchés apparaissent insatisfaisants à Ollivier qui décide d'aller étudier aux États-Unis pour décrocher un MBA.

“À l'époque, la Californie avait une aura d'être l'Amérique du futur – c'est un peu vrai même maintenant – donc j'étais attiré vers la Californie et j'ai été accepté, donc je suis parti à UCLA.” – Ollivier Grinda, 2022²

Arrivé à UCLA, Ollivier est surpris par la quantité de travail qu'on demande dans un MBA et le rythme intense auquel les étudiants sont soumis, mais ce fonctionnement lui plaît et il s'y adapte très bien. Les cours se révèlent passionnants. Son travail et sa bonne mémoire lui permettent de réussir haut la main les examens auxquels il se présente à l'issue de chaque *quarter*. Il termine ses études avec un GPA (Grade Point Average) très élevé et d'excellents souvenirs de cette période californienne.³



Parti seul, Ollivier est rapidement rejoint par Sylviane, qui en profite pour suivre des cours d'anglais. Sylviane aide Ollivier à faire face à un défi technique auquel il n'avait pas été confronté en France : à UCLA, tous les devoirs doivent être tapés à la machine. Des programmes doivent être conçus en utilisant les nouveaux langages informatiques comme le Cobol ou le Fortran. Il faut ensuite les taper sur des cartes que l'on apporte dans le pavillon des ingénieurs.

“Donc moi, j'étais la petite main qui tapait les cartes. Souvent, comme je faisais des erreurs, quand j'appuyais pour descendre les cartes, je foutais la machine en l'air. Il fallait la réparer. Mais j'étais pas la seule.” – Sylviane Grinda, 2022⁴

En haut à gauche : Diplôme de MBA d'Ollivier

À gauche : Ollivier lors de sa cérémonie de remise des diplômes à UCLA

En haut : Encore aujourd'hui, Ollivier porte les couleurs de UCLA



En retour, Ollivier aide Sylviane et ses collègues à optimiser la vente des sandwiches qu'ils préparent à la Business School, dans le cadre d'un *job* réservé aux étudiants étrangers.

“Ollivier a mis le programme des sandwiches sur ordinateur pour qu'on fasse des achats raisonnables et qu'on perde pas d'argent. Donc d'employée, je suis devenue manager, et c'est amusant parce que je ne dirigeais que des gens qui étaient des grosses têtes et qui sont devenus après des gens importants. L'un est devenu ministre de la Santé en Thaïlande, l'autre était président du Crédit Lyonnais à Hong Kong et mon copain, celui avec qui je suis toujours en relation depuis les sandwiches, c'est un Indien qui était sorti major de Stanford.”
– Sylviane Grinda, 2022⁵

La découverte des États-Unis est un dépaysement : le rythme de vie, la culture gastronomique ou encore le mode d'éducation des enfants apparaissent très différents à Ollivier et Sylviane de ce qu'ils ont connu en grandissant en France.⁶ Mais une fois le choc initial passé, ils s'adaptent bien à ce nouvel univers. Aussi, lorsqu'après un premier emploi en France, chez Eli Lilly, Ollivier se voit proposer une carrière à New York, il n'hésite pas à sauter le pas.⁷



“Il y avait un certain Jacques Gaston Murray qui pensait que l'Europe, c'était foutu, et qu'il était temps de s'expatrier aux États-Unis, et qui m'a engagé pour faire des acquisitions. Alors, je me suis retrouvé tout de suite numéro 2 et chargé d'acquisition (...). C'était une mise sur orbite très rapide.” – Ollivier Grinda, 2022⁸



C'est en 1974, pendant la courte période que ses parents passent en France, entre leur séjour en Californie et leur départ pour New York, que Fabrice naît. Il a moins d'une semaine lorsqu'il prend l'avion pour la première fois, à destination de Nice. Là-bas, il rencontre ses grands-parents, Jean-Paul et Françoise, dont il fait le bonheur au quotidien pendant cinq mois avant de s'envoler à nouveau, pour les États-Unis cette fois, le 21 janvier 1975.⁹



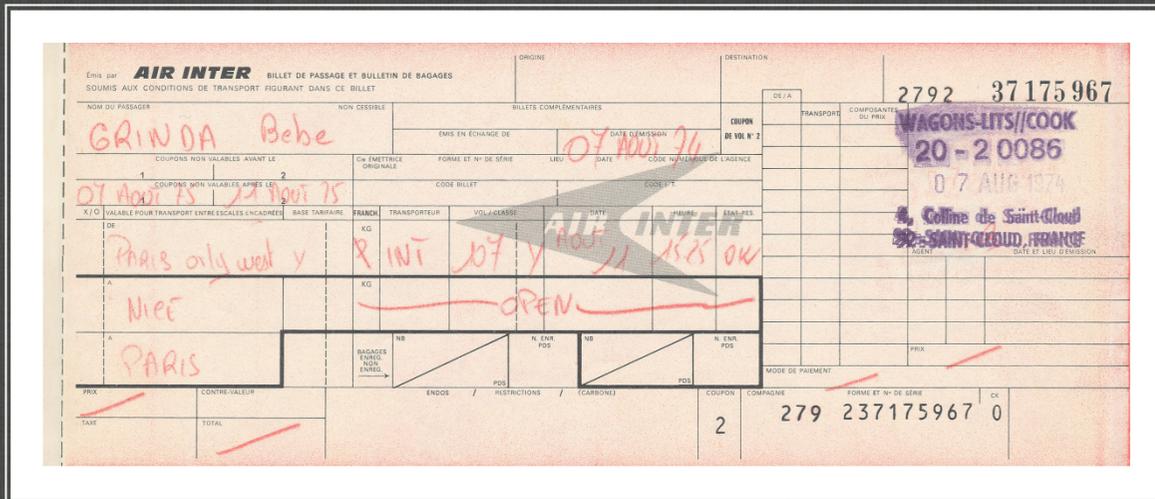
À gauche : Sylviane lors de la cérémonie de remise des diplômes d'Ollivier

En bas à gauche : Tony Murray et Sylviane

À droite : Sylviane et Fabrice, peu après sa naissance

Ci-dessous : Ollivier, Sylviane et leur bébé, Fabrice





Le second enfant de Sylviane et Ollivier naît aux États-Unis en 1976. Cette année marquant le bicentenaire de la république américaine, il est décidé de donner à ce nouveau citoyen des États-Unis un prénom rappelant cette histoire : ce sera Christopher, ou “Christophe” dans sa version française plus souvent employée par la famille.



Les années d'enfance aux États-Unis sont heureuses pour Fabrice et Christophe. En grandissant, chacun affirme son caractère. Au lycée français de New York, Fabrice se fait remarquer pour ses résultats brillants, Christophe pour sa sympathie et sa joie de vivre. Malgré leurs personnalités très différentes, les deux enfants s'entendent bien.¹⁰

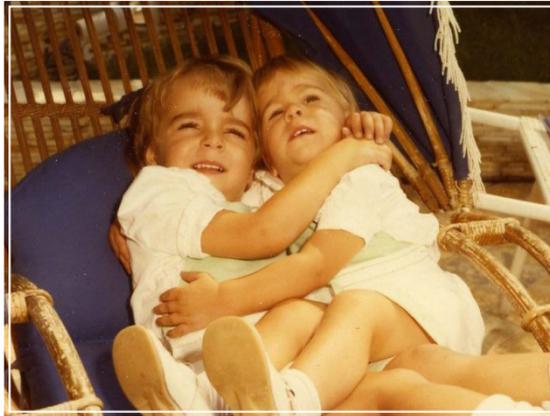
En haut à gauche : Le premier billet d'avion de Fabrice

À gauche : Jean-Paul, Françoise, Ollivier et Fabrice visitant Washington au printemps 1975

Ci-dessus : Fabrice et son petit-frère, Christophe



“Fabrice, c’est mon ami de jeu, mon ami d’enfance, mon complice, ça l’est toujours d’ailleurs.”
– Christophe Grinda, 2022



Ollivier et Sylviane apportent beaucoup à leurs enfants : Sylviane leur transmet ses valeurs ; Ollivier les guide à travers leurs études, joue avec eux au tennis ou aux jeux vidéo.

“J’avais pris comme un handicap d’être seule pour élever des enfants à New York, qui est une ville quand même très dure (...) et en fait, avec le temps, je me suis rendu compte que ça avait été un gros avantage parce que j’ai retransmis les valeurs que j’avais reçues et que je les retrouve maintenant chez les trois.” – Sylviane Grinda, 2022¹¹

“J’étais très bon en maths, tout ce qui est scientifique, mais je n’avais pas encore un sens oratoire et de l’écrit aussi sophistiqué qu’il ne l’est aujourd’hui. Mon père m’aidait beaucoup avec les rédactions que j’avais à écrire de la sixième à la terminale, à être plus succinct, concis, à m’exprimer plus directement et clairement. C’est un rôle qu’il a joué de manière importante.” – Fabrice Grinda, 2022¹²

Pour Ollivier et Sylviane, cette période est pleine d’opportunités et de nouvelles expériences. Ollivier achète plusieurs entreprises en difficulté auxquelles il redonne un nouvel élan, avec un tel succès qu’il reçoit toujours des offres de rachat si avantageuses qu’il serait difficile de les refuser. Très bon négociateur, Ollivier est reconnu par ses partenaires professionnels pour son énergie et sa rigueur.¹³

“Voir quelqu’un qui se bat tous les jours, qui est un excellent négociateur, qui va faire en sorte que la dernière petite virgule dans le contrat soit négociée pour que tout fonctionne correctement, ça a été une inspiration.” – Christophe Grinda, 2022¹⁴

Sylviane, elle, s’intègre rapidement dans plusieurs cercles sociaux new-yorkais. Elle développe de solides amitiés avec des personnalités du cinéma telles que Jack Nicholson ou Michael Douglas et sort régulièrement au très sélectif *Studio 54* avec un groupe d’amis qui y a ses habitudes. Elle s’investit dans des projets de fundraising, est reçue pour un déjeuner à la Maison-Blanche en remerciement de sa participation à la campagne de Ronald Reagan et joue, à plusieurs reprises, le rôle d’intermédiaire dans des rencontres d’affaires.¹⁵

À gauche : Fabrice et Christophe enfants

En haut à droite : Sylviane et Jack Nicholson

À droite : Sylviane et Helmut Berger

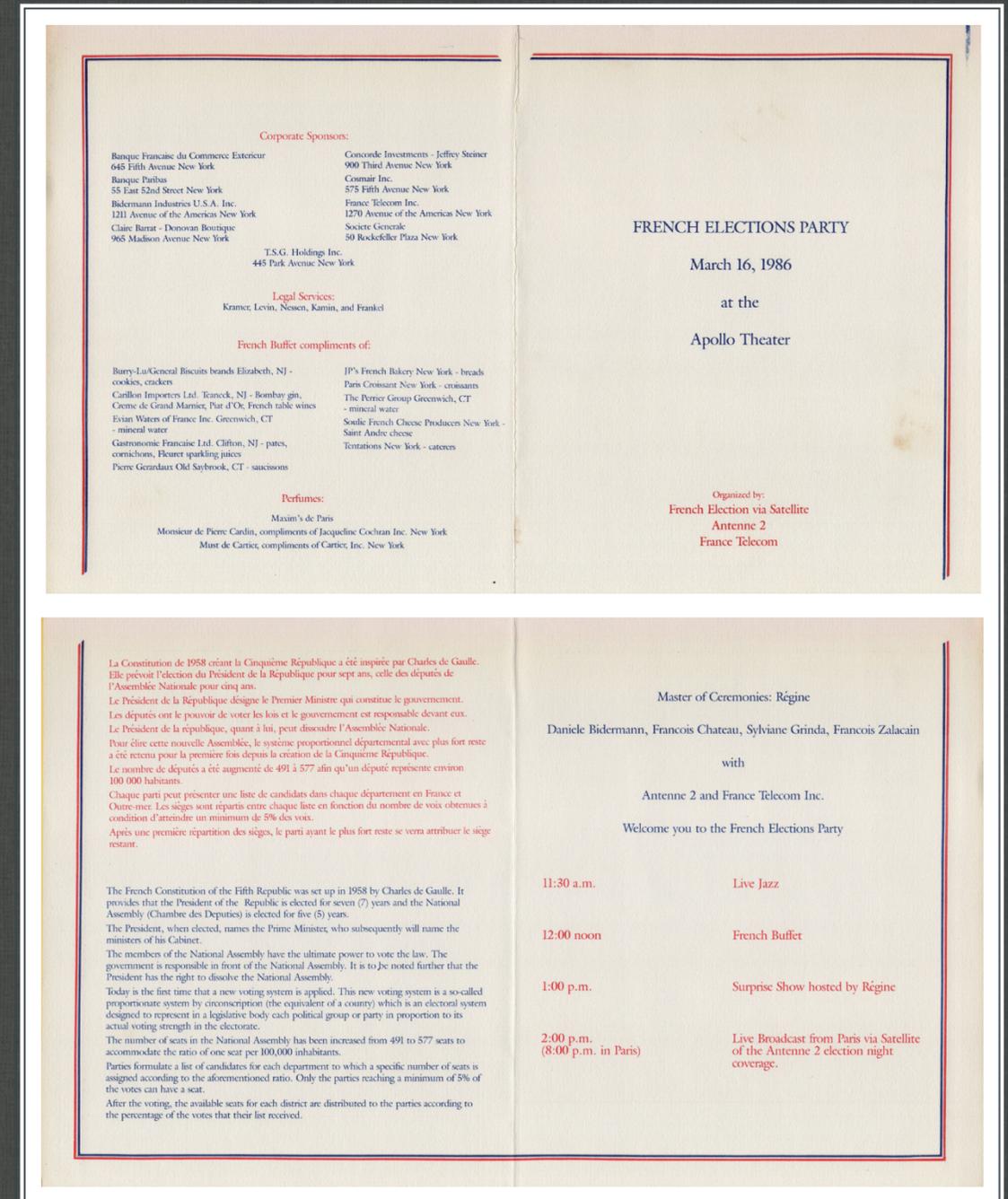


En 1986, alors que se tiennent en France des élections législatives, Sylviane co-organise la retransmission des résultats, diffusés par Antenne 2¹⁶, dans une salle de spectacles de Harlem, *l'Apollo Theater*. Ce choix de lieu n'est pas anodin : faire venir 1500 Français dans un quartier dont la population est majoritairement afro-américaine et où, selon un journal qui rapporte l'événement, "pas un taxi ne vous aurait conduit il y a dix ans", relève de l'exploit et contribue à valoriser Harlem, de plus en plus intégré au reste de Manhattan.¹⁷ La chanteuse Régine, amie de Sylviane, joue le rôle de maîtresse de cérémonie et propose un spectacle surprise ; le maire de New York accueille les invités. Grâce à la force de persuasion de Sylviane, qui lève des fonds pour ce projet, et à son entregent, l'événement est un succès. Une fois celui-ci terminé, Sylviane se rend dans les refuges de sans-abri de Harlem pour leur distribuer l'excédent de nourriture.¹⁸

Pendant cette période, la famille Grinda maintient un lien étroit avec Nice où elle se rend à Noël et pendant l'été. Des réunions de famille continuent à s'organiser autour de Françoise, après le décès de Jean-Paul, survenu fin 1976.



Ci-dessus : De gauche à droite : Christophe, Alexia, Fabrice, Cyrille, Nallé
À droite : Le programme de l'événement organisé par Sylviane à Harlem





Malgré leur différence d'âge, les trois frères tissent entre eux des liens forts, adaptés à la personnalité de chacun.



Olivier naît aux États-Unis en juin 1985 mais il n'y passe que sa petite enfance. Peu de temps après, la famille rentre en France et s'installe à Paris.¹⁹ Mais rapidement, la situation change : Ollivier et Sylviane se séparent ; Fabrice et Christophe décident de poursuivre leurs études secondaires à Nice auprès de leur grand-mère. Sylviane n'ayant guère d'attrait pour la capitale, c'est sur la Côte d'Azur que la famille se retrouve finalement.²⁰



En haut : La famille Grinda après la naissance d'Olivier

Ci-contre : Fabrice portant Olivier

À droite : Les trois frères Grinda

“Mes intérêts étaient peut-être plus proches de Christophe dans le sens où j’aimais – et j’aime beaucoup encore – les mangas. (...) Et au fur et à mesure, je suis devenu plus vieux et j’ai commencé à me rapprocher plus des intérêts de Fabrice.” – **Olivier Grinda, 2022**²¹

“Olivier, quand il était petit, il me suivait un peu partout et donc j’adorais passer du temps avec lui, à lui apprendre à jouer au tennis, au padel, aux jeux vidéo ; c’est une tradition qui continue aujourd’hui.” – **Fabrice Grinda, 2022**²²

Aujourd’hui, les membres de la famille se retrouvent à Turks mais aussi à Nice et à Saint-Tropez, chez Sylviane, ainsi qu’à Vence chez Ollivier.



Sur le plan professionnel, les trois enfants ont chacun suivi leur voie, tous faisant preuve d’une certaine fibre entrepreneuriale.

Ci-dessus : La famille réunie



Fabrice

En 1992, Fabrice part étudier à Princeton. Le large choix de cours offerts par l’université et la qualité de l’enseignement qui y est proposé suscitent un grand enthousiasme chez Fabrice, qui fait des choix assez éclectiques tout en approfondissant sa passion pour l’informatique.²³

“J’ai pris biologie moléculaire, chimie organique, multiverbal calculus, l’Empire romain, la guerre du Péloponnèse, littérature russe, le mandarin, et j’ai pu m’épanouir intellectuellement en étudiant tout ce qui me traversait l’esprit et que je trouvais intéressant.” – **Fabrice Grinda, 2022**²⁴

C’est pendant ses études que Fabrice crée sa première entreprise, exportant du matériel informatique des États-Unis vers l’Europe. Une fois diplômé, il choisit toutefois de travailler d’abord comme consultant, à McKinsey, avant de se lancer réellement dans l’entrepreneuriat.²⁵

En haut : Fabrice diplômé et entouré de ses deux grands-mères

Le tournant intervient en juillet 1998 : à 23 ans, Fabrice monte sa première start-up à grande échelle, Aucland. Il s'agit d'une place de marché, un domaine qui l'intéresse tout particulièrement. Aucland est un site d'enchères en ligne qui emploie rapidement plus d'une centaine de personnes. Lorsque Fabrice envisage de revendre l'entreprise à eBay, Bernard Arnault, dont le fonds d'investissement détient la majorité des parts d'Aucland, s'y oppose. C'est une déconvenue majeure pour Fabrice mais il décide de ne pas s'y attarder et fonde rapidement une nouvelle entreprise, Zingy, un fournisseur de contenus mobiles tourné vers le marché américain qui est alors en retard par rapport à l'Europe dans ce domaine.²⁶

“Si j'avais gagné 120 millions de dollars à 25 ans, je pense que j'aurais été insupportable. Et donc une leçon de vie et d'humilité a été nécessaire pour comprendre qu'il y avait plus de choses dans la vie que de travailler 24 heures sur 24, sept jours sur sept, et qu'il y a des valeurs qui sont autres que purement intellectuelles ou matérielles. Donc quoi qu'il en soit, je pense que ça a été une bonne leçon qui a été utile pour m'amener où j'en suis aujourd'hui.” – **Fabrice Grinda, 2022**²⁷

Là aussi, Fabrice doit faire face à un certain nombre de difficultés : la création de l'entreprise intervenant juste après l'explosion de la bulle Internet, les investisseurs sont frileux et il ne parvient à lever de l'argent que par petites sommes. Pendant quelques mois, entre avril et août 2003, Fabrice ne parvient plus à payer ses employés. Mais ses efforts pour développer sa clientèle finissent par payer : le 16 août 2003, lorsque l'opérateur de téléphonie mobile Sprint envoie son premier chèque, Zingy devient profitable.²⁸

Ce succès permet à Fabrice de retourner à ses premières amours : les places de marché. Après avoir vendu Zingy en mai 2004, il se lance dans la fondation d'OLX, un site Internet de petites annonces dont il reste PDG jusqu'en 2013. L'entreprise est un succès : elle parvient à s'imposer comme leader dans le domaine des petites annonces en ligne dans plusieurs pays comme le Portugal, le Brésil ou l'Inde. Mais quitter sa direction permet à Fabrice de s'affirmer comme business angel, en co-fondant le fonds FJ Labs, une structure qui lui permet à la fois d'investir dans des entreprises et de continuer à en créer de nouvelles.²⁹

À droite : Les membres du FJ Labs réunis à New York en octobre 2020





Malgré quelques inquiétudes exprimées par ses parents au début de son aventure entrepreneuriale, Fabrice reconnaît le soutien qu'ils lui ont apporté :

“Quand j'étais en couverture de tous les magazines, c'était : 'Nous avons toujours dit à notre fils de poursuivre sa passion entrepreneuriale'. Et puis un an plus tard, j'ai fait faillite et donc reparti à zéro. Et c'était : 'I told you so'. Mais je pense qu'assez rapidement, ils ont compris que c'était la voie qui était la mienne et ils m'ont aidé et soutenu dans cette destinée.”
– Fabrice Grinda, 2022, à propos de Sylviane et Olivier³⁰

Aujourd'hui, Fabrice a trouvé un équilibre dans la vie qu'il mène entre les États-Unis, Turks, Nice et le Canada. À New York, ses journées sont marquées par une vie sociale, professionnelle et intellectuelle intense, Fabrice organisant régulièrement des dîners et participant à de nombreux événements. À Turks, il se repose, fait du sport, médite, retrouve des amis et des membres de sa famille qu'il voit également lors de ses passages en France. Le Canada est une autre destination sportive où il peut faire de l'hélicoptère l'hiver, de la randonnée et du VTT l'été.³¹



En haut : La vue apaisante à Turks

Ci-dessus : Fabrice et François faisant de l'hélicoptère au Canada

À droite : Christophe et Olivier dans le Hall aux Fresques

Christophe

Dans la famille Grinda, Christophe se distingue par le vif intérêt qu'il porte à l'histoire familiale. Dans son temps libre, il a entrepris un très vaste travail généalogique sur lequel nous avons pu nous appuyer pour la réalisation de ce livre.

“Christophe a toujours été passionné par l'histoire de la famille, donc c'est celui qui la connaît le plus.” – Sylviane Grinda, 2022³²

Parmi les joyaux de l'histoire Grinda se trouve l'hôtel Westminster. Après une formation aux États-Unis, au Connecticut College, et un début de carrière où Christophe se spécialise dans le marketing digital, il fait le choix de se consacrer à la direction de l'hôtel pour en assurer le bon fonctionnement.

“Le fait que Christophe ait souhaité être le président directeur général de l'hôtel n'a été une surprise pour personne. D'une certaine façon parce que l'hôtel a cette vision symbolique, et que lui est très attaché à l'histoire de la famille, c'était naturel pour lui de s'intéresser à l'hôtel, de vouloir que ça se passe bien et de vouloir en prendre la direction.”
– Olivier Grinda, 2022³³

Les changements initiés par Christophe en 2014-2015 embellissent considérablement le Westminster et le rendent plus attractif, notamment grâce à son spa.

Pour Christophe, prendre la direction de l'hôtel est aussi l'occasion de travailler main dans la main avec son père, Olivier, dont il dit avoir beaucoup appris :

“J'ai passé une grosse partie de ma carrière à travailler avec mon père. Ce qui veut dire que sa méthodologie de travail, sa manière de penser, ses réflexes en tant qu'homme d'affaires, j'espère en avoir récupéré une grande partie.” – Christophe Grinda, 2022³⁴



Olivier

Olivier choisit, comme ses frères, de faire ses études supérieures aux États-Unis. D'abord déçu d'étudier à l'université de Miami plutôt que dans un établissement encore plus prestigieux, Olivier décide d'en tirer le plus grand profit en s'investissant entièrement dans ses études à partir de la deuxième année. Un an avant de terminer ses études, Olivier fait une rencontre déterminante.³⁵

“J’ai rencontré un investisseur qui voulait lancer une start-up au Brésil et il ne connaissait pas d’entrepreneurs. Je lui ai dit : ‘Écoutez, moi, je le fais, je pars au Brésil, pas de problème.’ (...) Je pensais, au début, faire ce qu’avait fait mon frère : être consultant et après devenir entrepreneur. Puis cette opportunité d’être entrepreneur tout de suite s’est présentée et donc j’ai décidé de faire ça.”
– Olivier Grinda, 2022³⁶



Olivier décide de terminer ses études supérieures avant de se lancer dans cette aventure entrepreneuriale. Il décroche son diplôme en 2008 puis s'envole vers le Brésil. Très vite, le projet fonctionne : l'entreprise co-fondée par Olivier, BrandsClub, une plateforme de ventes privées, se positionne parmi les dix premières entreprises dans le domaine d'Internet au Brésil. S'ensuivent d'autres succès entrepreneuriaux au Brésil, toujours dans le domaine de la vente en ligne.³⁷ C'est à cette époque qu'Olivier rencontre sa future épouse, Cristina.

Début 2014, le jeune couple retourne aux États-Unis où Olivier cofonde et dirige Home61, une société de courtage immobilier en ligne. En 2020, lorsqu'Olivier quitte l'entreprise, c'est l'occasion pour lui de déménager de la Floride au Texas et d'adopter un autre mode de vie.

“J’ai décidé, plutôt que de créer une compagnie depuis le début, de rejoindre une start-up qui était déjà grande, une compagnie qui s’appelle Clearco, pour laquelle je suis maintenant le directeur général, et d’essayer de la faire grandir.” – Olivier Grinda, 2022³⁸

Rejoindre cette entreprise est l'opportunité pour Olivier de travailler complètement à distance, gagnant du temps sur le transport et les interactions superflues. Il en profite pour voyager plus, notamment à Nice, au Brésil où vit la famille de Cristina et dans les lieux de prédilection de Fabrice, le Canada et Turks.³⁹

En haut à gauche : Olivier diplômé, avec Ollivier

À gauche : La famille Grinda réunie pour la cérémonie de remise des diplômes d'Olivier

En haut : Cristina et Olivier le jour de leur mariage, avec Ollivier et Sylviane

La nouvelle génération

“Les plus jeunes, je les trouve formidables ! Vous savez, les grands-pères, c’est un peu gâteaux.” – **Olivier Grinda, 2022**⁴⁰

En 2018, une nouvelle page de l’histoire de la famille Grinda s’ouvre avec la naissance du fils de Christophe et de sa compagne, Carine. L’arrivée de la nouvelle génération est marquée par une certaine continuité avec l’histoire familiale : l’enfant de Christophe, Édouard Frédéric Paul Marius Grinda, porte le prénom de son arrière-arrière-grand-père Grinda ainsi que ceux de deux illustres Japy. Au-delà des symboles, des liens forts sont tissés entre les différentes générations de la famille.

“Le fils de Christophe, je le trouve particulièrement beau avec ses grands cheveux blonds et très sympathique” - **Olivier Grinda, 2022**⁴¹



Fabrice, lui, ne pensait pas avoir d’enfant, jusqu’à ce qu’un personnage clé de sa famille le conduise à changer d’avis. À l’automne 2018, il fait une cérémonie d’ayahuasca au cours de laquelle un dialogue se noue avec sa défunte grand-mère Françoise.⁴²

“À l’époque, j’étais un peu sceptique sur l’idée d’avoir des enfants. (...) Elle m’a dit que le sens de la vie, c’était d’avoir les expériences, toutes les expériences possibles et imaginables. Et c’est pour ça qu’on tombait amoureux, on avait le cœur brisé, on avait des échecs, de la réussite et que tout ça, c’était intéressant ; que les bas permettaient de créer de la teneur par rapport aux hauts et qu’une des choses qui était possible dans cette vie était d’être un parent et que c’était très intéressant. (...) Et l’argument qu’elle m’a fait, c’est qu’un fils peut être un complément à ma vie et non pas un substitut et que ça serait magique et extraordinaire.” – **Fabrice Grinda, 2022**⁴³

À l’issue de cette cérémonie, Fabrice décide d’avoir un fils et de le nommer François, en hommage à sa grand-mère Françoise. Christine, la compagne de Fabrice, donne naissance à François en mai 2021. Tout le monde est frappé par la très forte ressemblance entre le père et le fils, tant sur le plan physique que dans son comportement.

“Le fils de Fabrice est très réfléchi, il me fait beaucoup penser à Fabrice au même âge, donc c’est bien parti.” – **Olivier Grinda, 2022**⁴⁴

“Ça a été encore plus magique, magnifique, extraordinaire que je l’aurais imaginé.” – **Fabrice Grinda, 2022**⁴⁵

À gauche : Le mariage de Christophe et Carine, auquel assiste le petit Édouard, en mai 2022

À droite : Fabrice et François

En bas à droite : Fabrice, François et Christine





Édouard et François vivent chacun d'un côté de l'Atlantique mais ils se retrouvent lors des rencontres familiales, à Nice, Saint-Tropez, Vence ou encore à Turks.

Sylviane fait le pari que les valeurs avec lesquelles elle a éduqué ses enfants seront retransmises à ses petits-enfants :

“Il y aura quelque chose qui restera, peut-être pas aussi rigide que maman.” – **Sylviane Grinda, 2022**⁴⁶

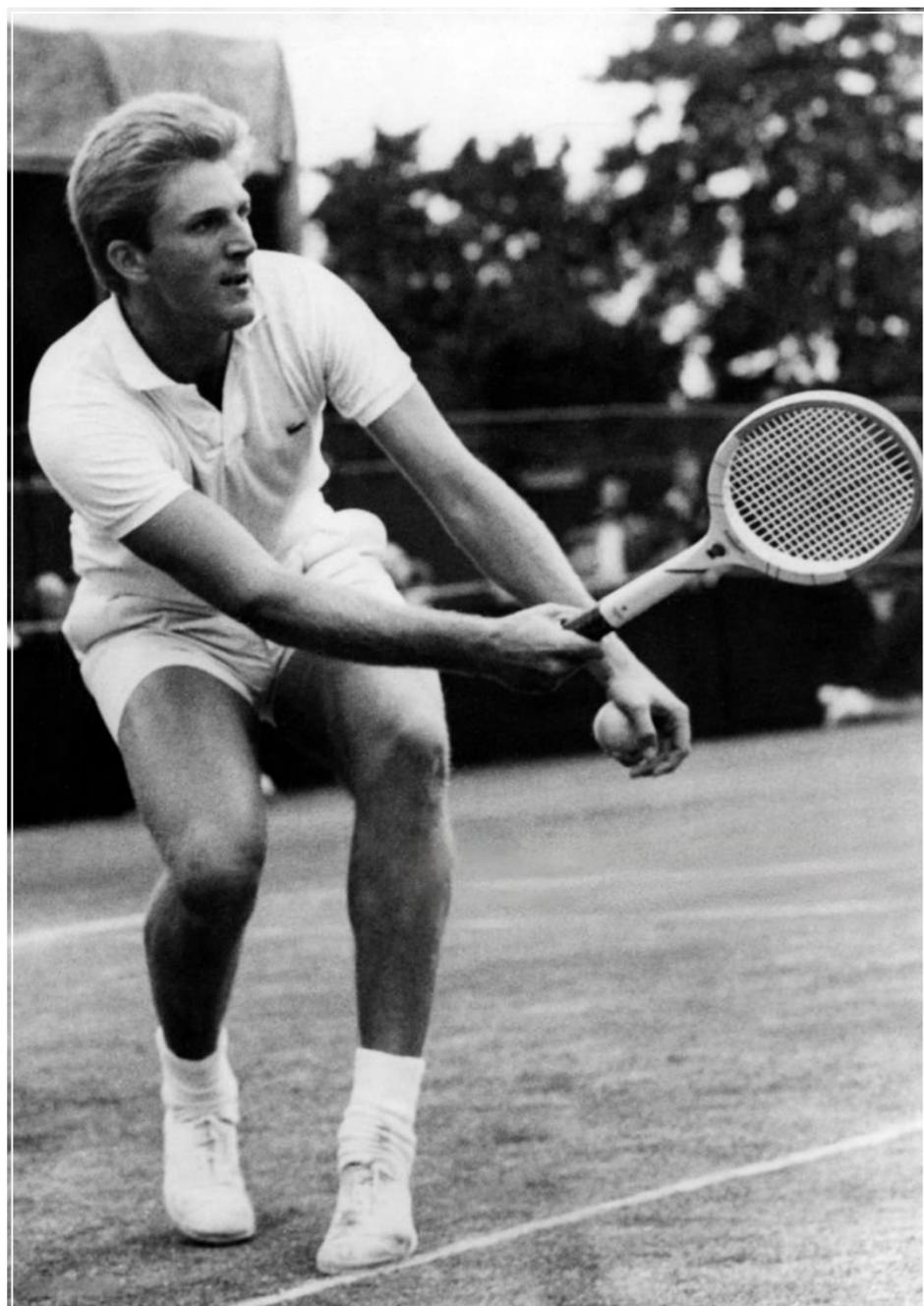
Bientôt la famille Grinda s'agrandira de nouveau : une nouvelle arrivée est prévue pour 2024...

En haut : Les deux cousins dans la baignoire à Auron

En haut à droite : Sylviane avec son fils Fabrice et son petit-fils François

En bas à droite : François et Christine, attendant la naissance d'Amélie Victoire Grinda





Ci-dessus : Jean-Noël lors d'un tournoi à Beckenham, le 14 juin 1962

À droite : L'un des courts de padel à Turks recevant la visite de Nallé

Une famille sportive

Dans la famille Grinda, les liens s'entretiennent aussi par la pratique de sports, en particulier les sports de raquette. Déjà au XIX^e siècle, l'arrière-grand-père d'Ollivier, Achille Blairon (voir chapitre "Les Blairon"), est membre du comité d'honneur qui organise des tournois de tennis à Charleville.⁴⁷

Le XX^e siècle voit l'arrivée dans la famille d'un champion de tennis : Jean-Noël, le frère d'Ollivier. Pendant la Seconde Guerre mondiale, Jean-Noël accompagne son père au club de tennis pour ramasser les balles. Une fois le cours de Jean-Paul terminé, Jean-Noël lui emprunte sa raquette et apprend à jouer contre le mur. De ces débuts naît un fort enthousiasme pour le tennis qui pousse Jean-Noël à jouer aussi fréquemment et longtemps que possible. Rapidement, il devient le meilleur joueur de tennis français de sa génération.⁴⁸ En 1953, Jean-Noël remporte le tournoi junior de Roland Garros. Il enchaîne ensuite les succès sportifs dans les années 1950 et 1960.

Mais c'est un autre sport qui marque la suite de sa vie et s'impose dans le cœur des Grinda : le padel. En 1969, il rend visite à l'homme d'affaires Enrique Corcuera avec Alfonso de Hohenlohe. Déjà âgés, Enrique et son épouse profitent d'un mur pour faire de l'exercice. Alfonso de Hohenlohe et Jean-Noël leur suggèrent quelques aménagements donnant naissance au tout premier terrain de padel.⁴⁹

"Je lui ai donné l'idée de mettre les retours. Au départ, les retours étaient avec des oreilles de Mickey parce que je revenais de chez Mickey Mouse." – **Jean-Noël Grinda, 2022**⁵⁰

Jean-Noël s'enthousiasme pour ce nouveau jeu, si agréable à jouer grâce aux parois qui renvoient les balles. Il le fait rapidement découvrir à toute la famille, qui l'adopte.

"On a tellement aimé le padel que pour les 40 ans de mon père, en 1986, ma mère a vendu un de ses bijoux et lui a offert un court de padel à la maison de Saint-Tropez où on a commencé à jouer comme des malades." – **Fabrice Grinda, 2022**⁵¹

Aujourd'hui, les matchs de padel, entre autres activités sportives, rythment les rencontres des membres de la famille Grinda, et Nallé, le fils de Jean-Noël, est très investi dans le développement du padel à l'international.





En haut : Le "Grinda padel club"

Ci-dessus : François prêt à prendre part à la passion familiale pour les sports de raquette

2.

Les Grinda I: Peillon



2.

Les Grinda Partie I : Peillon

Les Grinda viennent-ils de Peillon ? Qu'y faisaient-ils et pourquoi en sont-ils partis ? Ce chapitre répondra à ces questions au fondement de la légende familiale Grinda.

Les promeneurs qui parcourent les étroites rues de Peillon, un joli village perché situé à une vingtaine de kilomètres de Nice, peuvent admirer ses vieilles maisons en pierre. Sur l'une d'entre elles, tout au bout de la *carriera soutrana*, un gros clou rouillé et une chaîne en fer suspendent un panneau en bois sur lequel on peut lire "la Grindarie". Un jour, Christophe décide de frapper à la porte de cette maison. Il y rencontre Aude Pillet, née Grinda, qui l'invite à prendre le café.¹ Plus tard, Christophe fait aussi la connaissance du frère d'Aude, Rémi Grinda. Les deux familles se doutent qu'elles descendent d'un ancêtre commun. Mais lequel ? C'est un mystère que les arbres généalogiques déjà établis ne suffisent pas à percer.

Family History Films a mené l'enquête pour retrouver le lien qui unit les deux familles et comprendre d'où viennent les Grinda. Les archives départementales des Alpes-Maritimes conservent et mettent à disposition du public un ensemble de registres consignant les naissances, baptêmes, mariages et décès survenus sur le territoire du département, même avant son existence. S'il n'est pas aisé de retrouver les ancêtres des Grinda de Peillon, c'est que la région a connu des soubresauts politiques qui ont fait disparaître une partie des documents et provoqué plusieurs changements de format et de langue pour ceux qui ont pu traverser les siècles.



Ci-dessus : Rémi et Christophe devant la Grindarie

À droite : Le bâtiment principal des archives départementales des Alpes-Maritimes où sont conservés de nombreux documents historiques concernant l'histoire des Grinda

Ainsi, Laurent Grinda, le grand-père d'Édouard et l'arrière-arrière-grand-père d'Ollivier, est né sous le Consulat, peu après le coup d'État du 18 brumaire (le 9 novembre 1799) qui porte Napoléon au pouvoir. En 1792, Peillon était passé sous domination française avec le comté de Nice, et la jeune République avait transféré la tenue des registres d'état civil des curés aux maires, un mode de fonctionnement qui perdure sous Napoléon. Si l'arrivée d'une administration française facilite la lecture des actes qui étaient jusqu'alors rédigés en latin, la transition entre les deux régimes provoque en revanche des pertes : le registre des naissances de Peillon s'arrête en l'an 7 de la République, soit en 1799, pour ne reprendre qu'en 1808.² Heureusement, une table décennale a, elle, survécu à cette période agitée et nous informe qu'un Laurent Grinda est né à Peillon le 2 floréal an 10, soit le 22 avril 1802.³ Il faut aussi compter avec quelques incohérences, très fréquentes dans les documents d'état civil anciens, entre la date de naissance et l'âge déclaré au décès⁴, ou bien entre plusieurs versions des noms des protagonistes.

NOMS ET PRÉNOMS DES	DATES DES ACTES.
Jean-Baptiste Victor	le 29 Mars an 10
Jean-Baptiste	le 3. Juin 1790.
Jean Marie Louis	le 10. Mars an 5.
Jean Marie Louis	le 10. Mars an 5.
Jean Marie Louis	le 7. Mars an 5.
Jean-Baptiste Victor	le 20. Mars an 4.
Jean Marie Louis	le 8. Mars an 4.
Jean-Baptiste	le 5. Mars an 4.
Jean Marie Louis	le 24. Mars an 5.
Jean Marie Louis	le 20. Mars an 5.
Jean-Baptiste	le 26. Mars an 6.
Jean Marie Louis	le 22. Mars an 7.
Jean-Baptiste	le 8. Mars an 7.
Jean Marie Louis	le 1. Mars an 7.
Jean-Baptiste	le 4. Mars an 8.
Jean Marie Louis	le 15. Mars an 9.
Jean-Baptiste	le 7. Mars an 9.
Jean Marie Louis	le 9. Mars an 10.
Jean-Baptiste	le 14. Mars an 11.
Jean Marie Louis	le 16. Mars an 11.
Jean-Baptiste	le 7. Mars 1795.

Les documents préservés sont toutefois suffisamment nombreux pour que, d'actes de naissance en actes de mariage, de registres latins en registres italiens, l'on puisse remonter la lignée Grinda d'Ollivier jusqu'à Antoine Grinda, un Niçois ayant vécu au XVI^e siècle, le plus ancien ancêtre qu'il soit possible de retrouver en explorant les registres déposés aux archives départementales. Très souvent, lorsque l'on mène des recherches généalogiques, le XVI^e siècle marque la limite au-delà de laquelle il est impossible d'aller, faute de sources pour les générations précédentes.

1616. Et nel 1^o maggio
 Lontio figlio di Piron Grinda & di Claudia sua moglie
 nato alli 29 aprile da Battola me Enrico Andrea vicario
 curato il padre me Pontio Lantoro la madre me la signora
 maria sua figlia.

Alli 2^o maggio
 Felippo figlio honorato garfo di Catharina sua moglie nato
 il 2^o di primino 20 et Battola me Enrico Andrea il
 padre Felippo Chabando. La madre Joanneta sua moglie.

Alli 4^o maggio
 Anna francoisa figlia di Raphaela bonavia indi francoisa
 sua moglie nata alli 2^o di primino 20 et Battola me Enrico
 Andrea vicario curato il padre me Pontio Lantoro la
 madre me la signora francoisa sua moglie.

Alli 8^o maggio
 Françoise figlia di honorato massimo dei figli di di marcos
 sua moglie nata alli 7^o di primino 20 et Battola me Enrico
 Andrea vicario curato il padre me Pontio Lantoro la
 madre me la signora francoisa sua moglie.

Alli 8^o maggio
 Damiano figlio di Tomaso Carlo & di Louisa sua moglie

À gauche : Table décennale montrant la naissance de Laurent Grinda à Peillon
 Ci-dessus : Le premier paragraphe est l'acte de baptême de Pons Grinda ("Pontio" en italien), fils de Piron (prénom ancien, dérivé de "Pierre") et de sa femme Claudine, baptisé le 1^{er} mai 1616 et né le 29 avril précédent

“Dans notre histoire orale, on était tous cultivateurs d’oliviers sur la colline de l’Abadie, et puis à une époque (...) on est venus se réfugier ici, à Peillon, pour cultiver l’olivier dans un endroit un peu plus protégé”. – **Christophe Grinda à Peillon, 2022**

Les actes retrouvés ne nous permettent pas de connaître le métier d’Antoine et de ses descendants qui vivent à Nice et dans les villages alentour jusqu’au début du XVIII^e siècle.⁵ La culture d’oliviers ayant connu un regain d’importance dans la région à la fin du Moyen Âge et une accélération entre le XVII^e et le XVIII^e siècles, il est cependant tout à fait possible que les Grinda aient mené cette activité à Nice avant de la poursuivre à Peillon.⁶

Ce qui est certain, en revanche, c’est que les deux familles Grinda qui ont vécu à Peillon au XVIII^e siècle ont bien des racines communes. En croisant les recherches effectuées par Family History Films et celles menées par Georges Grinda, ancien chef de cabinet du Prince Rainier III de Monaco et membre de la famille d’Aude et Rémi, on découvre que le petit-fils d’Antoine, Pierre Grinda (1585-1656), a eu deux fils, dont l’aîné, Pons, est l’ancêtre d’Ollivier à la dixième génération, tandis que le second, Joseph, est à l’origine de la lignée Grinda à laquelle Georges, Aude et Rémi appartiennent.⁷



1872. Die 21 februarij consummatum et celebratum est
matrimonium inter ^{huius loci} Salvador Maria quondam Ladoucci
et Lareta Daleusa loci Drapi factis tribus.
Denuntiatio nubi in utraque parochia tribus diebus facta est
ut constat ex fide mihi transmissa a Domino Curato-
rici Drapi que penes me est servata in reliquis
forma S. Conc. Trid. et Const. Synodali recte
et hoc vocati et pntes per M. et ad modum Quidus
Dominus Andreas Tondutus et Dominus Andreas
cius nepos. L. Beullus Srior f.

Pons et Joseph sont baptisés à Nice, tout comme leurs enfants et petits-enfants. Au fil des générations, les deux familles cousines sont probablement restées proches car, au début du XVIII^e siècle, l’arrière-petit-fils de Pons, Pierre Antoine, et celui de Joseph, Claude, suivent des trajectoires similaires. En 1727, Pierre Antoine épouse une jeune Peillonnaise, Marie Camille Maria, dont la famille vit dans le village perché depuis au moins quatre générations.⁸ Le couple s’installe dans la commune voisine de Drap : l’acte de baptême de leur fille Marie Camille née le 30 janvier 1730 est établi dans l’église de ce village et précise qu’ils y habitent.⁹ C’est encore le cas de l’acte de baptême de leur fils Honoré Marie qui naît à Drap le 22 janvier 1743.

À gauche : Georges Grinda (1934-2021), descendant de Joseph Grinda, haut fonctionnaire monégasque et passionné de généalogie

En haut : Acte de mariage, à Peillon, des grands-parents de Marie Camille Maria, Salvador Maria (né à Peillon, “du présent lieu” selon l’acte) et Lareta Daleuse (née à Drap, “de Drap” selon l’acte), le 21 février 1872



Le choix de Drap s'explique par un lien familial – la grand-mère paternelle de Marie Camille y est née – mais aussi par la localisation géographique du village.¹⁰ Celui-ci est situé à l'entrée de la vallée du Paillon¹¹ et à mi-chemin entre Nice, d'où vient Pierre Antoine, et Peillon, où a grandi Marie Camille. Comme à Peillon, les villageois y cultivent l'olivier, mais l'altitude plus basse de la commune (95 mètres au lieu de 376 à Peillon) et la plus grande proximité de Nice facilitent considérablement les déplacements vers la ville où une partie des récoltes est vendue. De plus, Drap se situe sur la route du col de Tende qui relie Nice à Turin et que l'on nomme alors la "route du sel". Parcourue par des colporteurs accompagnés de mulets, cette voie est un axe commercial important pour l'arrière-pays niçois.¹²

En ce qui concerne la culture d'oliviers, Drap prend une place de plus en plus importante dans la production d'huile d'olive au début du XVIII^e siècle avec la construction d'un moulin mû par la force de l'eau du Paillon.¹³ Ce moulin est construit à partir de matières premières de la région : du calcaire de La Turbie et du bois de sorbier.¹⁴ L'appareil reprend un mécanisme inventé dès l'Antiquité, que l'on qualifie de "système génois" : une meule de pierre dure tourne sur des millions d'olives qu'elle malaxe lentement. Ce mouvement libère l'huile des cellules de la pulpe. Pour la récupérer, on remplit la cuve d'eau, ce qui fait remonter l'huile

à la surface, laissant les noyaux broyés au fond. Une partie de l'huile, encore contenue dans la pâte, est, elle, extraite grâce à une presse. Ce procédé donne une huile d'olive particulièrement douce, car les phénols qui donnent son goût à l'huile sont en partie emportés par l'eau que l'on utilise pour fluidifier la pâte et faire remonter l'huile en haut de la cuve.¹⁵ Comme Pierre Antoine et Marie Camille au XVIII^e siècle, les habitants actuels de Drap peuvent toujours apporter leurs olives au moulin car, alors qu'il menaçait d'être définitivement fermé, un jeune Drapois, Fabien Guglielmino, a accepté de le reprendre.¹⁶

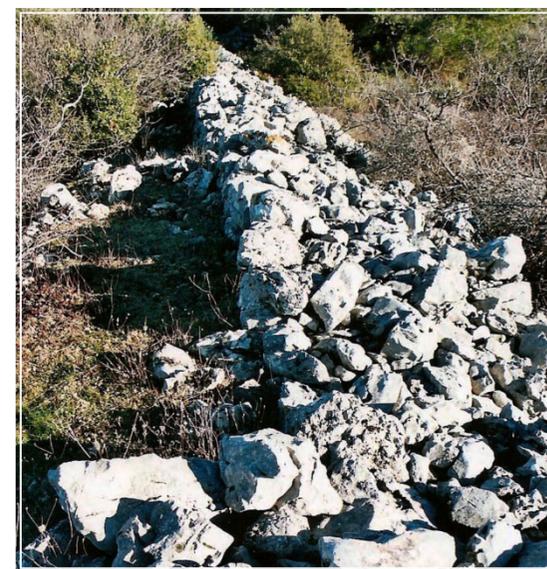


Si Pierre Antoine et Marie Camille sont installés à Drap, ils conservent toutefois des liens importants avec le village natal de Marie Camille : c'est à Peillon qu'est baptisé leur fils Jean Louis, en 1736. Deux ans plus tard, le cousin au troisième degré de Pierre Antoine, Claude, épouse à son tour une native de Peillon, Angélique Pellegrin. Eux décident de rester y vivre : tous leurs enfants y sont baptisés, à commencer par leur aîné, Pierre, né en 1739, qui est l'ancêtre de Georges Grinda, Rémi Grinda et Aude Pillet-Grinda. Ce sont des circonstances tragiques qui décident finalement Pierre Antoine et Marie Camille à rejoindre leurs cousins à Peillon en 1744.

En haut à gauche : L'église de Drap dont la construction s'est achevée au moment où Pierre Antoine et Marie Camille se sont installés dans la commune

Ci-dessus : Le moulin de Drap en fonctionnement au XXI^e siècle

Entre 1740 et 1748, l'Europe est déchirée par la guerre de Succession d'Autriche. Ce conflit naît de la rivalité pour la succession au trône autrichien laissé vacant en 1740, à la mort de l'empereur Charles VI. Ce dernier, dépourvu d'héritier mâle, avait souhaité léguer à sa fille, Marie-Thérèse d'Autriche, les États héréditaires de la maison de Habsbourg qui lui appartenaient. Pour cela, il avait émis un édit, appelé "la pragmatique sanction", qui modifiait les règles de succession. Mais à sa mort, cette décision est contestée par plusieurs chefs d'État qui s'estiment lésés, déclenchant une guerre dont la portée dépasse l'Europe puisqu'elle se déroule aussi en terrain colonial, au Canada et aux Indes. Parmi les belligérants se trouvent, d'une part, le royaume d'Espagne et le royaume de France, qui s'opposent à Marie-Thérèse d'Autriche, et, d'autre part, le royaume de Sardaigne auquel appartient alors le comté de Nice.¹⁷

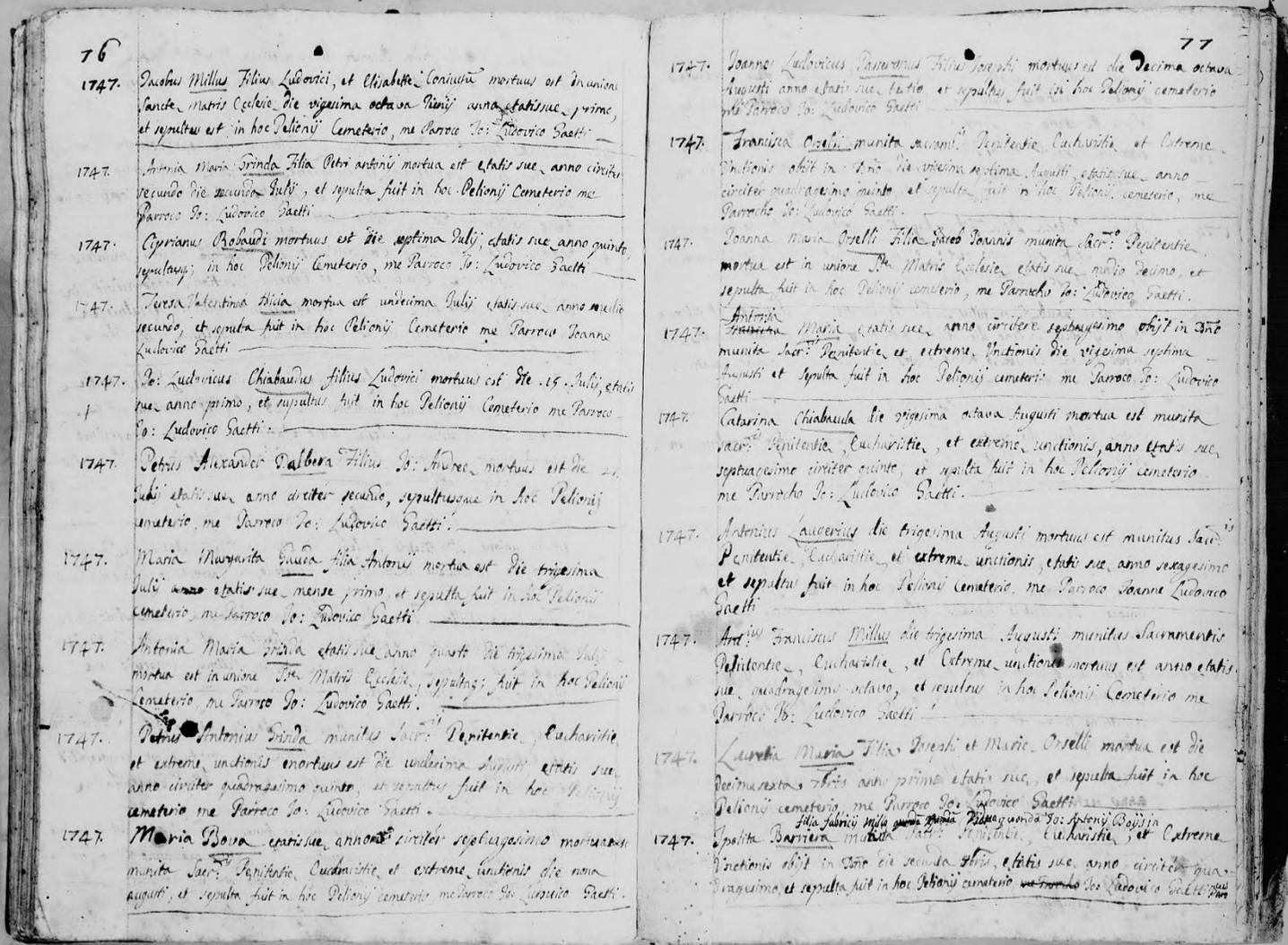


Les répercussions de ce conflit se font sentir dans la région de Nice surtout à partir de 1744 lorsque les troupes franco-espagnoles, que l'on nomme les Gallispans, envahissent le comté.¹⁸ Nice est occupée sans combat ; c'est dans l'arrière-pays que se déroule l'essentiel des affrontements. Drap est particulièrement menacée, étant située dans une position clé, à l'entrée de la vallée du Paillon et sur le chemin qui mène à la Savoie. Dès leur arrivée et jusqu'en 1747, les Gallispans construisent des fortifications au niveau du plateau Tercier situé sur la commune de Drap. Le mur de pierre qu'ils mettent en place s'étend sur près d'1 kilomètre, il mesure environ 1,5 mètre de haut et son épaisseur varie entre 3 et 4 mètres. Il repose en partie sur les restes d'une enceinte datant de l'Antiquité, témoins de l'importance stratégique du site à travers les siècles.¹⁹ Alors que Drap se trouve ainsi au cœur des hostilités, Peillon fait figure de refuge perché. C'est sans doute ce qui convainc Pierre Antoine et Marie Camille de s'y installer avec leurs enfants.

À gauche : Deux épisodes de la guerre qui ont lieu dans la région : une bataille navale entre les Anglais et les Franco-Espagnols au large de Toulon en 1744 et la bataille d'Assietta entre les Français et les Sardes en 1747

En haut : Carte IGN montrant le plateau Tercier, Drap et Peillon

Ci-dessus : Vestiges du mur de fortifications construit à partir de 1744 sur le plateau Tercier



En octobre 1748, le second traité d'Aix-la-Chapelle met fin à la guerre et rend le comté de Nice au royaume de Sardaigne, mais les Grinda n'ont pas le loisir d'en profiter pour se réinstaller à Drap : en 1747, une autre catastrophe frappe durement la famille. Il s'agit cette fois d'une épidémie, la variole. La maladie se caractérise par une éruption cutanée fulgurante accompagnée d'une forte fièvre et de douleurs. Sa forme la plus grave est souvent mortelle. Les épidémies sont fréquentes au XVIII^e siècle mais en 1747, la maladie est particulièrement violente à Nice et dans les villages alentour alors que la population est déjà affaiblie par les privations liées à la guerre toujours en cours.²⁰

Pillages et réquisitions ont entraîné une baisse considérable des stocks de nourriture tandis que les mouvements militaires ont favorisé la circulation des germes. Le bilan de l'épidémie est lourd à Peillon : alors que le registre des sépultures compte habituellement autour d'une dizaine de noms chaque année, il en recense 37 en 1747.²¹ Parmi ces décès figurent ceux de Pierre Antoine et de ses deux plus jeunes filles, toutes deux nommées Antonia Maria, alors âgées l'une d'un an et l'autre de trois ans.

C'est à Peillon que Jean, le fils aîné de Pierre Antoine et Marie Camille, fonde sa propre famille en épousant, en 1755, une jeune fille de Drap, Marguerite Giacobi.²² Le village, qui a gardé son aspect médiéval, vit au rythme des récoltes. Les oliviers sont taillés vers février, une fois les fortes gelées passées. L'été apporte une abondance de soleil qui fait mûrir leurs fruits. À l'automne vient le temps de la récolte. Il faut ensuite porter les olives au moulin : comme Drap, Peillon possède sa propre machine alimentée par l'eau du Paillon. Mais cette culture, qui ne demande qu'une attention intermittente, est complétée par celle de fruits et légumes dont l'entretien, la récolte et la vente demandent beaucoup de temps et d'énergie aux Peillonnais comme l'explique Véronique Muller, présidente du Syndicat d'Initiative de Peillon :

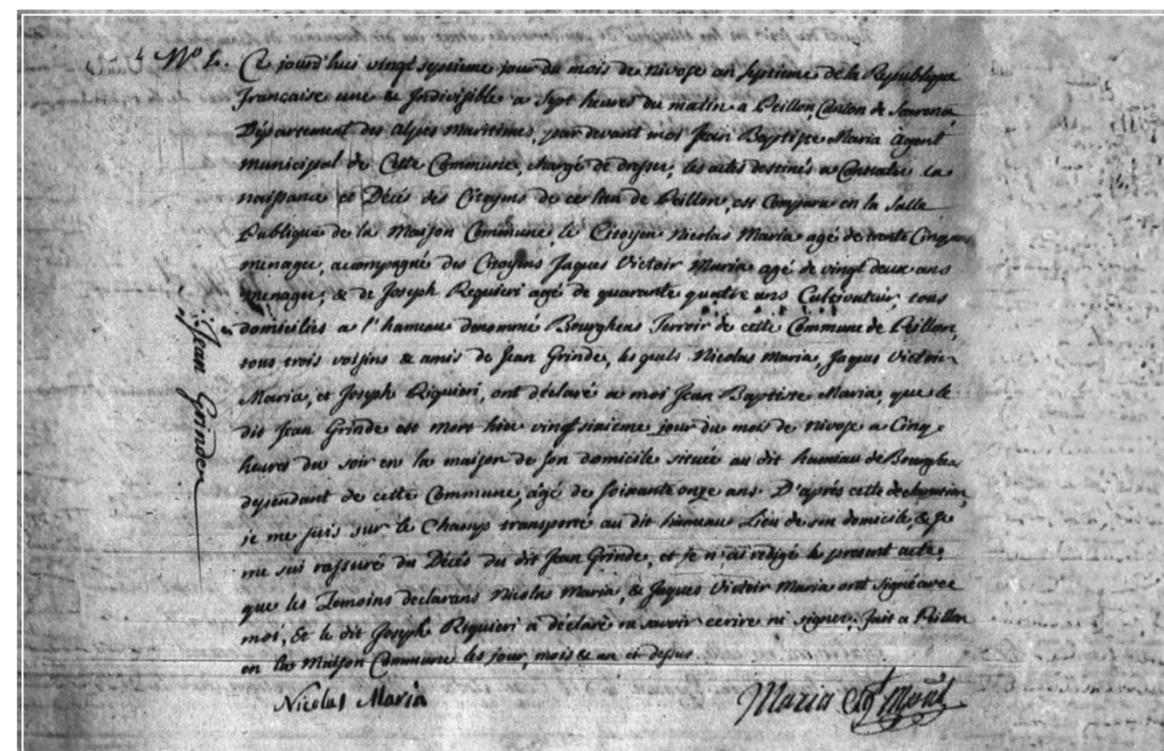
“C'étaient des gens qui étaient très pauvres. Quatre-vingt-quinze pour cent de la population [était constituée de] cultivateurs. Ils faisaient l'olivier [à Peillon, dans les hauteurs] mais ils faisaient le maraîchage dans la vallée où il y a des sources. Ils faisaient les deux pour pouvoir vivre. (...) Ils préparaient tout ce qu'ils avaient à vendre et après, ils partaient dans la nuit, soit par derrière, sur le chemin [en] haut pour descendre sur Monaco, soit ils descendaient sur Nice. Ils vendaient et ils revenaient le soir.” - Véronique Muller, 2022²³

À gauche : Le registre des sépultures de Peillon, 1747

Les journées sont aussi rythmées par les allers-retours des villageois qui se rendent à une source pour chercher de l'eau. L'installation de la fontaine, en 1800, facilite l'approvisionnement, mais le village se retrouve néanmoins souvent privé d'eau en été et il faut attendre l'installation d'un nouveau système de canalisations en 1954 pour que le problème soit définitivement résolu.²⁴

Il y a, à Peillon, beaucoup de familles nombreuses : Pierre Antoine et Marie Camille ont eu au moins huit enfants, Jean et Marguerite au moins cinq.²⁵ Elles se répartissent sur les six hameaux que comporte Peillon. C'est dans celui de Borghéas que Jean habite lorsqu'il décède en 1799.²⁶

“Il y a un Grinda à Borghéas aussi, qui était un cousin éloigné, qui nous amenait chaque année des figues.” – Ollivier Grinda, 2022



L'acte de décès de Jean est rédigé en français et la date donnée selon le calendrier révolutionnaire, car les troupes révolutionnaires ont annexé le comté de Nice en 1792. La vie quotidienne des Peillonnais n'en est que peu affectée. C'est surtout son cadre administratif qui change : l'état civil n'est plus consigné par le curé mais par les agents municipaux. Si le calendrier républicain est aboli par un décret de Napoléon le 9 septembre 1805, les démarches officielles continuent à se dérouler en français jusqu'en 1814 lorsqu'à la suite de la défaite de Napoléon, le comté de Nice repasse sous le contrôle du roi de Sardaigne, Victor-Emmanuel I^{er}.²⁷

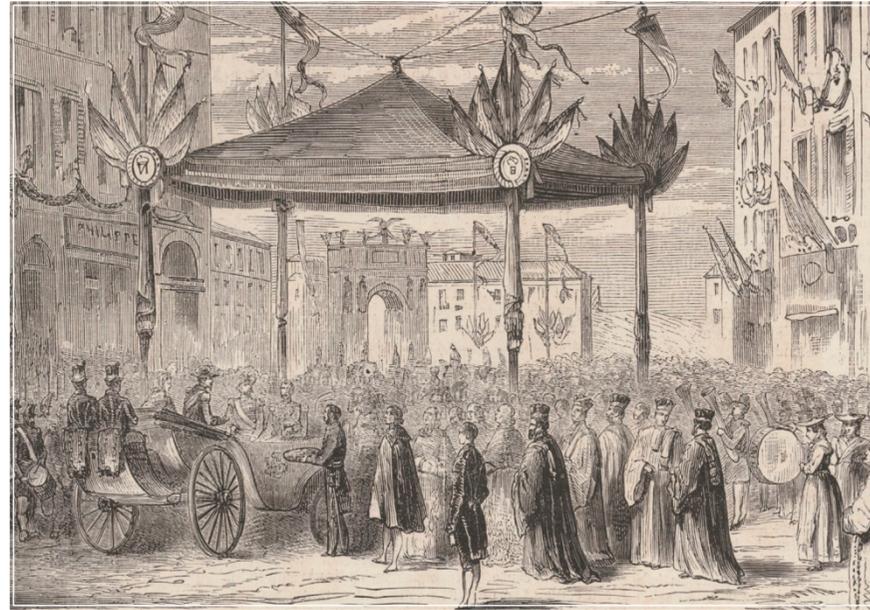
Mais ce changement de souveraineté n'est pas le dernier : en 1860, Peillon redevient français. Un an plus tôt, lorsque les Italiens prennent les armes contre l'empire d'Autriche pour s'unifier, Napoléon III leur apporte son soutien. Au début du conflit, il négocie discrètement avec le chef du gouvernement sarde, Camillo Benso de Cavour, le rattachement à la France de deux territoires stratégiques : le comté de Nice et la Savoie. Une fois la campagne d'Italie terminée, Napoléon III obtient l'annexion de Nice et de la Savoie par le traité de Turin, signé le 24 mars 1860.²⁸

En haut à gauche : La fontaine de Peillon, inaugurée en 1800 et inscrite au titre des monuments historiques en 1941

À gauche : Acte de décès de Jean Grinda, habitant du hameau de Borghéas

En haut : Les troupes françaises passant le Mont-Cenis. Un épisode de la campagne d'Italie représenté dans une lithographie de Carlo Bossoli, 1859

Napoléon III décide de mettre en scène l'adhésion des habitants de Nice à leur nouveau sort en organisant un plébiscite.²⁹ Boycotté par les opposants à l'annexion et entaché d'un certain nombre d'irrégularités, le scrutin donne un résultat qui satisfait pleinement l'empereur : 83,82 % des votants du comté de Nice se sont prononcés en faveur de leur rattachement au territoire français. L'apparence d'une adhésion volontaire est parachevée par l'organisation, à Nice, d'une cérémonie de remise des clés de la ville, par ses habitants, à Napoléon III.³⁰



À Peillon, au moment du plébiscite, on compte 167 électeurs inscrits sur les listes électorales. 151 vont voter, tous en faveur du rattachement à la France.³¹ Ces résultats doivent être regardés avec un certain recul critique, mais la faible abstention dénote l'absence d'une réaction de rejet marquée. S'ils acceptent de devenir Français, les Peillonnais n'adhèrent pas aveuglément au régime impérial : trois ans après le rattachement, appelés aux urnes pour élire un conseiller général, ils sont une majorité à voter pour un candidat local, Pierre Faraut, plutôt que pour le comte Dominique Honoré de Vedel, directeur de la comptabilité au ministère de l'Intérieur, qui est soutenu par l'administration. Ce choix est d'autant plus remarquable qu'il est isolé : les électeurs des autres communes du canton sont plus nombreux à voter pour le candidat officiel, qui remporte l'élection.³²

Ci-dessus : Croquis de M. Mercier montrant Napoléon III recevant les clés de la ville sur la place Napoléon à Nice, *Le Monde illustré*, 22 septembre 1860

À droite : Médaille conçue par Jean Lagrange et frappée par la Monnaie de Paris pour commémorer l'annexion de Nice et de la Savoie à la France, 1860

Le soutien apporté à un candidat qui n'est pas celui de l'Empire peut s'expliquer par une déception, assez répandue chez les habitants de l'arrière-pays niçois dans les premières années du rattachement vis-à-vis d'un État français qui ne tient pas ses promesses. Le plébiscite avait été voté avec l'espoir de bénéficier rapidement de nouvelles infrastructures, notamment de meilleures voies de communication avec Nice, qui tardent à arriver. Peu à peu, toutefois, les travaux promis sont réalisés et les tensions s'apaisent.

Le passage à la République, à partir de 1870, contribue à la francisation et à la politisation progressives de l'arrière-pays niçois. Sur le plan économique, le rattachement au territoire français se révèle bénéfique pour les Peillonnais : des opportunités d'ascension sociale s'ouvrent, notamment grâce à l'école rendue obligatoire par les lois Ferry des années 1880, puis, au XX^e siècle, par le biais de l'industrialisation qui touche la vallée du Paillon, offrant un nouveau type d'emploi plus rémunérateur.³³



Les Grinda, eux, n'ont pas attendu ces changements pour rompre avec la vie de cultivateurs d'oliviers à Peillon. Le fils et le petit-fils de Jean, Claude et Laurent, vivent encore dans le village perché de leurs ancêtres, mais le fils de Laurent, Jean-Baptiste, l'arrière-grand-père d'Ollivier, prend une autre voie. Devenu médecin, il s'installe à Nice, où il se marie à la fin de l'année 1859.³⁴ Cette carrière sera pour lui l'occasion de combattre, avec les moyens modernes, le fléau qui s'était abattu sur ses ancêtres un siècle plus tôt : la variole.

“Celui qui est descendu, c'est Jean-Baptiste Grinda, ça, c'est sûr et certain. Après pourquoi il n'a pas voulu faire comme son père, ça, j'en ai aucune idée ; moi, j'ai toujours voulu faire comme mon père !” – Christophe Grinda, 2022



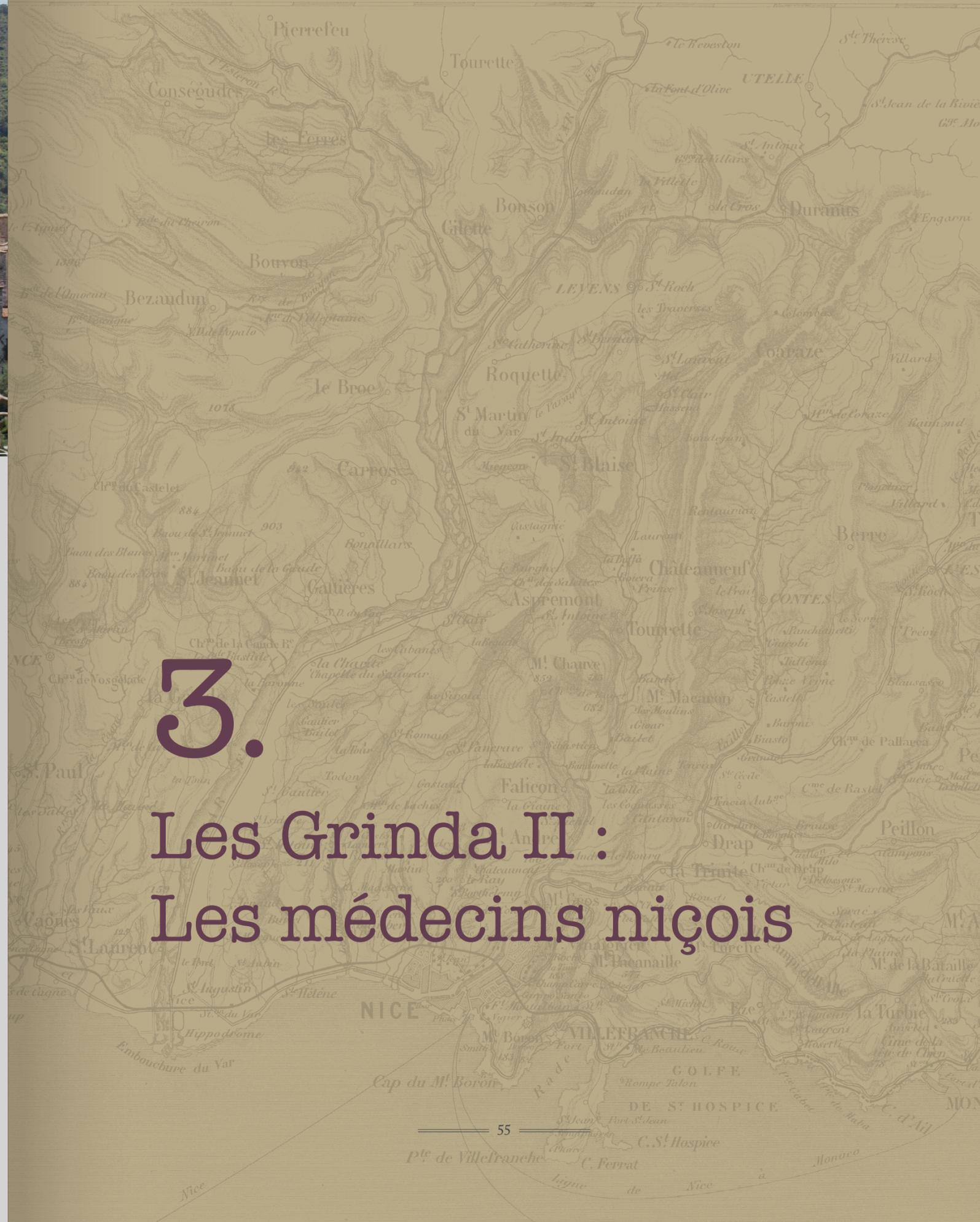
Ce départ de Peillon est définitif pour les Grinda : ni Jean-Baptiste ni ses enfants ne retournent y vivre. Mais le souvenir du village est transmis de génération en génération. Faire connaître le village de ses ancêtres est important pour Ollivier, qui y emmène Sylviane quatre ans avant la naissance de Fabrice. Peillon n'a que peu changé depuis le départ de Jean-Baptiste : en 1954, le village est entièrement classé à l'inventaire des sites dont la préservation présente un intérêt général. Aujourd'hui, on peut toujours y parcourir les pavés de pierre si souvent foulés par les Grinda du XVII^e et du XVIII^e siècles.

“Fabrice va venir. Maintenant, on l'a piégé, il va falloir qu'il sache tout parce qu'il aime bien tout savoir, donc il va sûrement venir [à Peillon]” – Ollivier Grinda, 2022



En haut : Peillon aujourd'hui

À droite : Sylviane et Ollivier à Peillon en juin 1970



3.

Les Grinda II : Les médecins niçois

3.

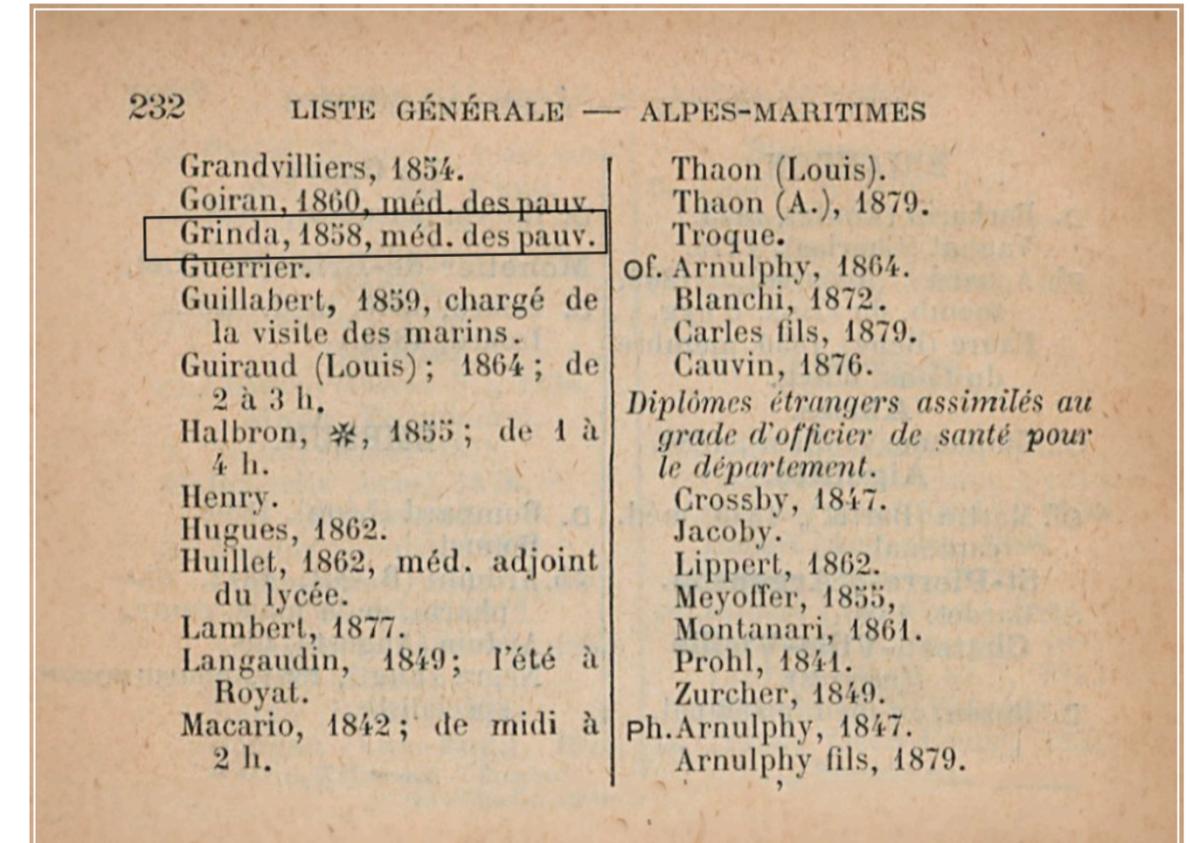
Les Grinda II : Les médecins niçois

Une fois partis de Peillon et revenus à Nice, les Grinda deviennent médecins et acquièrent un rôle important dans la société maralpine. Ce chapitre retrace leur trajectoire, de Jean-Baptiste à Jean-Paul en passant par le palais Bourbon aux côtés d'Édouard.

Il est 6h55 : sur les bancs de la Chambre des députés, des élus épuisés par près de 22 heures de débat applaudissent à tout rompre.¹ Ce 24 avril 1930 marque le vote quasi unanime — 547 voix pour et 29 voix contre — du texte qui doit permettre le financement et l'application de la loi sur les assurances sociales adoptée deux ans plus tôt.² Pour Édouard Grinda, le grand-père d'Ollivier, c'est l'aboutissement de près d'une décennie de mobilisation en faveur d'un système permettant aux travailleurs de bénéficier d'une assurance maladie et d'une assurance vieillesse.³



Le chemin qui a mené Édouard Grinda au palais Bourbon commence certainement par les choix de son père, Jean-Baptiste. Lorsque ce natif de Peillon décide d'embrasser la carrière médicale, il quitte le milieu, assez modeste, de cultivateur d'oliviers dans lequel il a grandi. Ses études médicales lui ouvrent les portes d'une brillante carrière niçoise au moment où la ville est rattachée au territoire français.⁴ Mais plutôt que de tourner définitivement le dos aux difficultés des plus démunis, Jean-Baptiste s'efforce de les alléger en leur proposant des consultations gratuites. Les annuaires du XIX^e siècle indiquent en face de son nom sa qualité de "médecin des pauvres".



“Ça fait partie de la mythologie de la famille, on a l'appellation de Jean-Baptiste Grinda qui serait le médecin des pauvres.” – Christophe Grinda à propos de Jean-Baptiste, 2022

À gauche : La Chambre des députés élue en 1928, soit celle qui vote la loi sur les assurances sociales en 1930
En haut : Almanach-annuaire des médecins et des pharmaciens, 1886



Il contribue ainsi à soigner les nombreux immigrants italiens qui affluent à Nice à la fin du XIX^e siècle. À la fin de l'année 1867, lorsqu'ouvre l'asile de Saint-Pons, sur la rive droite du Paillon, c'est lui qui est choisi pour y effectuer une visite quotidienne. L'établissement abritant bientôt plus de 200 malades psychiatriques, le travail n'y manque pas.⁵ Au printemps 1875, l'hospice de Saint-Pons est le théâtre d'une catastrophe à laquelle Jean-Baptiste assiste : le bâtiment prend feu en pleine nuit. Il faut alors faire évacuer les pensionnaires dont certains, pris d'une crise de folie, refusent de quitter l'asile et perdent la vie. Le médecin fait de son mieux, avec ses collègues, pour rassurer ceux qui ont pu être regroupés dans un bâtiment annexe épargné par les flammes.⁶

En haut : Gravure représentant l'asile en feu, parue le 17 avril 1875 dans *Le Monde illustré*

À droite : Dessin représentant une séance de vaccination en 1867

Jean-Baptiste est aussi très actif en faveur de la vaccination. Pour lutter contre la variole, dès la toute fin du XVIII^e siècle, les médecins inoculent à leurs patients du pus prélevé sur des vaches ayant contracté une maladie proche de la variole mais bien plus bénigne pour les êtres humains que cette dernière : c'est ce qu'on appelle la vaccine. Dès le début du XIX^e siècle, cette méthode permet de faire chuter drastiquement le nombre de cas de variole en France.⁷ Mais la population est inégalement protégée : le vaccin n'est pas rendu obligatoire avant 1902 et si des "certificats de vaccine" sont exigés pour accéder à certains métiers ou établissements scolaires, les ouvriers et les paysans s'en tiennent le plus souvent éloignés.⁸ En combattant les préjugés qui touchent déjà la pratique de la vaccination et en en faisant bénéficier le plus grand nombre, Jean-Baptiste participe donc à une œuvre sociale importante. Celle-ci est reconnue par la jeune République qui lui décerne, à plusieurs reprises entre 1875 et 1885, une médaille d'argent pour le récompenser de ses efforts en faveur de la vaccination.⁹



Cette distinction ainsi que la fonction de médecin des pauvres forment un tremplin social qui permet à Jean-Baptiste d'entrer en contact avec des cercles politiques dont les Peillonnais sont habituellement bien éloignés. Le passage à la Troisième République en 1870 marque le début d'une vie politique municipale intense à Nice et l'élection au suffrage universel masculin du conseil municipal ouvre des opportunités pour ceux qui veulent s'impliquer dans la vie de la société locale. C'est dans ce contexte que Jean-Baptiste rejoint, en 1881, une liste de centre-gauche, le Comité central républicain, et est élu conseiller municipal pour la première fois.¹⁰ Il se représente en 1884 avec le même succès.

Né quinze ans avant les premiers pas en politique de son père, Jean-Baptiste, Édouard grandit à Nice avec le modèle d'un père médecin dévoué à ses patients. Sa mère a des origines tout aussi modestes que celles de Jean-Baptiste : ses parents sont tous deux cultivateurs à Bonson, un village perché qui domine la vallée du Var.¹¹ Édouard n'a que 11 ans lorsqu'elle décède en chutant du troisième étage de leur maison.¹² Malgré ce drame, Jean-Baptiste poursuit ses activités de médecin, s'engageant toujours plus en faveur du soin des pauvres et de la vaccination.¹³ Dès ses études secondaires au lycée Masséna terminées, Édouard lui emboîte le pas, se lançant dans des études de médecine qu'il mène à Paris.¹⁴



“Il faisait, à mon avis, moins d'1,50m et il était toujours habillé comme un lord anglais, avec un chapeau et une canne, et il se promenait sur la Promenade des Anglais.” – **Jean-Noël Grinda à propos d'Édouard, 2022**

Une fois son diplôme en poche, il rentre à Nice où il exerce à l'hôpital Saint-Roch et, dès 1896, se fait élire conseiller municipal. En 1898, un journal le décrit comme “un médecin de grand avenir”.¹⁵ Si Jean-Baptiste s'était fait un nom grâce à son activité professionnelle et politique,¹⁶ Édouard va plus loin dans l'intégration de la famille Grinda à la société mondaine niçoise en épousant, le 7 février 1899, Augustine Schmitz, la petite-fille de la désormais célèbre “veuve Schmitz”.¹⁷ Leurs fiançailles ainsi que le dîner qu'Édouard organise pour dire adieu à sa vie de garçon sont rapportés par la presse.¹⁸ Cette union vient consolider une ascension sociale familiale qui avait déjà bénéficié, neuf ans plus tôt, du mariage de la sœur d'Édouard, Hortense, avec Joseph Malgat, spécialiste de la tuberculose et médecin en chef de la prison de Nice.¹⁹

En haut : Carte postale représentant le lycée Masséna à la fin du XIX^e siècle

À droite : Édouard Grinda, 1930



La période qui précède la Première Guerre mondiale est très active pour Édouard. Sur le plan médical, il devient chirurgien en chef des hôpitaux de Nice. C'est lui qui lance la construction d'un nouvel hôpital sur une annexe de Saint-Roch installée dans des locaux appartenant au monastère Saint-Pons, tout près de là où, quarante ans plus tôt, son père soignait les pensionnaires de l'asile.²⁰

La santé publique est aussi au cœur de ses préoccupations d'élus : nommé adjoint au maire de Nice, Honoré Sauvan, il s'attaque au problème de l'adduction des eaux. Lorsqu'il découvre le contenu du traité signé par la ville en 1903 avec la Compagnie des eaux, il va jusqu'à s'allier à l'opposition pour dénoncer un accord défavorable aux Niçois. En 1912, Édouard prononce un discours pour faire connaître publiquement sa position sur la question des eaux de Nice. Le texte de cette intervention est publié par le journal local *L'Éclair de Nice*. Ce choix n'est pas anodin : il reflète les liens déjà tissés par Édouard avec les milieux intellectuels niçois et plus particulièrement avec la rédaction de ce journal. Les travaux d'assainissement des eaux finalement réalisés jouent un rôle crucial dans l'arrêt des épidémies de typhoïde. Les efforts d'Édouard sont récompensés en juillet 1911 par sa nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur.²¹

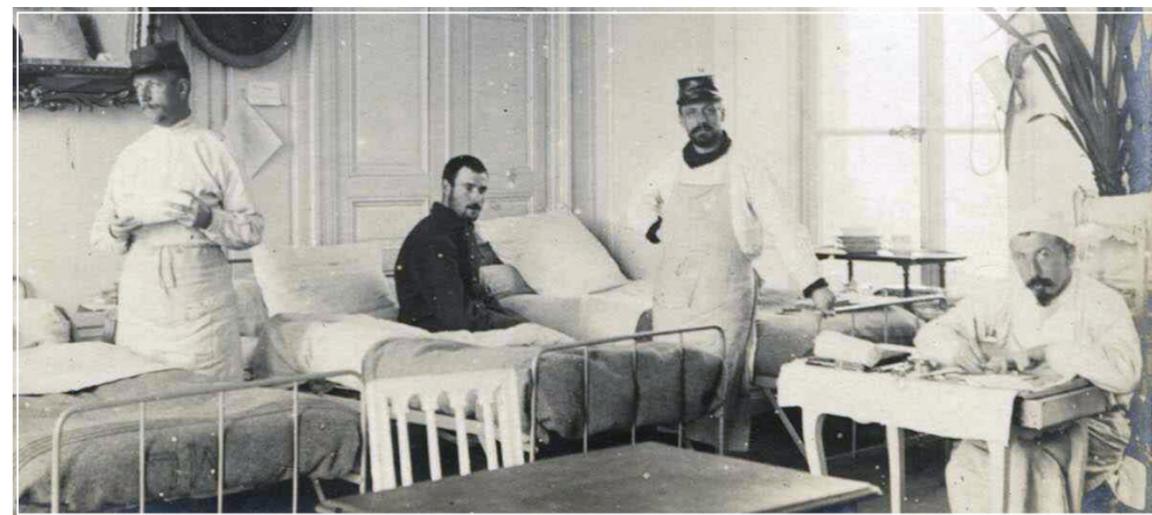
Lorsque la Première Guerre mondiale éclate, en 1914, Édouard Grinda est déjà trop âgé pour être mobilisé. Il choisit toutefois de se mettre à disposition de l'armée. Il est chargé de l'hôpital de fortune installé dans le Grand Hôtel, alors propriété de son beau-frère, Paul Schmitz. Puis, en 1916, il est nommé médecin chef d'une ambulance de division, l'ambulance 4/44, et envoyé sur le front dans la région de Verdun. Il sauve la vie de nombreux blessés et fait face à plusieurs bombardements dont il sort indemne.



**“Il a innové sur l'introduction des urgences au front, pendant la Première Guerre mondiale.”
- Fabrice Grinda à propos d'Édouard, 2022**

À gauche : Légion d'honneur, grade de chevalier

En haut : Édouard Grinda et sa famille au début de la Première Guerre mondiale



Grâce à ce poste, Édouard observe les défauts de l'organisation des secours sur les champs de bataille. Selon lui, de nombreux décès et complications pourraient être évités si les soins chirurgicaux nécessitant un personnel médical qualifié étaient prodigués immédiatement en première ligne plutôt que dans les hôpitaux de l'arrière, après un transport souvent trop long. Édouard s'efforce alors de faire changer le système : il écrit à l'Académie de médecine et à la Société de chirurgie pour demander la "création d'ambulances avec chirurgiens de carrière en première ligne".²² Il mène lui-même une expérimentation dans la Marne avec une ambulance chirurgicale positionnée à deux kilomètres des tranchées.

"Il faut dire qu'il a introduit en France la Sécurité sociale." – Olivier Grinda à propos d'Édouard, 2022

À gauche : Un blessé arrivant du front, transporté vers l'ambulance en automobile, 1916

En haut : Deux soldats devant un trou d'obus, à Pévy, tout près de là où Édouard exerce à partir de 1916

Blessés installés dans une école, à Romain, dans la zone où Édouard exerce à partir de 1916

Soldats opérés installés dans un salon, à Romain, dans la zone où Édouard exerce à partir de 1916

Cette innovation dans les secours d'urgence et l'implication d'Édouard auprès des soldats qu'il traite lui valent le deuxième grade de la Légion d'honneur, celui d'officier, qui lui est décerné en octobre 1920. Elles contribuent aussi à accroître la notoriété du médecin qui décide, après-guerre, de porter sa carrière politique et ses combats à l'échelle nationale. Édouard est élu député sur la liste de l'Union républicaine démocratique conduite par Flaminius Raiberti.²³ Siégeant au centre-droit de la Chambre des députés, il s'investit rapidement dans ce qui deviendra son combat principal pendant plus d'une décennie : la création d'un système d'assurances sociales. Cette thématique n'est pas nouvelle pour lui : à Nice, Édouard s'est beaucoup intéressé au mutualisme.²⁴ Celui-ci repose sur la création de sociétés de secours mutuels, des institutions d'entraide privées qui fonctionnent sur la base du volontariat. Il s'agit, avant la guerre, du seul moyen de bénéficier d'une aide en cas de maladie.

À l'échelle de l'État, il existe seulement des mécanismes d'assurance pour secourir les plus pauvres. Des lois votées entre la fin du XIX^e siècle et 1910 ont permis à certaines catégories de travailleurs de s'assurer. Mais ces assurances ne sont obligatoires qu'en dessous d'un seuil de revenus assez bas et le système n'est pas généralisé à toutes les professions. Alors que plusieurs pays européens ont déjà des assurances sociales obligatoires pour leurs travailleurs qui couvrent les risques de maladie et de vieillesse, la France semble en retard. Ce décalage est rendu évident par la réintégration à la France de l'Alsace et de la Moselle qui ont pu bénéficier du système d'assurances sociales allemand mis en place dès les années 1880 par Bismarck. C'est dans ce contexte que, soutenu par des hommes politiques qui connaissent bien le système allemand, Édouard soumet au Parlement, dès février 1920, sa proposition de loi.

Les Assurances sociales

Une conférence de M. Grinda

Nice. — Hier, en présence des membres de la Fédération de secours mutuels des Alpes-Maritimes, le docteur Grinda, député, a fait une conférence sur les assurances sociales. Il a été très applaudi.

L'assistance a voté par acclamations et à l'unanimité l'ordre du jour suivant, présenté par M. E. Lairalles :

« La Fédération des sociétés de secours mutuels des Alpes-Maritimes comprenant toutes les sociétés de secours mutuels du département, et notamment les 18.000 assurés obligatoires de la Caisse fédérale mutualiste de Nice et de la région, après avoir entendu le Dr Grinda, rapporteur du projet de loi des assurances sociales à la Chambre, tient à le féliciter de la ténacité avec laquelle il a tenu la main à ce que ce projet soit mis et maintenu à l'ordre du jour de la Chambre ; confirme et rappelle l'ordre du jour voté à Avignon le 10 février 1924 par la Fédération mutualiste du Sud-Est de la France ; adresse un pressant appel à la Chambre des députés tout entière, sans distinction de groupes et de partis, pour que dans les dernières séances qui lui restent, elle vote le projet de loi des assurances sociales pour être envoyé ensuite au Sénat et couronne ainsi sa laborieuse législature par un vote d'union sacrée. »

En haut : Article à propos d'une conférence donnée par Édouard devant la Fédération de secours mutuels en 1924 pour présenter sa proposition de loi. Édouard est alors vice-président de la Fédération des sociétés de secours mutuels des Alpes-Maritimes

En haut à droite : Article commentant le discours d'Édouard Grinda, *La France*, 11 juillet 1923

À droite : Photo d'Édouard Grinda en 1930 lorsqu'il vient d'être nommé ministre

Il est choisi pour présider la commission législative alors créée pour élaborer le texte car il est à l'initiative de la proposition de loi mais aussi parce que, médecin, on lui confie la difficile mission de réconcilier ses confrères autour d'une initiative qui les divise profondément.²⁵

« La France a gagné la guerre contre les ennemis du dehors, mais elle a encore une lourde tâche à accomplir, il lui faut triompher à l'intérieur, d'ennemis d'autant plus redoutables qu'ils sont insidieux. Les fléaux sociaux : la tuberculose, la syphilis, l'alcoolisme, dévastent notre pays (...). La loi sur les assurances sociales, que nous vous demandons de voter sans retard, est un programme d'action à longue portée, qui permettra d'associer le pays tout entier à cette vaste, urgente et nécessaire entreprise. » — Édouard Grinda face à la Chambre des députés, 10 juillet 1923

Par la loi à laquelle il travaille, Édouard veut provoquer un changement de paradigme : il insiste sur la nécessité de privilégier la logique d'assurance par rapport à la logique d'assistance.²⁶ Il s'efforce de construire un consensus autour de la proposition de loi et réussit à rassembler toutes les tendances politiques autour de lui. Le projet amendé est voté par la Chambre le 8 avril 1924, à l'unanimité des 512 députés. Le Sénat discute ensuite très longuement de la proposition de loi qu'il approuve en juin 1927. La loi est finalement votée à la fin du second mandat d'Édouard Grinda, en avril 1928. Elle est complétée en avril 1930 par une nouvelle loi nécessaire à la mise en pratique du système d'assurances sociales. Les journalistes et hommes politiques de l'époque s'accordent à dire que le succès d'Édouard tient, outre sa rigueur intellectuelle, à sa personnalité largement appréciée : c'est un homme sympathique et convaincant qui a su rallier à sa cause des élus de tous bords.²⁷

En attendant, on entamait, l'après-midi, sous la présidence de M. André Lefèvre, un morceau d'aussi grande importance : le projet de loi sur les assurances sociales. M. Grinda, rapporteur eut la parole. Il est charmant, M. Grinda. Et même lorsqu'il parle pendant une séance tout entière, on ne saurait lui en vouloir. D'ailleurs, la commission n'a-t-elle pas travaillé pendant deux ans pour mettre au point le projet que lui soumet aujourd'hui son rapporteur ? Aucune des raisons qui rendent la réforme indispensable n'est laissée dans l'ombre : c'est non seulement une loi d'hygiène et de prévention, mais une loi de paix sociale. Notre faible natalité nous commande l'adoption du projet.



L'édifice législatif qu'il a bâti grâce à sa persévérance est complètement nouveau en France et très ambitieux. Les assurances couvrent désormais les risques de maladie, d'invalidité, de maternité, de vieillesse et de décès ; elles sont obligatoires pour les employés qui en financent la moitié par une retenue sur leurs salaires tandis que les employeurs financent l'autre moitié. Elles ne requièrent pas une grande implication de l'État, ni en matière financière ni sur le plan administratif, le modèle mutualiste ayant été appliqué au fonctionnement des organismes d'assurance. Le vote définitif de la loi en 1930 ouvre à Édouard les portes d'un ministère : celui du Travail et de la Prévoyance sociale. Pendant un mois et demi, du 13 décembre 1930 au 27 janvier 1931, il siège au sein du gouvernement radical de Théodore Steeg avec pour mission de faire appliquer sa loi.



En haut : Façade de l'hôtel du Châtelet qui abrite le ministère du Travail, 1945

Le ministère du Travail vu de son jardin, 1945

En haut à droite : Manifestation parisienne pour le vote des femmes qu'Édouard Grinda soutient

En bas à droite : La revue *Beaux-Arts* compare un paysage avant et après l'installation des panneaux publicitaires contre lesquels Édouard Grinda se bat, 1931



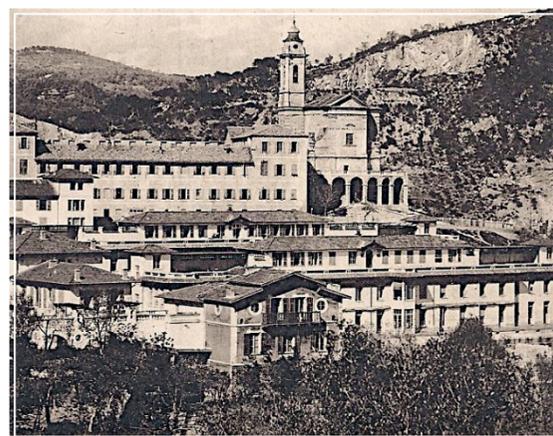
Mais l'expérience politique d'Édouard ne se résume pas à son travail en faveur des assurances sociales. En tant que député, il s'engage aussi contre la multiplication des panneaux publicitaires dans l'espace public²⁸ et en faveur du droit de vote des femmes.²⁹ Il porte ses combats à l'international en participant à plusieurs conférences interparlementaires. Lancées en 1889, celles-ci forment la plus ancienne institution internationale et sont à l'origine de la diplomatie multilatérale. Elles ont pour but de faire dialoguer des élus de nombreux pays sur diverses thématiques qui les concernent tous. Édouard y participe pour la première fois à Washington en 1925. Six ans plus tard, il se rend ensuite à Bucarest et dépose un amendement sur un projet de résolution sur la "protection de la mère et de l'enfant" pour favoriser "le développement du système des allocations familiales et des services sociaux en faveur des familles nombreuses".³⁰ Enfin, à Genève, en 1932, il est membre de la Commission pour l'étude des questions sociales et humanitaires et présente un rapport très applaudi sur la "limitation de la fabrication des drogues nocives".³¹



À l'issue de son troisième mandat, en 1932, Édouard renonce à se représenter. Ce choix s'explique tant par le désir de retourner à sa vie de médecin niçois une fois son œuvre en faveur des assurances sociales accomplie que par le contexte politique alors assez compliqué auquel il aurait été confronté. De nouvelles figures locales s'imposent, Jean Médecin en particulier, et l'œuvre politique d'Édouard, quoique largement plébiscitée à l'échelle nationale, a suscité quelques rancœurs sur la Côte d'Azur où plusieurs hôteliers se plaignent des coûts supplémentaires que leur impose la loi sur les assurances sociales.³² Sur le plan personnel, ces années d'activité parlementaire ont été mouvementées : Édouard divorce d'Augustine en 1926 et se remarie avec Marguerite Lalou en 1928.



Son retour à Nice est marqué par une plus grande implication dans la vie locale, notamment par le biais de *L'Éclaireur de Nice* dans lequel il écrit de temps en temps l'éditorial. C'est le directeur de ce journal, Léon Garibaldi, qu'il choisit en janvier 1933 pour lui remettre le dernier grade de la Légion d'honneur, celui de commandeur.³³ En juin 1937, il reçoit le président de la République, Albert Lebrun, à Nice, pour l'inauguration de l'hôpital dont il avait posé les bases 27 ans plus tôt. Honneur très rare pour un vivant : on donne, en 1942, son nom à l'un des pavillons de l'établissement.³⁴



“On vient de passer en revue la vie d'Édouard qui était fascinante, bien plus impressionnante que je ne l'aurais imaginé.”
- Fabrice Grinda, 2022

En haut : *L'Éclaireur de Nice* dans les années 1930

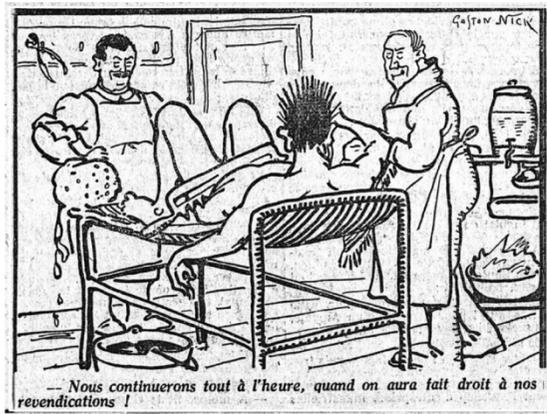
L'hôpital Pasteur et l'abbaye Saint-Pons

À droite : Jean-Paul Grinda externe à l'hôpital Cochin, dernier rang, 4^e en partant de la gauche

Un an avant l'inauguration de l'hôpital Pasteur, un médecin niçois se distingue en créant la première consultation en traumatologie à l'hôpital Saint-Roch : il s'agit de Jean-Paul, le fils aîné d'Édouard.³⁵ Comme son père au siècle précédent, il s'engage dans des études de médecine à Paris. Ses professeurs le remarquent : c'est un étudiant prometteur, un “excellent externe” puis un “interne parfait”.³⁶ Il s'oriente rapidement vers la chirurgie et la traumatologie, consacrant sa thèse aux chondromes sacro-coccygiens, des tumeurs à croissance lente qui se développent autour de la partie basse de la colonne vertébrale, et présentant à la Société nationale de chirurgie une communication sur les fractures de l'avant-bras et les luxations du poignet.³⁷ En 1930, il est nommé chef de clinique chirurgicale de la faculté de médecine de Paris.



S'il ne fait pas de politique à proprement parler, il se distingue aussi par son engagement. L'année où son père devient député, Jean-Paul écrit un article dans un journal parisien en faveur du désarmement et contre le service militaire obligatoire.³⁸ Il s'érige ensuite en porte-parole des étudiants en médecine lorsqu'il devient vice-président de la nouvelle Association professionnelle des externes des hôpitaux.³⁹ Alors que cette dernière fait l'objet d'une caricature dans un journal conservateur, Jean-Paul prend la plume dans un quotidien socialiste pour la défendre en soulignant que "lors de leur assemblée constitutive, les externes ont tenu à écarter en principe tout moyen d'action qui serait préjudiciable à la santé du malade et non compatible avec leur dignité professionnelle".⁴⁰



"Il a fondé, à l'hôpital Saint-Roch, le premier centre de traumatologie de France."
- Jean-Noël Grinda, 2022

Ci-dessus : Caricature publiée par *Le Matin* le 11 février 1921 à propos de l'association fondée par les externes des hôpitaux

À droite : Article à propos de Jean-Paul Grinda, 1930

Nos Médecins

A la suite du dernier concours de clinicat, notre ami, le docteur Jean-Paul Grinda, fils du docteur Edouard Grinda, député de Nice, a été nommé chef de clinique chirurgicale de la Faculté de Médecine de Paris.

M. Jean-Paul Grinda a été nommé interne des Hôpitaux de Paris en 1925, le deuxième de sa promotion. Ses épreuves lui ont valu le prix Lépine et le prix d'anatomie Arnal.

Le docteur Jean-Paul Grinda a été l'interne des professeurs Chevassu, Desmarest, J.-L. Faure, Cuneo et Michon.

Il est l'auteur d'une thèse sur les chordomes sacro-coccygènes et d'une communication à la Société Nationale de Chirurgie, sur les fractures de l'avant-bras et les luxations du poignet.



D^r JEAN-PAUL GRINDA
(Studio Phébus, Paris)

Il a publié diverses études dans des revues de chirurgie, notamment sur les calculs de la prostate, dans "Le Journal d'Urologie", et sur les chordomes, dans "Le Journal de Chirurgie", en collaboration avec le docteur Sénèque.

"L'Éclair du Dimanche" exprime ses plus vives félicitations au jeune et distingué chef de clinique J.-P. Grinda.

Comme Édouard, Jean-Paul est de retour à Nice au début des années 1930. Il exerce d'abord brièvement à l'hôpital pour enfants Lenval puis devient chirurgien des hôpitaux de Nice en 1932. Rapidement reconnu comme un grand spécialiste en traumatologie, il reçoit, à son tour, la Légion d'honneur au grade de chevalier en 1937.⁴¹ Celui à qui il propose de la lui remettre n'est autre que le directeur de *L'Éclair de Nice*, Léon Garibaldi. Jean-Paul, très proche de son père, a en effet, lui aussi, développé un intérêt pour le premier journal local de Nice.

Ces liens avec la rédaction de *L'Éclair* jouent un rôle crucial dans la destinée du père et du fils pendant la Seconde Guerre mondiale. D'abord en zone libre, Nice est occupée par les Italiens à partir du 11 novembre 1942 puis par les Allemands du 8 septembre 1943 au 28 août 1944. Pendant tout le conflit, Jean-Paul, jeune père de famille, poursuit son activité médicale. En parallèle de celle-ci et aux côtés de son père, il s'implique de plus en plus au sein de *L'Éclair* dont Édouard possède des parts.⁴² Malgré la censure imposée par les occupants, les membres de la rédaction font le choix de continuer à faire paraître le journal.⁴³

Fin mai 1944, Léon Garibaldi, le rédacteur en chef Charles Buchet et l'administrateur Camille Calpatti sont arrêtés par la Gestapo qui a retrouvé de faux tampons dans les locaux du journal : on les accuse de fabriquer de faux papiers et d'imprimer des tirages clandestins. Ignorants de ces activités, Édouard et Jean-Paul reprennent la direction du journal, tentant de le faire perdurer coûte que coûte. Mais le 14 juin 1944, lorsque Édouard se rend à *L'Éclair*, il trouve l'entrée barrée par des miliciens armés de mitraillettes qui lui reprochent un éditorial "peu net", c'est-à-dire ne condamnant pas la résistance avec assez de virulence. Il est ensuite prié de suivre un responsable de la Gestapo et est arrêté par celle-ci. Jean-Paul fait alors tout ce qu'il peut pour faire libérer son père. Il y parvient au bout de deux jours. Il cherche ensuite à négocier avec Léon Garibaldi, placé en résidence surveillée, pour qu'Édouard puisse reprendre le rôle de directeur du journal. L'accord est signé le 24 juin. Mais *L'Éclair* n'en a alors plus que pour deux mois d'existence : à la Libération, il est dissous, comme tous les journaux qui ont continué à paraître sous l'Occupation.

Les années d'après-guerre sont pour Jean-Paul celles de l'apogée de sa carrière médicale. Le caractère innovant de son travail est à nouveau reconnu par l'État qui lui attribue, en 1949, le grade d'officier de la Légion d'honneur.⁴⁴ Cette fois, Jean-Paul choisit son père pour lui remettre la récompense. Son activité de chirurgien prend la majeure partie de son temps. S'il s'accorde deux séances de tennis chaque semaine, ses journées, et souvent une bonne partie de ses nuits, sont consacrées aux soins de ses patients.⁴⁵

"Nous étions après la guerre. Le chirurgien qui se lève deux ou trois fois par nuit pour soigner les gens." - Jean-Noël Grinda, 2022

Même à la retraite, il continue à être sollicité pour donner son avis de spécialiste.⁴⁶ Mais la fin de sa carrière à l'hôpital est aussi l'occasion pour Jean-Paul de plus profiter de sa région natale dont il admire la beauté. Souvent, Manu, employée polyvalente et fidèle amie de la famille pendant plusieurs décennies, l'emmène en voiture au départ de promenades qu'il fait durer aussi longtemps que possible. Son temps désormais plus libre bénéficie à sa famille qui s'agrandit : peu après ses 74 ans, Jean-Paul rencontre son petit-fils Fabrice. Un mois après le départ de ce dernier pour les États-Unis, Jean-Paul et son épouse Françoise traversent à leur tour l'Atlantique pour passer du temps avec lui. En janvier 1976 naît un autre petit-fils, Christophe, dont Jean-Paul ne pourra malheureusement pas profiter bien longtemps : il décède le 18 décembre de la même année.

À droite : Jean-Paul et son petit-fils Fabrice

En bas : Plusieurs décennies après sa disparition, Nice se souvient encore de ce chirurgien qui a tant apporté à la traumatologie et aux patients de l'hôpital Saint-Roch. En témoigne cette plaque inaugurée en présence d'Ollivier, Hélène, Fabrice et Christophe

Édouard et Ollivier, 2022. Le fils de Christophe porte un prénom bien connu dans la famille



4.

Les Schmitz



4.

Les Schmitz

Ce chapitre retrace l'histoire des Schmitz, les ancêtres de la grand-mère d'Ollivier, Augustine. Il aborde la création de l'empire immobilier Schmitz à Nice par Victoire Schmitz, ainsi que les origines de l'hôtel Westminster.

En 1881, une figure centrale de l'immobilier niçois, connue sur la Côte d'Azur sous le nom de "Mme veuve Schmitz",¹ remporte aux enchères un hôtel sur la Promenade des Anglais. Il s'agit de Victoire Schmitz (née Tesson), l'arrière-arrière-grand-mère d'Ollivier. Entrepreneuse visionnaire, Victoire a su, grâce à son courage et à son intelligence, se forger une carrière dans un monde d'hommes, à une époque où la plupart des femmes "respectables" ne travaillaient pas. Parmi les nombreux hôtels et propriétés de Victoire, celui-ci, auquel on donne le nom de Westminster, était voué à rester dans la famille pour de nombreuses générations.

**"Victoire Tesson, c'est la femme d'affaires accomplie, qui commence la lignée de l'hôtel, donc forcément sans elle, le Westminster ici n'existe pas. Sans elle, on n'a pas un début de fortune."
- Christophe Grinda, 2022**

Victoire naît à Paris, en 1814, de Jean Alexandre et Marguerite Tesson.² Les annuaires et journaux de l'époque indiquent que Victoire est issue d'une famille de négociants. Son grand-père paternel, Jean François Tesson, le plus ancien Tesson de l'arbre généalogique d'Ollivier, est un bijoutier prospère.³ Le grand-père maternel de Victoire, Jean-Baptiste Jacquin, est négociant en vins, tandis que son père est épiciers-distillateur.⁴ Les deux frères de Victoire, Alexandre (né en 1810) et Jean-Baptiste (né en 1812), sont distillateurs et négociants en vins et spiritueux.⁵ La benjamine de la fratrie, Augustine (née en 1817), épouse un négociant.⁶ À l'époque, le métier de négociant en vins est bien souvent une affaire de famille, les pères enseignant à leurs fils et aux autres membres de la famille les ficelles du métier et certaines familles acquérant une réputation au fil du temps.⁷

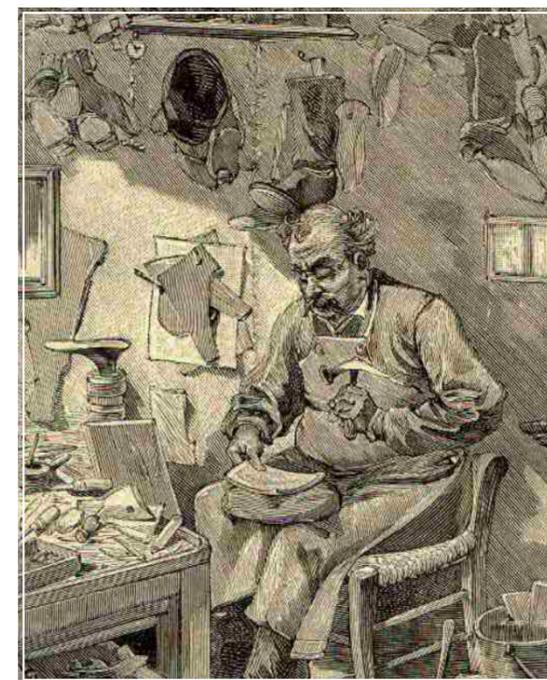
À gauche : L'hôtel Westminster vers 1900



En 1831, Victoire épouse Jean Schmitz dans ce qui est alors le VI^e arrondissement de Paris, un quartier qui correspond approximativement à l'actuel III^e arrondissement.⁸ Jusqu'en 1860, Paris ne compte en effet que 12 arrondissements. La mairie de l'ancien VI^e arrondissement est alors située au 210 rue Saint-Martin, dans la partie nord du prieuré Saint-Martin-des-Champs, un ancien monastère dont l'architecture médiévale peut encore être admirée aujourd'hui.⁹



Comme son épouse, Jean est parisien. Il naît en 1809. Ses parents sont Pierre Schmitz et Marie Françoise Schmitz (née Joerges). Pierre est le premier Schmitz que l'on peut retrouver parmi les ancêtres d'Ollivier. Le peu que l'on sait sur les parents de Jean nous est donné par son acte de naissance, qui nomme ses parents et indique la profession de Pierre : cordonnier. Au début du XIX^e siècle, la cordonnerie est un travail éreintant et sous-payé. Les journées de seize heures se passent principalement assis, courbé sur un petit espace de travail, entouré d'étouffantes fumées de cuir et de bougies. La profession est si mal rémunérée que le nom du saint patron des cordonniers, saint Crépin, est employé comme métaphore pour évoquer l'indigence.¹⁰ Compte tenu de la profession de Pierre, Jean est probablement issu d'un milieu modeste. Il travaille lui-même comme marchand lorsqu'il épouse Victoire.



Avant son mariage, Victoire réside au 12 rue de Crussol, à Paris, vraisemblablement chez ses parents. Le quartier dans lequel l'adresse est située, Oberkampf, deviendra, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, un quartier d'artisans renommé.¹¹ Victoire et Jean vivent dans l'ancien VI^e arrondissement de Paris en 1836, année de naissance de leur fils Auguste.

- Schmitz, propr., Champs-Élysées, 4.
- Schmitz, secret. salines, Michodière, 12.
- Schmitz frères, commiss. f. bijout., faub. St-Martin, 13.
- Schmitz, sellier, faub. St-Denis, 16.
- Schmitz, tailleur, St-Louis au Marais, 4.
- Schmitz, tailleur, Seine, 66.
- Schmitz (Mad.), sage-femme, faub. St-Denis, 16.
- Schmoll, pl. de la Madeleine, 40.
- Schmolle, fab. bijoux, St-Martin, 181.
- Schmolle aîné, fab. cols, Montorgueil, 65.

En 1840, Jean et son frère Charles¹² ouvrent une bijouterie au 13 rue du Faubourg Saint-Martin, adresse de Jean et Victoire en 1846.¹³ La rue est décrite dans un texte de l'époque comme "l'une des plus marchandes de la ville", animée par des livraisons de denrées hétéroclites, des ouvriers affairés, de sonores marchands de rue et des piétons pressés tout au long de la journée.¹⁴ Après la Révolution française, la production de bijoux s'est pratiquement arrêtée, mais elle a été relancée au début des années 1800 et a prospéré pendant le reste du siècle.¹⁵

En haut à gauche : Le prieuré Saint-Martin-des-Champs aujourd'hui

À gauche : Carte des 12 arrondissements de Paris, 1841

En haut : Gravure montrant un cordonnier du XIX^e siècle

Ci-dessus : Almanach-Bottin du commerce de Paris

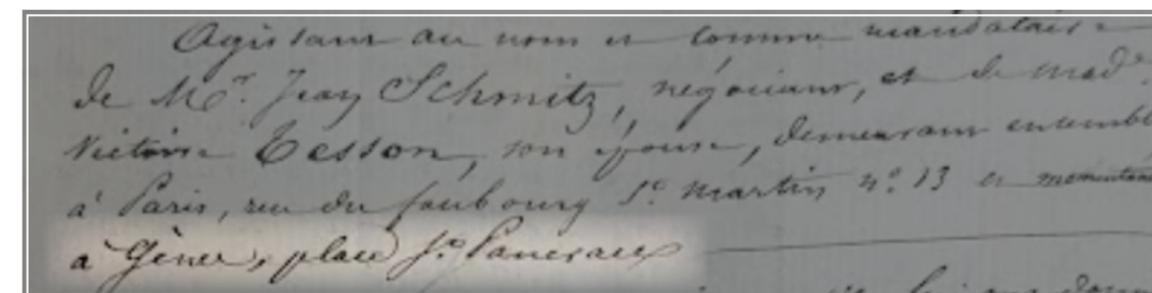
À la mort de son père, en 1846, Victoire hérite d'une de ses propriétés au 28 rue de Lancry, à Paris.¹⁶ Malheureusement, cette maison est hypothéquée comme garantie d'un emprunt de 60 000 francs. Victoire et Jean se retrouvent donc du jour au lendemain responsables de l'importante dette du père de Victoire. Mais une crise nationale est sur le point de bouleverser leur vie de manière encore plus dramatique.

En février 1848, Paris devient l'épicentre d'une nouvelle révolution. Ce qui n'est au départ qu'une protestation contre la répression des réunions politiques par le gouvernement se transforme en un véritable soulèvement violent contre la monarchie constitutionnelle de Louis-Philippe.¹⁷ Les insurgés reçoivent le soutien quasi unanime des Parisiens.¹⁸ Jean et Victoire, dont les opinions politiques restent inconnues, quittent la capitale cette année-là avec Auguste, alors âgé de 12 ans, et d'autres membres de la famille, fuyant vraisemblablement la violence collective qui règne dans la ville, où des personnes, y compris de simples passants, sont blessées et tuées.¹⁹

Ils se réfugient à Gênes, où Jean possède un hôtel. Gênes avait été brièvement sous domination française au début du XIX^e siècle, ce qui explique peut-être le choix de Jean d'y acheter une propriété. Niché dans le centre historique de Gênes, l'Hôtel de la Ville n'avait été transformé en hôtel que peu de temps avant son achat par Jean. Le bâtiment était à l'origine le Palazzo Serra Gerace, qui comprenait plusieurs résidences construites pour les principales familles nobles de Gênes jusqu'à ce qu'il soit transformé en une seule maison en 1677. Il présente des fresques remarquables ainsi que des peintures de Titien, du Tintoret, de Van Dyck et des élèves de Rembrandt. Le palais est, encore aujourd'hui, l'un des bâtiments les plus remarquables de Gênes. C'est là que Victoire apprend le métier d'hôtelière.



En 1848, l'activité de bijouterie des frères Schmitz est définitivement terminée.²⁰ Toujours loin de Paris, le couple donne en 1850 procuration à des mandataires pour emprunter et gérer un prêt de 60 000 francs, correspondant à la dette du père de Victoire qui grève considérablement leurs finances.²¹ Selon un acte notarié, Victoire et Jean résident alors sur la place Saint-Pancrace à deux pas de l'hôtel.²²



À gauche : Paolo Gerolamo Piola, *Le Conseil des Dieux* (vers 1720)

En haut : Hôtel de la Ville, XIX^e siècle

Ci-dessus : L'adresse des Schmitz à Gênes d'après un acte notarié du 20 mai 1851



Peu de temps après, Jean quitte Gênes pour Nice, avec de grands projets pour l'industrie hôtelière sous-développée de la ville. Alain Bottaro, spécialiste du patrimoine niçois, qualifie cette époque, où Nice n'est pas encore française, de "temps des pionniers". Jean est l'un de ces pionniers qui ont guidé Nice vers son destin glorieux de la fin du XIX^e siècle.²³ Dans les années 1850, le tourisme est encore limité à Nice en raison des obstacles rencontrés par les voyageurs pour atteindre la ville. Comme l'explique Michel Steve, historien de l'art et architecte :

"Arriver à Nice avant l'époque du chemin de fer, c'était très risqué. Le chemin le plus commode était le bateau et on n'était pas à l'abri des tempêtes. Sinon, il fallait passer le pont du Var mais quelquefois il y avait des crues qui emportaient le pont et donc c'était vraiment difficile."²⁴

Bien que les auberges existent depuis des siècles, les hôtels destinés aux voyageurs fortunés ne se distinguent pas encore, sur le plan architectural, des résidences privées.

"On était encore dans une écriture qui restait très fidèle à une esthétique de grande maison ou de palais aristocratique, notamment avec l'influence anglaise, les compositions néoclassiques, les pilastres, beaucoup de frontons. Donc, on était dans une architecture plutôt d'architecture privée." – Michel Steve, 2022

En fait, de nombreux hôtels étaient, à l'origine, des maisons privées, comme le résume l'historien Jean-Baptiste Pisano :

"Aux origines de l'hôtellerie niçoise, se trouvent d'anciens palais nobiliaires, comme celui de la famille de Cessole ou bien le palais confisqué en 1793 à Clément Corvesi, comte de Gorbio et premier président du Sénat de Nice, au titre de bien d'émigré, transformé en Hôtel des étrangers au début du XIX^e, et alors couru pour son jardin intérieur."²⁵

Jean achète l'Hôtel des étrangers, situé dans le palais Corvésy, qu'il réaménage en profondeur. Près d'un siècle plus tard, en 1937, la Ville de Nice rachète le bâtiment et le transforme en annexe de l'hôtel de ville.

En parallèle, l'Hôtel de la Ville à Gênes reste la propriété de la famille. En 1855, le journal *La Patrie* mentionne les deux hôtels appartenant à la famille Schmitz et décrit l'Hôtel de la Ville comme étant l'"un des meilleurs du continent".²⁶

— Les familles et voyageurs qui ont honoré le propriétaire de l'hôtel des Etrangers, à Nice, de leur patronage, sont avertis que cet établissement de premier ordre, et d'une réputation européenne, reste toujours conduit par la famille Schmitz.
L'hôtel de la Ville, à Gênes, un des meilleurs du continent, appartient également au même propriétaire.

Ci-dessus : *La Patrie*, 8 octobre 1855

À droite : L'Hôtel des étrangers, 1863



HOTEL DES ÉTRANGERS, A-NICE. — D'après un croquis de M. Lieto.

La même année, Jean fait faillite, laissant à Victoire la direction de l'Hôtel des étrangers et de l'hôtel de Gênes. Deux ans plus tard, il décède. Le développement du chemin de fer qui simplifie les déplacements et entraîne une demande croissante d'hôtels à Nice, confirmant la clairvoyance de Jean et le bien-fondé de son choix d'investir dans la ville, a lieu une demi-décennie plus tard.²⁷ La mort de Jean reste entourée de mystère ; l'histoire racontée depuis des générations est qu'il s'est suicidé en Turquie. En 1865, l'acte de mariage d'Auguste fait écho à la légende familiale, identifiant Auguste comme le "fils majeur de Jean Schmitz, décédé à Constantinople (Turquie)", mais à l'heure où nous écrivons ces lignes (2023), aucun autre document n'a été trouvé qui permettrait de faire la lumière sur la mort de Jean.²⁸ Une fois de plus, Victoire se retrouve responsable des dettes d'autrui : cette fois-ci, celles de son mari.

"La réputation de la famille, qui n'est pas forcément vraie, c'est que les femmes ont fait fortune et les hommes ont un peu fait faillite." – **Christophe Grinda, 2022**

Face à l'adversité, Victoire prouve son courage et son talent pour les affaires, en négociant avec succès avec les banques et les créanciers et en redressant la situation financière de la famille.

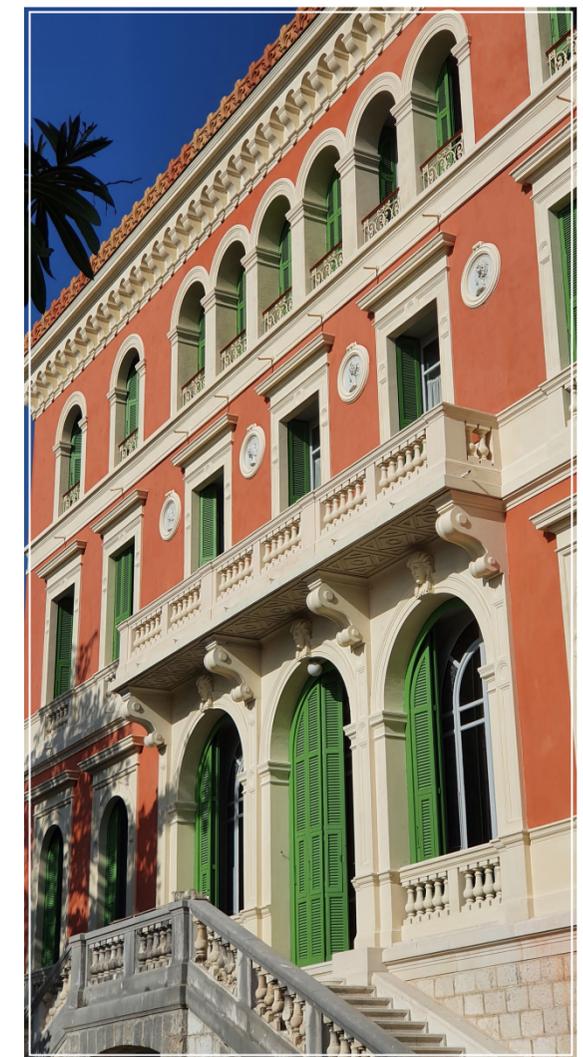
"Contrairement à ce que tout le monde attendait, qu'elle reste tranquille chez elle ou rentre au couvent, elle a fait ce qui n'était pas du tout, du tout habituel à l'époque : elle est devenue businesswoman et elle a acheté beaucoup, beaucoup d'immobilier." – **Ollivier Grinda, 2022**

L'Hôtel des étrangers devient un lieu de prédilection pour les auteurs : Nicolas Gogol, Gustave Flaubert, Théodore de Banville et Anton Tchekhov y séjournent.²⁹ Victoire fait preuve d'un sens aigu de la promotion immobilière ; le patrimoine immobilier des Schmitz, en pleine expansion, comprend des propriétés sur l'avenue Malausséna et des terres agricoles dans le Var. En 1860, elle achète les maisons qu'elle transformera plus tard en l'hôtel Beau-Rivage. À partir de 1864, Auguste s'implique dans l'entreprise familiale en vendant l'hôtel des Schmitz à Gênes et en achetant un bâtiment pour un futur hôtel qui sera connu sous le nom de Grand Hôtel et ouvrira ses portes en 1868.



En 1865, Auguste épouse la parisienne Pauline Alphonsine Bouchardat (née en 1843).³⁰ Pauline est la fille du rentier Edmé Alphonse Gustave Bouchardat et d'Antoinette Élixa Laurain.³¹ En l'épousant, Auguste confirme l'ascension sociale de la famille. Ensemble, ils ont trois enfants : Paul (né en 1868), Anna Marguerite (née en 1870) et Augustine (née en 1876), la grand-mère d'Ollivier.

Parallèlement, à partir de 1866, Victoire commence à acheter des terrains sur le mont Gros pour y construire une villa familiale. Bien que Victoire et ses petits-enfants vivent en ville, elle souhaite construire, pour sa famille, un havre de paix à l'écart de l'agitation de Nice, entouré d'air pur. Elle charge Vincent Levrot, un architecte local reconnu, de concevoir et de superviser la construction de la "villa Schmitz" dans le style des villas de la Renaissance italienne. La villa Schmitz, achevée en 1887, présente des sols en mosaïque, de hauts plafonds ornés de fresques et de lustres, ainsi qu'un escalier en fonte. Le décor est encore visible aujourd'hui et la villa Schmitz a été classée monument historique en 2013, sa préservation étant désormais une responsabilité nationale.³²



À gauche : Le Grand Hôtel

En haut et à droite : La villa Schmitz

Victoire montre une fois de plus sa résilience à la mort prématurée d'Auguste en 1879, à l'âge de 43 ans.³³ En 1881, elle inaugure l'hôtel Westminster sur la Promenade des Anglais, dont elle reprendra ensuite de nombreux éléments de conception pour la villa Schmitz.



En décidant d'ouvrir un hôtel en bord de mer, Victoire se positionne en avance sur son temps, comme l'explique Michel Steve :

“Un hôtel en bord de mer, c'était relativement une nouveauté, les grands hôtels étant plutôt dans le centre de la ville, enfin la ville française, c'est-à-dire la ville rive droite, et à Cimiez, où il y avait justement ces vertus thérapeutiques, avec une vue sur la mer [...]. Il n'était pas du tout conseillé de se promener, de respirer...”

Victoire pressent que les habitudes des voyageurs fortunés vont changer et s'inspirer de celles des Britanniques, considérés comme excentriques parce qu'ils croient au pouvoir curatif de l'air marin et des promenades côtières.³⁴ Victoire obtient de la famille du duc de Westminster l'autorisation de donner son nom à l'hôtel.³⁵

“C'était un pari mais Victoire Schmitz était une personne qui, à mon avis, avait un esprit d'entreprise très développé. Et puis elle n'avait pas misé uniquement là-dessus puisque l'Hôtel des étrangers, qui était dans le centre de la ville française, sur la rive droite, était un établissement d'une grande superficie, d'une grande importance aussi.” – **Michel Steve, 2022**

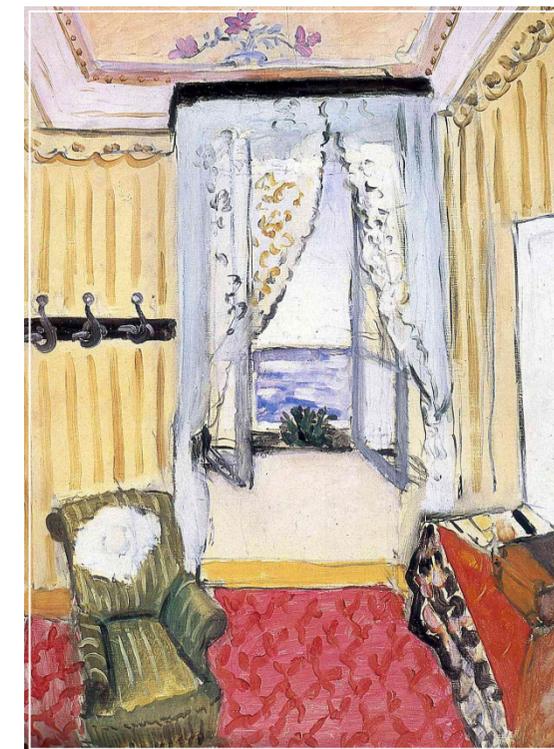


À gauche : Une des fresques de l'hôtel Westminster

En haut : L'hôtel Beau-Rivage
La salle à manger de l'hôtel Beau-Rivage
Le grand hall de l'hôtel Beau-Rivage

À droite : Henri Matisse, *Ma chambre au Beau-Rivage* (1918)

Victoire équilibre ses investissements ; 1881 marque aussi l'ouverture de l'hôtel Beau-Rivage. Pour surpasser ses concurrents, Victoire oriente l'entrée de l'hôtel, situé en bordure du Vieux-Nice, vers la mer afin d'exploiter la vue imprenable du site sur la mer.³⁶ Loin de ressembler à une résidence privée reconvertie, le Beau-Rivage a été construit à dessein : il a compté jusqu'à 500 chambres et les parties communes, comme le grand hall et le restaurant, ont été conçues dans un souci de confort et d'élégance. Parmi les invités renommés, citons Thérèse de Lisieux³⁷, Charles de Freycinet, qui a été quatre fois Premier ministre, la reine douairière Maria Pia du Portugal et son fils le duc de Porto.³⁸ Des décennies plus tard, alors que le Beau-Rivage n'est plus dirigé par Victoire, Henri Matisse séjourne à l'hôtel et, visiblement inspiré, représente sa chambre dans plusieurs tableaux.³⁹



PRICE, 25 C. — PARIS & ABROAD, 30 C. *Cannes, Monte-Carlo, Mentone, San-Remo* SATURDAY, NOVEMBER 30, 1889

The Nice Gazette

Fashionable Doings News of the Week *Society on the Riviera* Gossip from London and Paris

FIRST YEAR, No. 5 **CORRECT VISITORS LISTS** BUREAU: 3, RUE GARNIER

AMUSEMENTS	NICE HOTELS	RECOMMENDED HOUSES	CANNES HOTELS	MONTE-CARLO
GRAND MUNICIPAL THEATRE OF NICE M. Anouilh <i>General Manager</i> Season 1889-90 GRAND OPERA — COMIC OPERA This Saturday evening, Grand Ballet BRAHMA with Mlle ZUCCHI. Recited by LE MAITRE DE CHAPELLE comic opera. Tomorrow Sunday FAUST Mlle Durand, Margit d'Or, Mlle Salza, Montfort, Degrave. At 8 o'clock Letter to LES HUGUENOTS Mlle Dufrain, Durand, Margit d'Or, Mlle Chevalier, Clary, Dufrain, Degrave. On Monday evening Grand Ballet BRAHMA	HOTEL D'ANGLETERRE. — First Class Hotel. Full south view of the sea. Large public gardens with daily music of most large new dining hall. Hydraulic safety lift. Most complete and efficient service. Recommended for its sanitary state, for its central and for its scrupulous cleanliness. HOTEL DES ANGLAIS. PROMENADE DES ANGLAIS. Belonging to the same proprietor as the HOTEL D'ANGLETERRE. COSMOPOLITAN HOTEL AND DE LA GRANDE-BRETAGNE. Full first class Hotel. Formerly managed by M. HILLET. HOTEL WESTMINSTER. PROMENADE DES ANGLAIS. One of the finest hotels of Nice. Lift. Proprietress, Mme SCHMITZ.	HOTEL WESTMINSTER. PROMENADE DES ANGLAIS. One of the finest hotels of Nice. Lift. Proprietress, Mme SCHMITZ.	HOTEL D'ANGLETERRE. — First Class Hotel. Beautifully situated. Recommended by English Visitors. Proprietor, M. JAMME. BEAU-SITE AND HOTEL DE L'ESTEREL. Situated in same grounds. Best Lawns. Courts on the Continent. Proprietor, G. GAUDELIZ. DU PAVILLON. First Class House. Situations perfect. Fine Situation. South, with Gardens. Proprietor, H. HELMÉ. HOTEL BELLE-VUE. First Class Hotel situated on the ROUTE DE PARIS. Highly recommended. Proprietor, M. COINTEY.	CASINO OPEN ALL DAY CONCERTS under the direction of M. STECK given by the Orchestra of the Casino. Afternoons: 2 1/2 to 4. Evenings: 8 1/2 to 10. THE SECOND CLASSICAL CONCERT will take place on Thursday 6th December 1889. At 7 30 p.m. Conductor: Mr Arthur STECK. PROGRAMME 1. Symphonie romantique (V. Jancsó) et Andante et Scherzo (Schubert) de Liszt. 2. Concerto de Violoncelle (L. S. Berlioz) de Liszt. 3. Concerto de Violoncelle (L. S. Berlioz) de Liszt. 4. Les Valseuses de Prusse, (Liszt) de Liszt. 5. Suite, (Liszt) de Liszt. Première audition.

Grâce à ses calculs audacieux, Victoire se place au premier rang de l'industrie hôtelière niçoise, ses hôtels étant classés parmi les "meilleurs hôtels de Nice" par *The Nice gazette*, une publication destinée à la haute société anglophone.⁴⁰ Le Grand Hôtel est l'hôtel de prédilection de plusieurs grands ducs russes⁴¹ et la presse le décrit comme "l'hôtel le plus grand et le plus confortable de Nice".⁴²

HOTEL BEAU-RIVAGE.
 Excellent Family hotel,
 in first rate situation.
 Capital cuisine.
 Good attendance.
 Omnibus at all the trains.

HOTEL DE NICE.
 Highly recommended.
 Lift. Garden.
 Omnibus meets all trains.
 Proprietor Mr. KRAFT.

HOTEL DES ETRANGERS.
 6, RUE DU PONT-NEUF.
 This old established hotel is much frequented by the best visitors to Nice. — Moderate charges and every comfort.
 Proprietress Vve SCHMITZ.

NICE GRAND HOTEL. — The largest and most comfortable hotel in Nice. 600 bedrooms. Conversation, Reading, Billiard and Bathrooms. Hydraulic Lifts. Balls weekly during the winter season.
 M^{me} SCHMITZ-BOURCHADAT, propr.

En haut : *The Nice gazette* (1889)

À droite : *The Nice gazette* (1889)

En bas à droite : *The Mentone et Monte Carlo News* (1898)

Au crépuscule de sa vie, la matriarche de la famille est en mesure de garantir les finances de ses petits-enfants à titre posthume. En 1899, Victoire rédige son testament, répartissant ses biens entre ses petits-enfants.⁴³ La même année, sa petite-fille Augustine épouse le docteur Édouard Grinda, dont la vie et la carrière sont décrites plus en détail dans le chapitre "Les Grinda II" de ce livre.⁴⁴ En 1900, l'autre petite-fille de Victoire, Anna Marguerite, épouse le notaire Clément Giraud.⁴⁵



À gauche : Augustine Grinda (née Schmitz)

À droite : Anna Marguerite Giraud (née Schmitz)

L'avenir de sa famille étant assuré grâce au succès de son empire immobilier, Victoire consacre ses dernières années à des activités plus récréatives comme le jardinage. Là encore, elle excelle et remporte le "premier prix cultural" lors d'un concours régional en janvier 1901.⁴⁶

À sa mort, en 1901, à l'âge de 86 ans, *La Semaine niçoise* fait l'éloge de Victoire en tant qu'actrice de premier plan de la transformation de la ville :

"On apprend avec tristesse le décès de Mme veuve Jean Schmitz, propriétaire des Hôtels des étrangers, Westminster et Beau-Rivage. La défunte était entourée d'un profond respect à Nice. Elle représentait les premiers pionniers de la mise en valeur de notre station. Son mari fut, en effet, des premiers qui établirent à Nice un hôtel vraiment confortable pouvant retenir ici les étrangers. Par-là, le nom de la défunte restera attaché à l'histoire du développement de notre site. Nous présentons à sa famille, à ses petits-enfants, M. Paul Schmitz, M. et Mme Giraud, M. et Mme Grinda, l'assurance de notre sympathie."⁴⁷

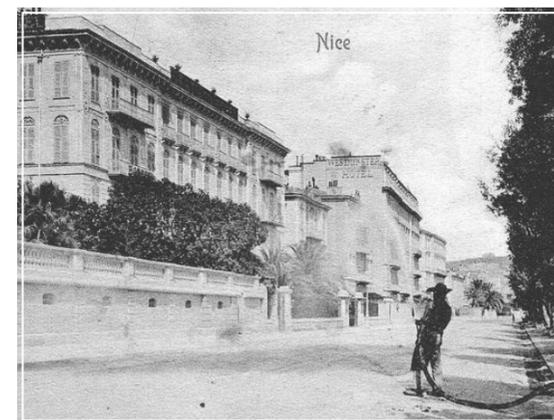


Ci-dessus : Victoire Schmitz (née Tesson)

La fortune de Victoire est estimée à 1.600.000 francs, soit l'équivalent de près de 7 millions d'euros aujourd'hui. Selon la volonté de Victoire, sa fortune et ses biens sont répartis entre Paul, Anna Marguerite et Augustine. Paul hérite du Grand Hôtel et du Beau-Rivage ; son adresse dans le document est celle du Grand Hôtel, ce qui laisse supposer qu'il le gérait déjà. L'hôtel Westminster est l'une des propriétés initialement détenues en copropriété par la fratrie, avec l'Hôtel des étrangers et la villa Schmitz.⁴⁸

En 1925, Augustine devient l'unique héritière du Westminster. Jean-Noël Grinda se souvient très bien de sa grand-mère paternelle :

"C'était une femme totalement du Sud, petite, avec toujours [une épingle en diamant], les cheveux tout blancs. Elle nous conviait tous les dimanches à un repas chez elle, où il y avait toujours le même menu qui était un poulet rôti avec des pommes frites et une bouteille de Monbazillac."⁴⁹



En haut : L'hôtel Westminster en 1915

Au milieu : L'hôtel Westminster dans les années 1920

En bas : L'hôtel Westminster en 1930



Pendant la Seconde Guerre mondiale, après l'armistice entre l'Italie et les Alliés, en septembre 1943, l'Allemagne envahit Nice, jusqu'alors occupée par l'Italie. En l'espace de quelques mois, 5 000 Juifs sont arrêtés et déportés à partir de la région où ils avaient été protégés pendant l'occupation italienne.⁵⁰ Des mines sont disséminées sur les plages de Nice, des barbelés et des armes anti-aériennes sont installés pour empêcher un débarquement allié. Les Allemands réquisitionnent et barricadent les propriétés situées le long de la Promenade des Anglais. Le Casino de la Jetée, emblématique de la Promenade, est détruit et ses déchets métalliques sont utilisés pour fabriquer des armes nazies.⁵¹

Lorsque Nice tombe aux mains des nazis, Augustine tente de vendre le Westminster.⁵² Cependant, la libération de Nice intervient à la fin du mois d'août 1944 sans qu'une vente n'ait abouti. La seconde moitié du XX^e siècle voit quelques initiatives de modernisation du décor et des activités de l'hôtel. En 1966, Jean-Paul Grinda, le fils d'Augustine, demande une licence de spectacle pour l'hôtel. Il écrit au ministre de la Culture : "Je désire produire dans mon établissement des spectacles de qualité, ainsi que des orchestres et attractions".⁵³ Une fois la licence obtenue, Jean-Noël, le fils de Jean-Paul, ouvre dans l'hôtel une boîte de nuit baptisée "Psychedelic", inspirée de son séjour à Palm Springs.⁵⁴

En haut : Le Casino de la Jetée

À droite : Brochure du Westminster dans les années 1960

DETENTE.
Des terrasses fleuries d'Hiver et Eté, face à la Baie des Anges.

ERHOLUNG
Blumen Terrassen Im Winter und Sommer gegenüber der Baie des Anges

RELAXATION
Summer and winter flowered terraces facing the Baie des Anges

PRESTIGE.
120 chambres avec bains w.c. téléphone.

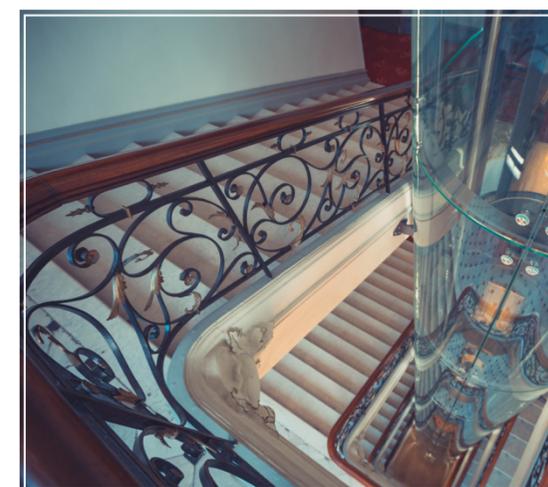
SEHR ANGENEHME UMGEBUNG
120 Zimmer mit Bad WC Telephon

PRESTIGE
120 rooms with bath W.C. Telephone



Aujourd'hui, le Westminster est un hôtel quatre étoiles dont le PDG est l'arrière-petit-fils d'Augustine, Christophe Grinda. Bien que l'hôtel appartienne aux Grinda depuis des générations, Christophe a pris un rôle important et actif en supervisant les opérations quotidiennes de l'hôtel. En tant que généalogiste et historien officieux de la famille, il était naturel que Christophe dirige le joyau historique de la famille.⁵⁵

Christophe a initié la restauration des plafonds moulés et des fresques de la Belle Époque, décolorées par des décennies d'exposition à la fumée de tabac. Sous sa direction, d'autres rénovations ont été effectuées dans les années 2010, qui respectent l'histoire du Westminster tout en le portant à la hauteur des exigences contemporaines, avec un mobilier et des équipements modernes, y compris un spa de 400 mètres carrés à la pointe de la technologie.⁵⁶



À gauche : L'hôtel Westminster en 1950

Ci-dessus : L'élégant ascenseur en verre du Westminster

À droite : Le Hall aux Fresques de l'hôtel Westminster

En bas à droite : Le salon Belle Époque du Westminster

Olivier, le frère cadet de Christophe, souligne l'importance de l'hôtel pour la famille, notamment en tant que lieu de réunion de la famille élargie :

“On logeait toute la famille à l'hôtel [...], ça paraissait être une extension de notre famille, une extension de qui nous étions et donc ça paraissait complètement normal. Et l'hôtel était, a toujours fait partie, et est à ce jour une partie très symbolique de notre famille. Ce qui est rigolo, c'est qu'au final, quand on pense à notre patrimoine, c'est une partie assez petite, mais les gens nous identifient encore comme étant les personnes qui ont l'hôtel, l'hôtel Westminster.”

En bas à gauche : Fabrice et François Grinda devant l'hôtel Westminster

En bas à droite : Sylviane et François Grinda dans l'hôtel Westminster



5.

La famille Japy

5.

La famille Japy

Ce chapitre retrace les origines de l'empire industriel Japy fondé par l'ancêtre de Sylviane, Frédéric Japy, ses succès et son déclin au XX^e siècle ainsi que son héritage à Beaucourt. Il inclut également l'histoire politique, sociale et artistique moins connue de la famille de Robert Japy, le grand-père de Sylviane.

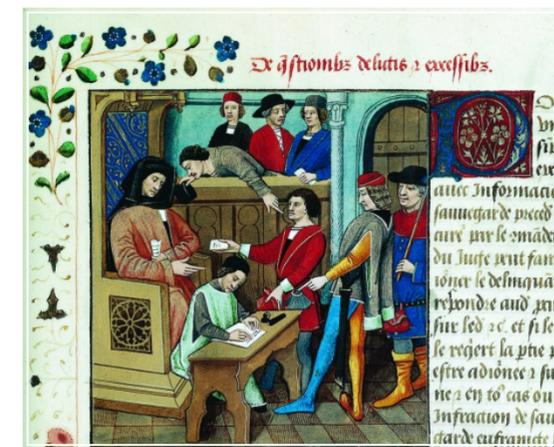
“Japy doit vivre”, titrait *Le Pays de Montbéliard* en 1979. Environ 300 hommes, femmes et enfants de la région, dont le maire de Fesches-le-Châtel, défilent ce jour-là en silence aux côtés des ouvriers de l'usine Japy pour protester contre la fermeture imminente de cette dernière. Le principal employeur de la ville est au bord de la faillite et des licenciements massifs sont à craindre. La manifestation est baptisée “opération ville morte” ; en signe de solidarité, les commerces et cafés locaux ferment leurs portes pour la journée.¹ Malheureusement, il est trop tard. Comme pour de nombreuses dynasties familiales, le succès finit par échapper aux Japy, en dépit des efforts menés par les jeunes générations pour maintenir l'entreprise à la pointe de l'innovation.



Fondé à Beaucourt au XVIII^e siècle par l'ancêtre de Sylviane, Frédéric Japy, l'empire industriel Japy atteint des sommets avant de décliner au XX^e siècle. Néanmoins, les Japy sont restés dans les mémoires comme des chefs de file de l'industrie française. Selon l'historien Pierre Lamard, “Frédéric Japy reste incontestablement la figure emblématique d'une industrialisation montbéliardaise précoce.”² Frédéric a transformé le paysage de Beaucourt et est inextricablement lié à l'histoire de la ville. Comme l'exprime le maire de Beaucourt en 1999 : “C'est grâce à lui qu'un petit village de 250 habitants, bâti sur un site géographique lui interdisant en principe tout développement, est devenu une bourgade de plus de 4 000 habitants un siècle plus tard et de plus de 5 000 aujourd'hui.”³



Les ancêtres de Frédéric vivent à Beaucourt et dans les villes environnantes depuis des générations. Plusieurs Japy sont des hommes d'armes ; des documents des XVI^e et XVII^e siècles indiquent que des Japy servent comme arquebusiers, hallebardiers, piques et arbalétriers de la seigneurie de Blamont.⁴ Il s'agit de soldats de carrière qui utilisent des armes spécifiques.⁵ Les Japy possèdent également des terres, ce qui signifie qu'ils ne sont pas seulement des travailleurs autosuffisants, mais qu'ils font partie d'une minorité paysanne qui peut tirer un profit économique de ses terres en troquant les excédents de production.⁶



À gauche : Opération ville morte

En haut : Le château de Blamont vers 1645

Ci-dessus : *Le seigneur rendant la justice.*
Miniature (XV^e siècle)

Né à Beaucourt en 1749 de Jacques Japy (né en 1723) et de Marguerite Fainot (née en 1726), Édouard Louis Frédéric Japy, connu sous le nom de Frédéric, est le second d'une fratrie de 12 enfants.⁷ Le père de Frédéric, Jacques, hérite de nombreuses terres de ses ancêtres.⁸ Jacques est forgeron de métier, comme son père avant lui. Jacques porte le titre d'“ancien” de sa paroisse, un honneur rare et prestigieux qui n'est accordé qu'aux habitants les plus estimés.⁹ Son beau-père, Pierre Fainot, porte le même titre ; l'acte de naissance de Marguerite indique que son père est “honorables ancien de l'église de Seloncourt”.¹⁰ Jacques devient officier seigneurial de Beaucourt en 1760.¹¹ Les officiers seigneuriaux sont nommés par les seigneurs pour superviser les affaires judiciaires dans les zones rurales, en arbitrant les conflits entre les paysans ou entre les paysans et leurs seigneurs.¹²

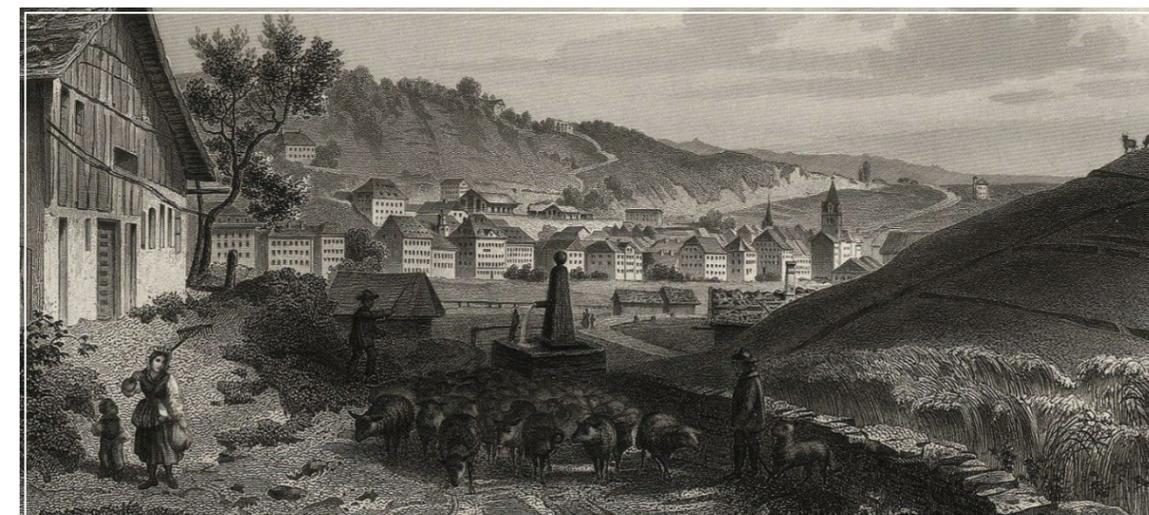
Frédéric est élevé dans un foyer luthérien strict et le protestantisme jouera un rôle important tout au long de sa vie, comme nous le verrons plus loin dans ce chapitre.¹³ Élève doué, un professeur de Beaucourt lui conseille d'étudier dans une grande école de Montbéliard, connue sous le nom d' "école française" ou de "gymnase", où les élèves reçoivent l'enseignement de théologiens hautement qualifiés formés au monastère de Tübingen.¹⁴ Frédéric est envoyé chez des cousins pour la durée de ses études.¹⁵ Il travaille ensuite pendant deux ans dans l'atelier de son père puis part en Suisse pour étudier l'horlogerie en 1768.¹⁶ Pour ce faire, il se rend à pied de Beaucourt au Jura, soit une distance d'environ 75 kilomètres.¹⁷



Ci-dessus : Les montagnes du Jura

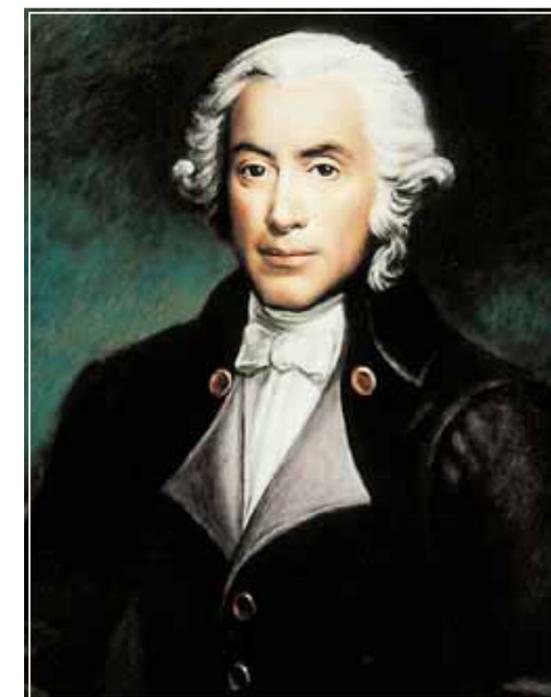
En haut à droite : Le Locle

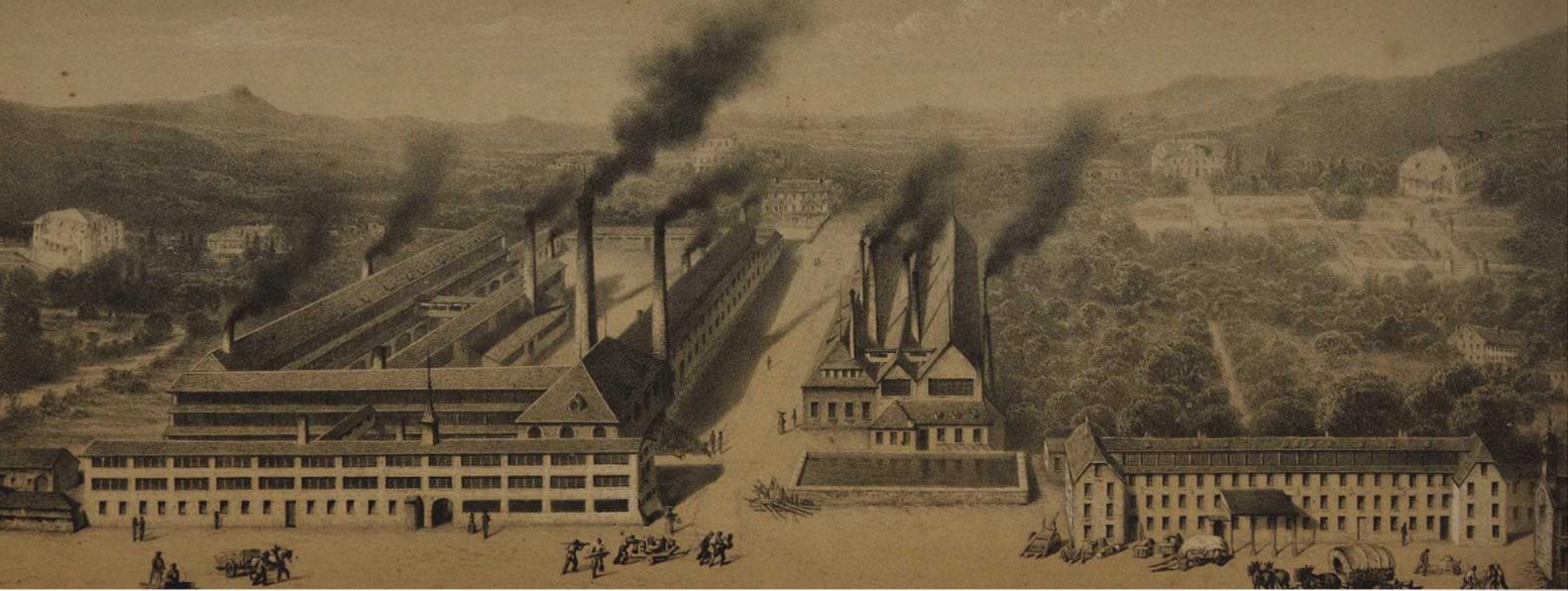
À droite : Abraham-Louis Perrelet



Lorsque Frédéric s'installe en Suisse, le pays est déjà le centre de l'horlogerie en Europe.¹⁸ Au milieu du XVI^e siècle, sous l'influence de la Réforme protestante, le Conseil de Genève interdit les bijoux et les objets religieux ornements.¹⁹ L'horlogerie, elle, est épargnée par cette mesure, les horloges étant considérées comme des instruments scientifiques. La première guilde d'horlogers au monde est créée à Genève en 1601.²⁰ Une fois la ville saturée d'horlogers, nombre d'entre eux migrent le long de l'Arc jurassien.²¹

Dans la commune du Locle, dans le Jura, Frédéric fait son apprentissage auprès de l'horloger Abraham-Louis Perrelet qui, dans son atelier, met au point des outils et des inventions d'avant-garde.²² En 1770, Perrelet crée la montre à secousses, considérée comme le précurseur de la montre automatique.²³ La réputation de Perrelet ne cessera de croître au fur et à mesure que d'autres inventions pionnières suivront.²⁴ Après avoir terminé son apprentissage, Frédéric travaille pour l'horloger-inventeur Jean-Jacques Jeanneret-Gris et assiste à une nouvelle mécanisation de l'horlogerie.²⁵ Selon l'historien Tristan Gaston-Breton, Jeanneret-Gris est un "créateur de machines-outils mécaniques capables de remplacer en partie le travail manuel, mais qu'il a le plus grand mal à faire accepter par ses ouvriers."²⁶ Frédéric est visiblement convaincu car il achète plus tard les inventions de Jeanneret-Gris pour sa propre entreprise.²⁷





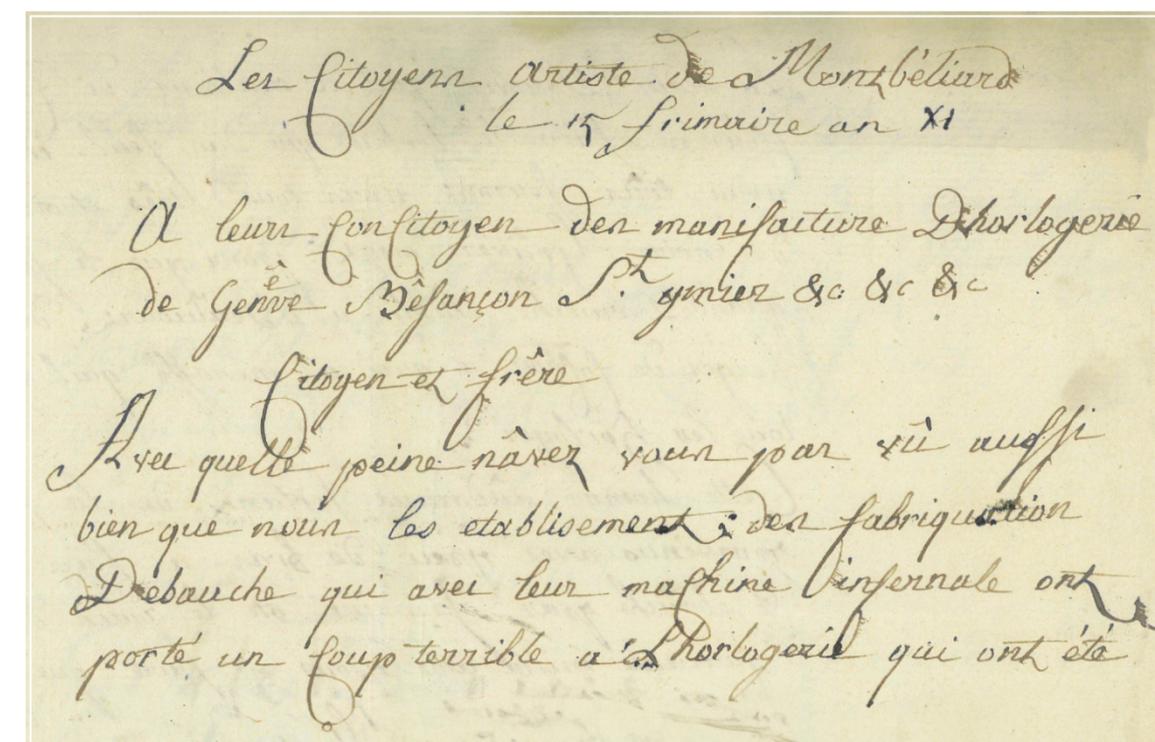
Après quelques années passées en Suisse, Frédéric retourne à Beaucourt, où il ouvre un modeste atelier de fabrication d'ébauches (les composants premiers des horloges).²⁸ Il retourne régulièrement en Suisse pour les vendre, ce qui lui permet de réaliser des bénéfices et d'économiser de l'argent.²⁹ En 1773, Frédéric épouse Catherine Amstutz (née en 1756), la fille de Michel Amstutz. Michel est un fermier important de la région ; il travaille à Grange-la-Dame, le domaine de chasse des princes de Wurtemberg-Montbéliard aux XVI^e et XVII^e siècles.³⁰ Il est issu d'une famille d'anabaptistes, mais s'est converti au luthéranisme.³¹ Les anabaptistes appartiennent à une branche marginale de la Réforme protestante et sont les précurseurs des baptistes, des mennonites et des quakers.³² Frédéric et Catherine ont 13 enfants.³³



Le beau-père de Frédéric lui loue un bâtiment à Grange-la-Dame pour son atelier, mais Frédéric a des projets plus ambitieux pour son entreprise.³⁴ Selon Pierre Lamard, le passé d'artisans des Japy et leur statut socio-économique élevé, l'abondance des ressources naturelles locales, la formation de Frédéric en Suisse, ainsi que l'accent mis par les luthériens sur le travail acharné, ont permis à Frédéric de devenir l'un des créateurs de l'industrie française moderne.³⁵ En 1776, Frédéric achète pour 600 louis d'or les machines de son ancien employeur Jeanneret-Gris pour la mécanisation de l'horlogerie.³⁶ Inventeur lui-même, Frédéric est le premier en France à déposer des brevets pour des machines-outils.³⁷ En 1777, Frédéric fait construire une usine sur les hauteurs de Beaucourt.³⁸

Au départ, cette usine emploie une cinquantaine de personnes, rassemblant des ouvriers non qualifiés et des ouvriers spécialisés.³⁹ En 1801, 300 ouvriers travaillent dans cette usine, qui produit 8 460 ébauches par mois.⁴⁰ Les journaux de l'époque s'émerveillent du fait que les ouvriers n'ont pas besoin d'être particulièrement doués ou forts pour utiliser les machines de Japy qui simplifient et accélèrent radicalement la production tout en en réduisant considérablement le coût.⁴¹ L'industrialisation de l'horlogerie par Frédéric menace le gagne-pain des artisans horlogers traditionnels de la région, dont une soixantaine signent une pétition exigeant la fermeture de sa fabrique en 1801. La pétition ne convainc aucun dirigeant politique, l'entreprise fournissant du travail à beaucoup plus d'ouvriers que les manufactures classiques. Le préfet du Haut-Rhin assure Frédéric que le gouvernement protégera son usine contre toute manifestation violente. La lettre qu'il écrit à son subordonné donne un aperçu du respect que l'industriel inspire alors :

*“Ses talents si distingués et son industrie si précieuse à la classe indigente et laborieuse seront respectés et triompheront de certains obstacles.”*⁴²



En haut à gauche : Les usines Japy au XIX^e siècle

À gauche : Grange-la-Dame

Ci-dessus : La pétition contre les "machines infernales" de Japy

De plus, Frédéric fournit un foyer à ses ouvriers. Dans les années 1790, deux ailes jouxtent l'usine principale, comprenant des salles à manger, des cuisines, des chambres et des dortoirs.⁴³ Loger son personnel est certainement un moyen d'attirer et de retenir des travailleurs de l'extérieur, dans une région dépourvue de moyens de transport rapides. C'est aussi la preuve que Frédéric considère ses employés comme un prolongement de sa propre famille.⁴⁴ Pour son engagement précoce à promouvoir un sens de la communauté au sein de l'entreprise et à améliorer les conditions de vie de ses travailleurs, Frédéric est considéré comme le père du paternalisme industriel en France. Il a lui-même déclaré :

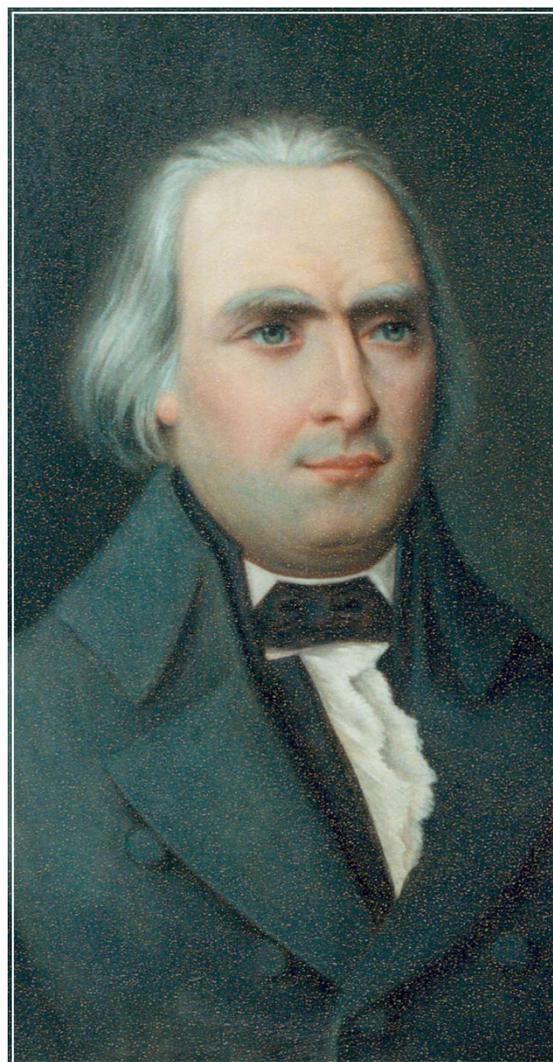
*“Je veux que mes ouvriers ne fassent avec moi et les miens qu'une seule et même famille. Mes ouvriers doivent être mes enfants et en même temps mes coopérateurs.”*⁴⁵

Tristan Gaston-Breton nous éclaire sur le sens du devoir de Frédéric envers ses employés, qui découle de son protestantisme :

“Frédéric Japy crée même des magasins d'alimentation et de vêtements. L'industriel et sa famille eux-mêmes partagent leurs repas avec le personnel. Chaque soir, il lit un passage de la Bible, se posant ainsi en garant de la moralité de son personnel”.

Frédéric et Catherine partagent les mêmes valeurs : les racines anabaptistes de Catherine mettent l'accent sur la responsabilité envers la communauté. Comme son mari, elle lit la Bible aux repas, mais aux femmes employées à l'usine, car les hommes et les femmes mangent séparément.⁴⁶ L'histoire orale des Japy a été transmise à Sylviane par son grand-père maternel, Robert Adolphe Edwin Japy.⁴⁷

“C'était un couple très exceptionnel et on nous a toujours appris à le vénérer.”
– Sylviane Grinda, 2022



On a raconté à Sylviane comment Catherine protégeait les femmes dont les maris étaient peu soucieux de leurs revenus :

“Elle contrôlait les salaires des ouvriers qui étaient un petit peu alcooliques ou un petit peu bizarres et elle ne leur donnait pas tout, ce qui était très exceptionnel à l'époque, et elle aidait les femmes.” – Sylviane Grinda, 2022

Frédéric est un homme des Lumières ; sa bibliothèque comprend des livres de Voltaire, Montesquieu, Rousseau, Plutarque, ainsi que des dictionnaires, des encyclopédies, des atlas, ce qui suggère un intérêt profond pour la philosophie, l'histoire, la science et la technologie.⁴⁸ Au tournant du siècle, Frédéric se range du côté des révolutionnaires français et soutient matériellement leurs efforts.⁴⁹ Bien que largement francophone, Montbéliard était encore sous domination allemande. Par conséquent, la position de Frédéric est également révélatrice de son allégeance à la France.

“Japy va faire don à la Convention de 30 fusils avec baïonnettes pour armer les révolutionnaires. C'est un geste politique fort qui veut dire qu'il était pour l'intégration du Pays de Montbéliard à la France.” – Pierre Lamard, 2022⁵⁰

Par un décret de 1790 de l'Assemblée nationale, la ville de Beaucourt rejoint officiellement le département français du Haut-Rhin. L'allégeance de Frédéric peut également être déduite du nom que Catherine et lui donnent à leur fille née en 1793 : Jacobine-Angélique.



En haut à gauche : Frédéric Japy

À droite : Catherine Amstutz



La légende suivante, qu'elle soit vraie ou fausse, résume l'attachement de Frédéric au paternalisme, ainsi que son adhésion au nouveau régime. En 1810, Frédéric rencontre l'empereur Napoléon I^{er} au palais des Tuileries. Napoléon lui fait part de son admiration pour sa carrière et de son souhait de le faire comte. Il demande à Frédéric d'ouvrir une fabrique de montres en Autriche, pays d'origine de sa fiancée. Frédéric aurait poliment refusé, expliquant qu'il ne pourrait pas communiquer avec ses employés autrichiens pendant les repas.⁵¹

Les fils de Frédéric rejoignent l'entreprise familiale. Son succès fulgurant concurrence celui d'une autre dynastie familiale protestante basée dans l'Est : les Peugeot. Loin d'être rivales, les deux familles sont liées par plusieurs mariages.⁵² Patriarche de l'empire familial Japy, Frédéric enseigne à ses descendants les rouages de la gestion de la deuxième entreprise la plus prospère du pays. Son talent et son sens de l'innovation sont salués ; il est le premier des nombreux Japy à recevoir la Légion d'honneur. En 1806, Frédéric se retire, après avoir fait en sorte que trois de ses fils – Frédéric-Guillaume (né en 1774), Louis-Frédéric (né en 1777) et Jean-Pierre (né en 1785), l'ancêtre direct de Sylviane – reprennent les rênes de l'entreprise.⁵³ Les frères Japy développent l'entreprise, construisent d'autres usines dans la région et diversifient la gamme de produits. Sous leur direction, la fortune de l'entreprise se poursuit.

Malgré l'apparition des machines à écrire Japy en 1910, qui deviennent célèbres dans le monde entier, et la popularité des horloges Japy, des ustensiles de cuisine, des pompes et autres appareils de cuisine qu'elle produit, l'entreprise commence à décliner au cours du XX^e siècle. La crise financière des années 1930 se révèle dévastatrice et les descendants de Japy n'ont pas tous le même esprit visionnaire et entrepreneurial que Frédéric. Malgré la fermeture définitive de l'entreprise dans les années 1970, Beaucourt n'a pas oublié sa dette envers Japy. Non seulement une rue porte le nom de Frédéric, mais le parc qu'il a planté avec des arbres du Liban et certains bâtiments qu'il a fait construire, comme son temple luthérien, ont été préservés. Les visiteurs et les habitants peuvent admirer les belles horloges de l'entreprise et d'autres antiquités dans un musée entièrement consacré à la riche histoire des Japy.



“Encore aujourd’hui il est vénéré par les jeunes générations du village.” – Sylviane Grinda, 2022

En haut à gauche : L'usine Japy à Beaucourt

Ci-dessus : Une publicité pour une ancienne machine à écrire Japy

Bien qu'il réside ensuite principalement à Beaucourt et sur la Côte d'Azur, le grand-père de Sylviane, Robert Japy, naît à Paris en 1890. Sa mère, Edwina Georgina Francès Japy née Prodgers (née en 1871), est d'origine anglaise (voir le chapitre "Les Prodgers"). Son père, Paul Georges René Japy (né en 1859), connu sous le nom de René Japy, est artiste. L'une des sculptures de René est exposée au palais des Champs-Élysées dans le cadre du salon de 1879 organisé par le ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Cet événement annuel compétitif présente les œuvres d'artistes vivants et attire une foule nombreuse. Le catalogue de l'exposition décrit René Japy comme "élève de M. Ringel".⁵⁴ Il est possible que son professeur ait été l'un des frères artistes Jean-Désiré Ringel ou Maximilien-Victor Ringel, tous deux très réputés et dont les sculptures figurent également dans l'exposition de cette année-là.⁵⁵

JAPY (RÉNÉ-PAUL-GEORGES), né à Beaucourt (Haut-Rhin), élève de M. Ringel. — A Beaucourt; et, à Paris, boulevard Malesherbes, 69.

5117 — *Portrait de M. J. Bongrand ; — buste, plâtre.*



Lorsque René et Edwina se séparent, Robert est envoyé chez ses grands-parents à Nice, où ils habitent à côté de l'Hôtel Westminster.⁵⁶ Pendant son enfance, il est suivi par une gouvernante allemande et parle couramment l'allemand.⁵⁷ Il reçoit une éducation rigoureuse.

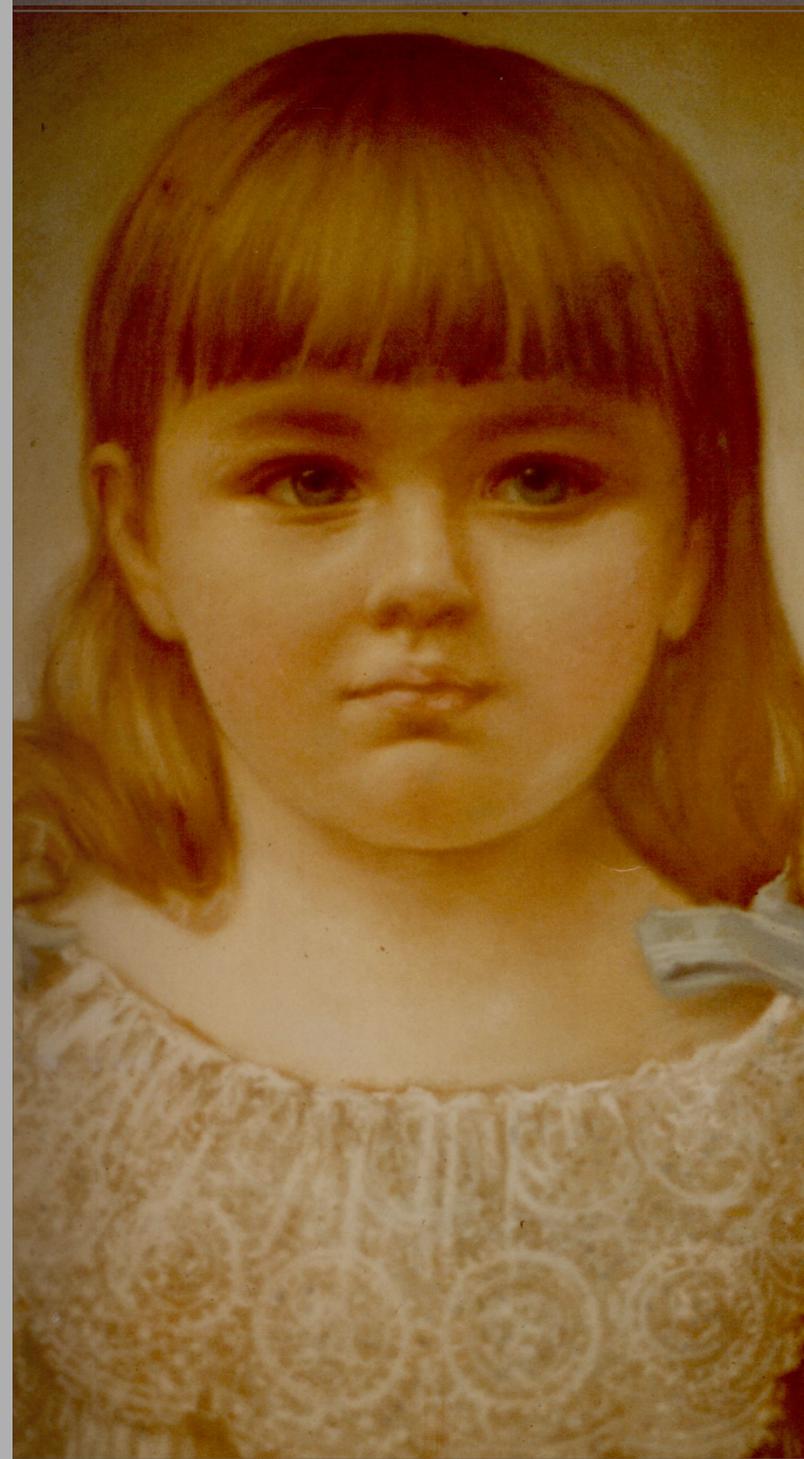
"Il avait une éducation complète de fils de famille. Il m'avait dit qu'il avait appris à danser la valse sur des patins à glace à 18 ans."
— Sylviane Grinda, 2022

Plus tard, Robert fait des études d'ingénieur.⁵⁸ En 1925, il épouse Clémence Marthe Couillerot (née en 1895), la grand-mère maternelle de Sylviane.⁵⁹ La mère de Sylviane, Huguette Clémence Violette Japy, naît en 1924.⁶⁰

En haut : Catalogue des ouvrages de peinture, sculpture, architecture, gravure et lithographie des artistes vivants exposés au palais des Champs-Élysées, le 12 mai 1879

À gauche : Illustration de la salle de sculpture du salon de 1879

À droite : Portrait de Robert Japy
Huguette Japy





Pendant la Seconde Guerre mondiale, la maîtrise que Robert a de la langue allemande le place dans une position inconfortable.

“Il y a les Allemands qui ont occupé le château des grands-parents et mon grand-père, le pauvre, il servait d’interprète quand il fallait [...]. Mais quand ils sont partis, le sous-sol du château a servi à cacher les familles juives, à essayer de les protéger.” – **Sylviane Grinda, 2022**

“Je suis née dans le Territoire de Belfort, à Belfort. C’est à quelques kilomètres de Beaucourt, puisqu’à Beaucourt il n’y avait pas de salle d’accouchement, et dans une famille protestante de l’Est, assez stricte. Je suis née après la guerre, donc encore plus stricte. C’est-à-dire qu’il y avait des choses qu’on ne faisait pas. On finissait nos assiettes, on refusait de dire qu’il y avait quelque chose qu’on n’aimait pas, parce qu’ils avaient souffert de la faim.” – **Sylviane Grinda, 2022**



Sylviane grandit à Beaucourt, dans le château de son grand-père, construit à l’origine pour l’un des fils de Frédéric Japy. Bien que le château ait été ravagé par un incendie, Sylviane continue de se rendre de temps en temps à Beaucourt et conserve précieusement les souvenirs d’une enfance paisible :

“Pour moi, Beaucourt, c’est une enfance merveilleuse, c’est la forêt. Il y avait 17 hectares et moi je passais mon temps dehors à me promener. C’est beaucoup d’affection, c’est des moments fantastiques.” – **Sylviane Grinda, 2022**

En haut à gauche : Les grands-parents de Sylviane, Robert et Clémence

Ci-dessus : Sylviane Grinda

Si ses grands-parents sont stricts, ils n'en sont pas moins très aimants, surtout Robert qui élève Sylviane et ses frères et sœurs comme un père, se faisant d'ailleurs appeler "daddy" par eux. C'est un père de famille responsable et dévoué.



"Il a tout contrôlé dans nos études, dans tout. Il s'est organisé pour que nous allions dans des homes d'enfants pendant les vacances [...]. On faisait partie des gens sans Sécurité sociale. Ça veut dire que tous les médecins, toutes les opérations, tous les trucs d'enfants étaient faits par le grand-père."
- Sylviane Grinda, 2022



"Il était heureux et il nous l'a fait savoir, ce qui était sympathique parce qu'il y a des grands-parents qui peuvent dire : 'Bon c'est pas drôle...' Et on a eu un équilibre affectif même en ayant vécu sans père ; c'était lui le père." - Sylviane Grinda, 2022

En haut : Château de Robert Japy à Beaucourt

Ci-dessus : Sylviane avec son grand-père, son frère, sa sœur et la marine américaine

6. Les Blairon



6.

Les Blairon

Famille d'industriels et de médecins, les Blairon ont imprimé leur marque dans l'histoire de Charleville mais aussi des sciences médicales. De la guerre franco-prussienne à l'entre-deux-guerres, ce chapitre explorera les aventures militaires, politiques et scientifiques de Théodore Achille et de son fils, Georges Félix, le grand-père d'Ollivier.

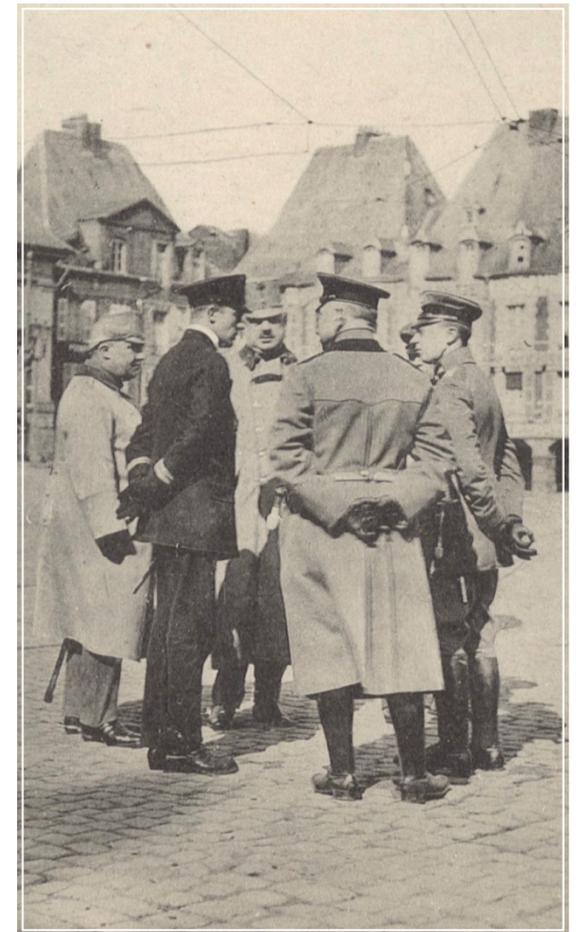
Lorsque la Première Guerre mondiale éclate, en août 1914, une longue période d'incertitude et d'inquiétude commence pour les habitants des Ardennes.¹ Rapidement, les jeunes mobilisés partent au front. Pour ceux qui restent, les mauvaises nouvelles s'enchaînent : le 20 août, Bruxelles est prise ; les trois jours suivants voient l'offensive française dans les Ardennes belges échouer et les Allemands confirmer leur progression. Des rumeurs circulent sur les atrocités qui accompagneraient leur arrivée dans les villes belges : l'armée ennemie se serait rendue coupable de nombreux pillages, de meurtres, de viols ; les soldats iraient jusqu'à couper les mains des femmes pour obtenir leurs bijoux.² À la fin du mois, lorsqu'il devient de plus en plus probable que l'ennemi atteigne et occupe les Ardennes françaises, une écrasante majorité des habitants de Charleville, dont le maire et tous les membres du conseil municipal, décident de fuir plus à l'ouest.³ Ceux qui restent se trouvent dépourvus de toute information fiable et tentent d'évaluer l'évolution du conflit au son des canons qu'ils entendent régulièrement, à une distance toujours plus courte.

En haut : Carte postale montrant des réfugiés belges fuyant la guerre en 1914

À droite : Photos prises pendant l'occupation allemande de Charleville

Deux habitants de Charleville, M. et Mme Karleskind, bénéficient d'un observatoire privilégié pour raconter cette période troublée : le Buffet de la Gare.⁴ Chaque jour, ils prennent des notes sur ce qu'ils observent. Le dimanche 30 août, quatre jours avant l'arrivée des Allemands dans leur ville, ils écrivent : "Grâce à plusieurs Messieurs dévoués, une sorte de Municipalité s'établit : il y a des formalités à remplir, de l'ordre à faire respecter, et nous sommes sans police, sans magistrats, sans autorité, à la merci d'apaches qui pillent, volent, incendient à leur aise."⁵ Le 3 septembre 1914, premier jour de l'occupation, cette "sorte de Municipalité" prend une forme plus précise et plus durable, celle d'une "Commission municipale". Les époux Karleskind se réjouissent de cette initiative. Ils notent :

"Une Commission municipale a pris en charge les intérêts de la ville pour remplacer la Municipalité défaillante. C'est une lourde responsabilité que ces Messieurs auront à assumer devant l'ennemi. Il faut reconnaître que cette Commission s'est acquittée de ses devoirs avec honneur et conscience, grâce surtout aux compétences de MM. Paul Gailly, Blairon, Léon Paillette, Domelier, etc., pour ne parler que des principaux."⁶



Parmi les noms cités, celui de M. Blairon se distingue rapidement : c'est lui qui est nommé président de la commission et devient donc l'interlocuteur privilégié, tant des habitants de Charleville que des troupes allemandes qui occupent désormais la ville et en font leur capitale militaire.⁷ Pour comprendre qui est Achille Blairon, il faut d'abord se tourner vers le nord-est.

Les Blairon sont en effet des artisans venus de Wallonie. Le plus ancien document que l'on puisse trouver à propos de cette famille est l'acte de mariage de Benoît Blairon avec Marie Anne Tordeur, les ancêtres d'Ollivier à la septième génération.⁸ Comme les ancêtres d'Émile Despas (voir le chapitre "Les Despas"), Benoît naît vers 1723 dans la principauté de Liège, dans la ville de Thuin. Ses parents s'appellent Jean Blairon et Anne Cheron. Au cours de sa vie et pour les deux générations suivantes encore, l'orthographe du nom "Blairon" n'est pas définitivement fixée : on lit parfois "Bléron", "Bléron" ou encore "Blairont", une variabilité fréquente à cette époque où une majorité des Européens ne savent pas bien lire ou écrire et pendant laquelle l'oral prime sur l'écrit.⁹

Le 30 septembre 1748 sous la publication des trois bannettes
 en cette paroisse de Ferrière la petite le premier le 22 le 2
 21 et le 23 fimo le 29 dudit mois vu le consentement des parents
 après avoir donné leur consentement mutuel et réciproque nous
 M. A. Cogniaux vice Curé, la Bénédiction nuptiale ont
 été maries par nous assez spécialement depute Benoit
 Blairon age de 25 ans natif de Thuin sa profession peigneur
 de laine fils de Jean Blairon et de feu Anne Cheron le peigneur
 et Marie Anne Joseph Tordeur age de 22 ans natif de Ferrière
 la petite fille de Michel Tordeur manoeuvre de sa profession
 et de Marie Legat le pousse ont été témoins Marie Francoise
 Tordeur sœur de la pousse Marie Joachim Martin par exort
 de la pousse et prêtre Joseph Blairon et frère de l'écritant
 lesquels ont signé de ceux interpellés et marqué de Benoit
 Blairon
 de Marie Tordeur Marie Francoise
 Tordeur Marie Joachim Martin et Martin
 de la pousse et de Joseph Blairon frère de l'écritant
 M. A. Cogniaux vice Curé



MAUBEUGE. - Place de l'ancien Marché au Fil (XVIII^e siècle)

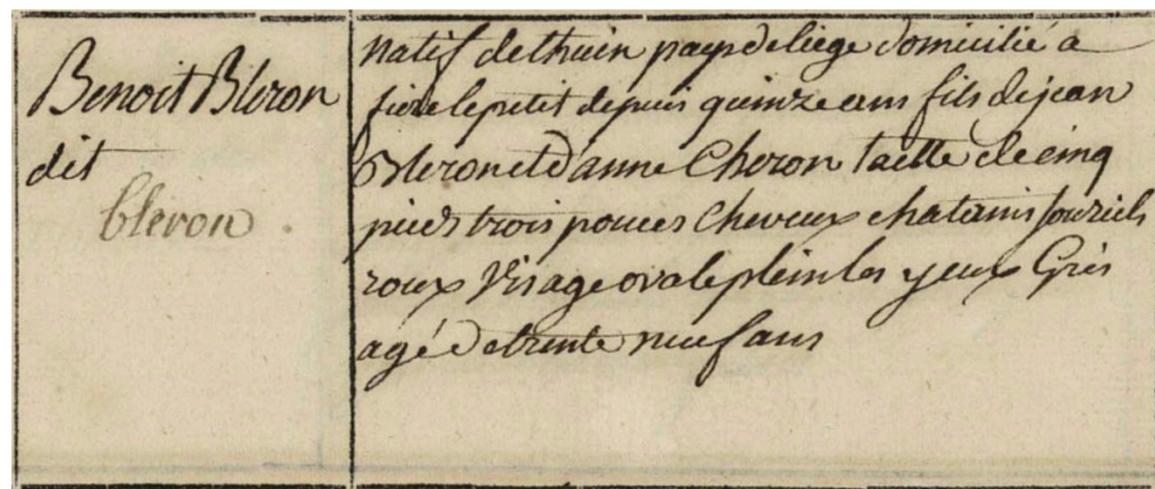


À gauche : Acte de mariage de Benoît Blairon avec Marie Anne Tordeur

En haut : Cartes postales montrant la place du marché au fil à Maubeuge

Benoît exerce la profession de "peigneur de laine". Avant l'ère industrielle, la fabrication du textile, en particulier à partir de laine, est l'activité de fabrication la plus dynamique en Europe. Elle mobilise de nombreux artisans dont le savoir-faire est essentiel à la transformation des matières premières en produits finis que l'on exporte à l'international. Les peigneurs de laine sont des artisans spécialisés dans le traitement de la laine brute. Leur travail consiste à collecter, trier, nettoyer, démêler (carder) et peigner la laine afin qu'elle soit prête pour le filage et vendue aux ateliers textiles. S'il existe des ateliers travaillant la laine près de Thuin, là où Benoît est né, cet artisanat est encore plus dynamique de l'autre côté de la frontière, vers Maubeuge qui a définitivement été rattachée à la France par le traité de Nimègue du 17 septembre 1678. La ville abrite un "marché au fil" connu notamment pour la cazée qu'on y vend, une étoffe de laine épaisse. C'est peut-être pour se rapprocher de ce marché, ouvert sur tout le territoire français, que Benoît choisit de s'installer dans le nord de la France. Il se marie en tout cas à Maubeuge en 1748 avec une jeune femme originaire d'un village voisin, Ferrière-la-Petite.

En octobre 1758, à la suite d'un tirage au sort, Benoît est contraint de s'engager dans une troupe militaire provinciale : le régiment des grenadiers royaux de Valenciennes. Le registre d'immatriculation dans lequel il apparaît nous apprend qu'il mesure 1,60 m ("5 pieds trois pouces"), a les cheveux châtain et les sourcils roux, les yeux gris, le visage ovale.¹⁰



Le même mois, le fils aîné de Benoît fête ses huit ans : Jean-Baptiste Blaron est né dans la même commune que sa mère, Ferrière-la-Petite. Une fois devenu adulte, il s'installe dans les Ardennes, à Charleville, où il se marie et devient marbrier, comme son beau-frère. Les gisements de roches marbrières sont particulièrement nombreux dans le sous-sol de l'actuelle Belgique. Or la Meuse constitue l'axe principal de transport du marbre et Charleville, qui se situe donc sur son passage, est un pôle important de transformation des roches.¹¹ Plusieurs maîtres marbriers réputés y font façonner la pierre selon les besoins de clients situés plus à l'ouest, notamment à Versailles.

En haut : Extrait du registre matricule du régiment des grenadiers royaux de Valenciennes

À droite : Plan de Charleville et de Mézières sur la Meuse dessiné en 1753



Cette industrie marbrière se déplace toutefois progressivement vers l'ouest et perd un peu de son dynamisme à la fin du XVIII^e siècle dans les Ardennes. Peut-être est-ce pour cela que le fils de Jean-Baptiste, Pierre-Joseph, l'arrière-arrière-grand-père d'Ollivier, né en 1773 à Charleville, choisit un autre métier : serrurier. Dans ce domaine aussi, les Ardennes occupent une position stratégique.



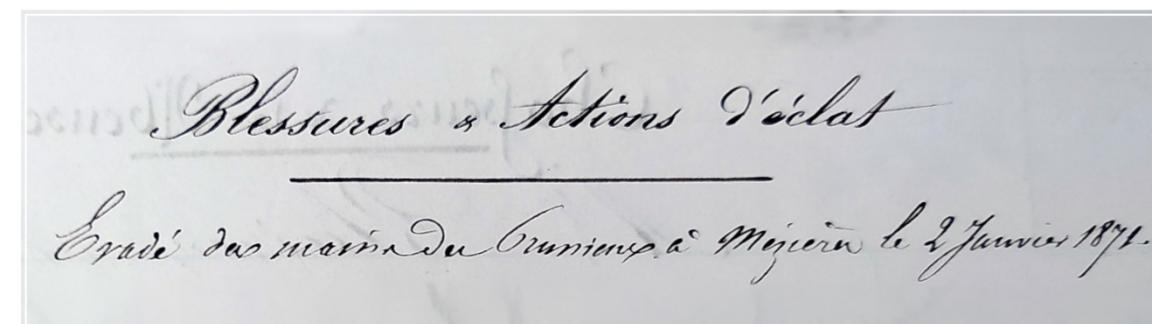
Situé à mi-chemin entre le fer lorrain et le coke du Nord qui alimente les fourneaux, le département est l'un des premiers à bénéficier du développement industriel de la métallurgie.¹²

Dans ce domaine, la serrurerie se distingue par la nécessité d'une main-d'œuvre qualifiée, capable de réaliser des serrures mais aussi de grands ouvrages en fer comme des grilles, des rampes d'escalier, des balustrades décoratives.¹³ L'épouse de Pierre-Joseph, Marie Alexise Lurot, née en 1778, vient d'une famille qui travaille également dans le domaine de la petite métallurgie : son père est cloutier.¹⁴

Leur fils, Théodore, né en 1802, devient également serrurier à Charleville, une voie que suit à son tour son propre fils, l'arrière-grand-père d'Ollivier, Théodore Achille Blairon. Ce dernier, que l'on appelait simplement "Achille", porte toutefois l'activité familiale à un niveau supérieur. Les documents officiels qui ont jalonné sa vie permettent de suivre son parcours professionnel : à son mariage avec Marie-Esther Mathieu à 26 ans, il se dit "entrepreneur de serrurerie".¹⁵ Lorsque leur fils, Georges Félix, naît huit ans plus tard, il se déclare "constructeur".¹⁶ Enfin, à son décès, il est présenté comme "industriel".¹⁷ Il a effectivement fondé, à Charleville, des usines de constructions mécaniques qui, d'après sa nécrologie, "jouiss[ent] dans les milieux industriels de la considération et de l'estime de tous".¹⁸

Au fil de sa vie, Achille se construit donc une carrière qui lui permet de gravir les échelons de la société ardennaise. En 1886, il est choisi pour présider un comité d'industriels ardennais qui doit étudier les moyens à mettre en œuvre pour développer les exportations des produits fabriqués par les usines du département.¹⁹ Achille renforce également sa position de notable en se faisant élire conseiller municipal en 1892, à l'âge de 49 ans. Il garde cette fonction pendant trois mandats, ne la quittant qu'en 1904.²⁰ Dix ans plus tard, lorsque la guerre éclate, Achille n'est plus aux commandes ni dans le domaine politique ni dans celui de l'industrie où il a laissé la place à la génération suivante. Libéré de toute contrainte à Charleville, il aurait donc pu faire le choix de fuir face aux rumeurs d'arrivée allemande imminente. Mais, contrairement à l'écrasante majorité de la population locale, il décide de rester.

En haut : Gravure par Robert Bénard montrant un atelier de serrurerie dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle



Ce choix courageux peut être mis en lien avec l'expérience d'Achille lors du premier conflit franco-allemand : la guerre de 1870-1871. Achille a 27 ans lorsqu'elle débute. Il décide de s'engager dans un corps de volontaires, devenant ce que l'on appelle alors un "franc-tireur".²¹ Il rejoint ensuite l'armée régulière en qualité de lieutenant puis de capitaine. Il participe à plusieurs batailles contre la Prusse avant d'être fait prisonnier tout près de chez lui, à Mézières, qui est tombée face à l'artillerie allemande à l'issue d'un siège d'un mois et demi. Mais Achille parvient tout de suite à s'évader. Cette "action d'éclat" sera inscrite à son dossier militaire.



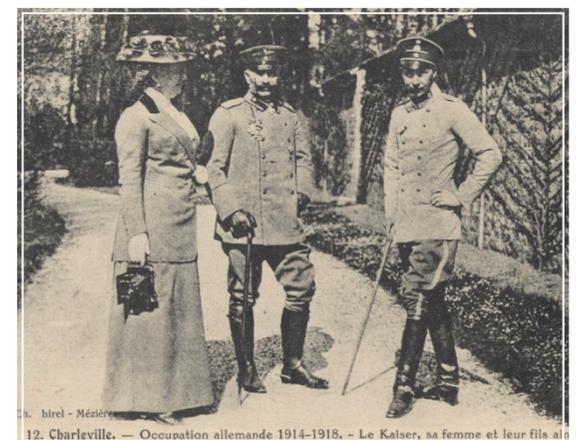
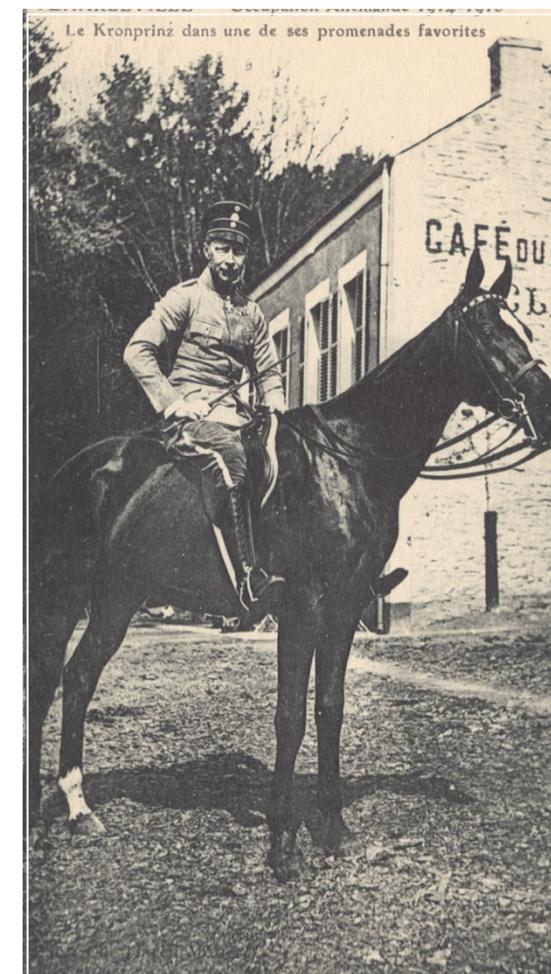
En haut : Extrait du dossier militaire d'Achille Blairon

À droite : Carte postale montrant un pont détruit à Mézières avant le passage d'un train allemand

Carte postale montrant une rue de Mézières après le bombardement de la ville qui a mis fin à son siège



Pendant toute la durée du conflit, Charleville est un haut lieu politique et militaire pour les Allemands. L'empereur y passe une bonne partie de la guerre et y reçoit même l'ambassadeur des États-Unis le 25 avril 1916. Son fils aîné, Guillaume de Prusse, que l'on nomme "le Kronprinz" pour souligner sa qualité d'héritier impérial, passe à Charleville à plusieurs reprises. Il y entretient une relation amoureuse avec une habitante de la ville et y installe son état-major le 28 janvier 1917.²⁴ Le Kronprinz ne quitte Charleville que dans les tout derniers jours du conflit, en novembre 1918.



Quarante-trois ans plus tard, il n'est plus question pour Achille de combattre ou de fuir, mais plutôt de faire face à l'occupant pour assurer le sort le plus favorable possible aux habitants de Charleville qui, comme lui, ont fait le choix de rester. Les débuts de sa présidence de la toute nouvelle commission municipale sont particulièrement mouvementés : Achille est pris comme otage par l'armée allemande et enfermé quelques heures dans l'hôpital de Mézières, le temps que les exigences de réquisitions exprimées auprès des habitants de Charleville par les Allemands soient satisfaites.

Charleville n'étant pas située sur les grands axes militaires, ses habitants espèrent d'abord qu'elle soit relativement épargnée par le passage des soldats ennemis. Ils doivent néanmoins faire face à de nombreux pillages des maisons et commerces abandonnés par leurs propriétaires en plus des réquisitions officielles. Mais une semaine après l'arrivée des premiers Allemands à Charleville, une agitation inhabituelle laisse penser que la ville aura un rôle plus important à jouer dans l'occupation qui se met en place : ses habitants aperçoivent de nombreux officiers visitant la gare et les demeures alentour, examinant l'état des routes et des ponts. Rapidement les craintes des Carolopolitains²² se confirment : l'armée allemande a décidé d'installer son quartier général en France entre Charleville et Mézières. Charleville devient aussi la capitale politique de la France occupée. L'empereur allemand s'y installe le 28 octobre 1914, accompagné de nombreux princes.²³

En haut à gauche : Carte des batteries d'artillerie allemandes pendant le siège de Mézières

En haut à droite : Résidence provisoire de l'empereur allemand à Charleville

Ci-dessus : L'empereur allemand, sa femme et leur fils à Charleville

À gauche : Le Kronprinz à Charleville

Cette période d'occupation est particulièrement difficile pour les Carolopolitains. Dès l'automne 1914, les vivres se font rares.²⁵ En plus de souffrir de la faim, les habitants des Ardennes occupées sont coupés de toute source d'information et doivent composer avec les discours trompeurs de leurs occupants qui exagèrent leurs victoires et passent sous silence celles des Alliés. Les époux Karleskind insistent beaucoup dans leur témoignage sur le poids psychologique de cet isolement contraint :

“Nous enrageons tous de voir que téléphone, télégraphe, chemins de fer, tout ce qui fait circuler la vie active, nous est refusé et ne sert que pour ces Teutons. Ils installent tout pour leur agrément, se servent des immeubles, des magasins et semblent avoir pour but d'abord de se donner le confort le plus large.”²⁶ – **époux Karleskind, vendredi 23 octobre 1914**

Dans ce contexte, Achille Blairon et sa commission municipale cherchent à limiter les peines des habitants de Charleville. Ils s'efforcent de négocier des aménagements avec les Allemands mais ne parviennent pas toujours à leurs fins. La commission municipale doit repousser des demandes qui paraissent toujours plus abusives. En mai 1917, par exemple, les occupants exigent que la ville rémunère tous les ouvriers mis au service des Allemands : c'est un refus net qu'Achille Blairon et ses partenaires opposent à cette demande. Deux mois plus tard, les époux Karleskind rapportent :

“La situation de la Commission municipale devient presque intenable : elle ne cesse d'être en lutte continue avec les Allemands au sujet des mesures rigoureuses et injustes dont ils accablent la population et contre lesquelles elle s'élève journellement !”²⁷ – **époux Karleskind, samedi 7 juillet 1917**



Mais l'objectif de la commission est aussi de maintenir une vie française en parallèle du quotidien de l'occupation et de créer un espace de résistance, même purement symbolique. Ainsi, le 14 juillet 1915, face à l'interdiction d'organiser de réelles festivités pour la fête nationale française, la commission municipale fait célébrer un service solennel pour les soldats français morts au combat. Ce jour-là, l'église est pleine à craquer. Achille Blairon marque son opposition aux occupants par son attitude peu conciliante envers leurs dirigeants. Une fois la guerre terminée, un journal rapporte les faits suivants : “Le 10 décembre 1917, le Kronprinz se présentait au cabinet du maire où M. Achille Blairon, président de la commission, vieux combattant de 1870, feignant de l'ignorer, ne l'invita à s'asseoir que lorsqu'il eut décliné ses titres et qualité.”²⁸

En haut : La sortie du cinéma à Charleville pendant l'occupation de 1914-1918

À droite : Une page du registre des procès-verbaux de la commission municipale rapportant l'entrevue entre les membres de celle-ci et le Kronprinz dans une version légèrement différente de celle du journal. À la page suivante, on apprend qu'après avoir entendu le discours du Kronprinz, qui cherche à se montrer bienveillant envers la population de Charleville, Achille Blairon lui répond : “la population manifesterait plus volontiers encore sa gratitude à l'égard du Prince héritier, si sa bienveillance se manifeste en actes plutôt qu'en promesses et en paroles.”

Extrait du registre des procès-verbaux de la Commission Municipale

Le 10 Décembre 1917 à 11 heures du matin un général allemand conduit sur sa demande par M. Domelieu se présentait au cabinet de la Commission Municipale et était reçu d'abord par M. M. Blairon Président, Domelieu Secrétaire, Jacob Membre, puis peu après par M. Paul Gailly Vice-Président, arrivé presque aussitôt et par M. André Lejay Conseiller Municipal arrivé au cours de l'entretien. Cet officier Général demanda à M. Blairon s'il était le Maire. M. Blairon lui répondit qu'il était Président d'une Commission Municipale Déléguée qui avait accepté la lourde tâche d'administrer la ville en l'absence de ses élus réguliers. Il manifesta ensuite le désir de parler en particulier au Président, mais Monsieur Blairon lui répondit que s'il ne s'agissait pas d'une question personnelle, il pouvait exposer son but de sa visite devant les Membres présents de la Commission permanente.

Etant de s'attarder ce personnage se plaignit du froid qui régnait au sein du cabinet de la Mairie et Monsieur le Président lui fit observer que la pénurie du charbon, due aux rares livraisons faites par les Autorités Allemandes, obligeait la Commission Municipale à la plus stricte économie.

Cet officier prit la parole :

“Lorsque le Grand-Quartier, dit-il, s'est installé à Charleville, mon père donna des ordres pour que Charleville, Mézières, Mohon et environs soient soumis à un régime plus privilégié que les autres régions occupées.

Et ce moment M. Blairon reconnut le Kronprinz allemand et le salua comme tel.

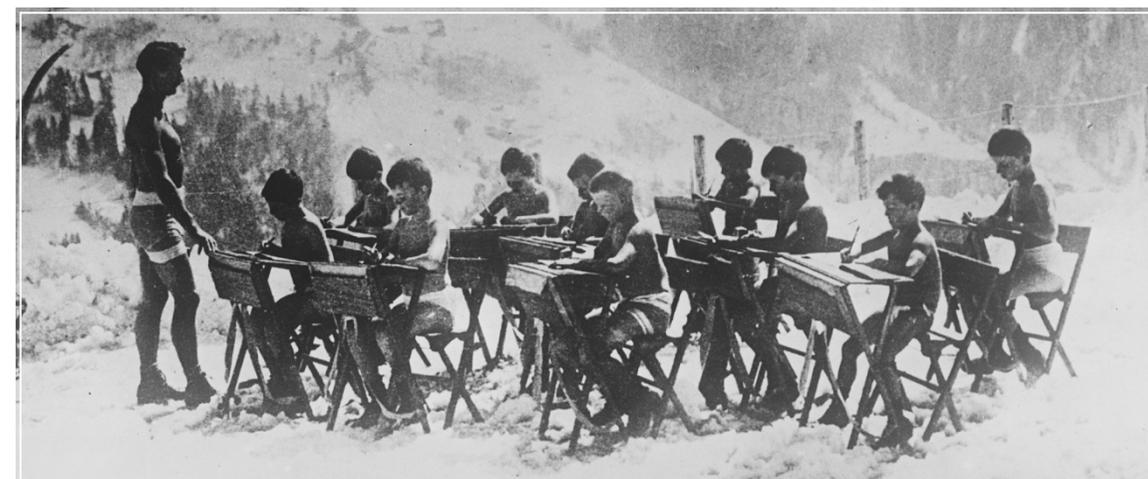
“Votre vie, continua le Kronprinz, a donc été moins facile que dans les autres villes et lorsque le Grand-Quartier fut transféré en Allemagne et que je vis m'installer à Charleville pour prendre le commandement de mon groupe d'armées, je voulus venir moi-même et tâcher de faire bénéficier les villes des mêmes faveurs que du temps de l'empereur.”

Il me parlèrent de fait côtés des demandes et des réclamations je les reçus toujours et fais tout mon possible pour y donner satisfaction. Malheureusement, je rencontre souvent sur mon chemin l'inspection d'Etapes de la 1^{re} Armée et ont à requies pas que l'inspection d'Etapes de la 1^{re} Armée ne soit plus le Grand-Quartier et les habitants ont dû s'apercevoir de la différence de régime. C'est pourquoi, lorsque j'ai voulu défendre les intérêts des habitants, j'ai souvent rencontré sur mon chemin l'inspection d'Etapes et je n'ai pas

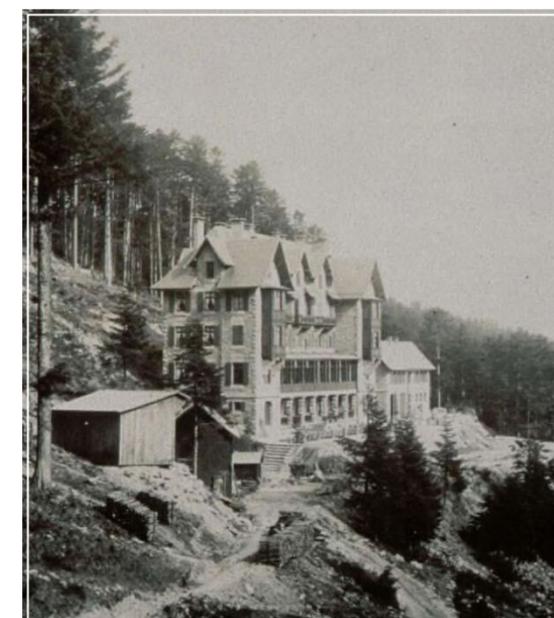
Pendant qu'Achille défie les Allemands qui occupent Charleville, son fils Georges Félix, le grand-père d'Ollivier, fait, lui aussi, preuve d'une grande témérité en soignant les blessés au front. Son dossier militaire précise qu'il est affecté "dans une ambulance de l'avant exposée aux bombardements" et souligne son sang-froid. Georges Félix est donc médecin et joue pendant la guerre un rôle proche de celui du père de son futur gendre, le docteur Édouard Grinda (voir chapitre "Les Grinda II : les médecins niçois").

Pour en arriver là, il a dû s'investir dans une voie qui le différencie nettement des autres membres de sa famille. En effet, les deux frères aînés de Georges Félix, Charles et Pierre-Ernest, suivent les traces de leur père et se lancent dans une carrière industrielle. Alors que son frère Charles sort des Arts et Métiers, Georges Félix fait ses premiers pas à l'université de médecine de Paris. Si son choix peut paraître original dans cette famille d'industriels, Georges Félix reçoit très probablement l'approbation de son père, Achille, qui soutient la médecine moderne : en 1894, son nom apparaît dans une liste de souscripteurs qui ont fait une donation en faveur du développement d'un vaccin contre la diphtérie, une maladie qui fait alors des ravages chez les enfants.

Pendant ses études, Georges Félix est rapidement reconnu comme l'un des étudiants les plus méritants. Son dossier regorge d'appréciations élogieuses : c'est un "interne rare", un "excellent interne, intelligent et instruit."²⁹ Cette réussite académique lui ouvre les portes d'une brillante carrière de radiologue et de chirurgien. Georges Félix décide d'exercer à Charleville mais sa renommée dépasse largement les Ardennes : régulièrement, des journaux nationaux et régionaux rapportent les exploits de ce docteur qu'on fait souvent intervenir dans les enquêtes policières en qualité de médecin légiste.³⁰



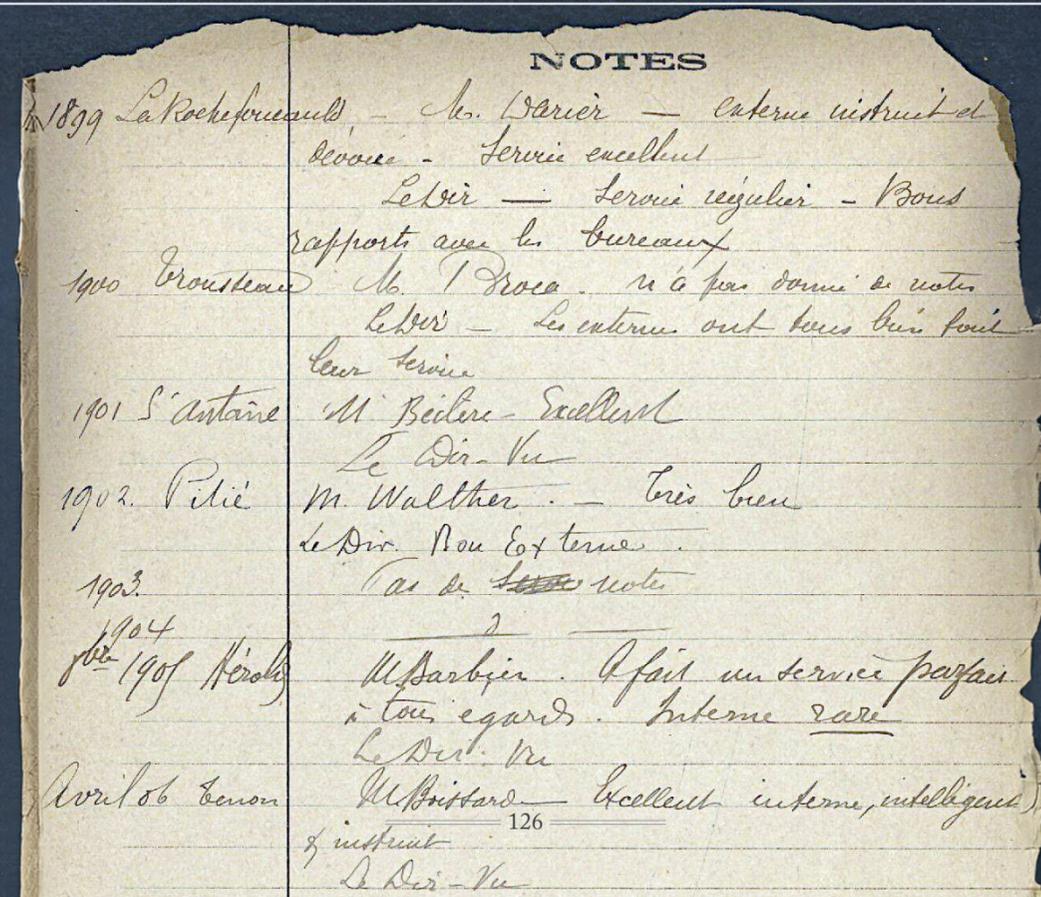
Mais ce sont les réflexions de Georges Félix à propos des maux psychiques qui affectent les rescapés de la Première Guerre mondiale qui marquent le plus la médecine. Observant les conséquences physiques d'atteintes qui ne semblent pourtant que psychologiques, il met en évidence la notion de "dépression nerveuse".³¹ Cette découverte est remarquable à une époque où la majorité des médecins sous-estiment l'impact des traumatismes vécus sur le front, soupçonnant les soldats de simuler ou de présenter une faiblesse héréditaire qui se serait simplement révélée au moment du conflit.³² Georges Félix s'intéresse également au sort des enfants mal nourris, privés d'instruction et souvent atteints de maladies comme la tuberculose, pour lesquels il recommande "une cure de sanatorium à la montagne ou à la mer."³³



À gauche : Dossier étudiant de Georges Félix Blairon

En haut : Des enfants tuberculeux assistant à des cours en plein air au début du XX^e siècle

À droite : Un sanatorium à la montagne, destination recommandée par Georges Félix pour les enfants en mauvaise santé après la Première Guerre mondiale



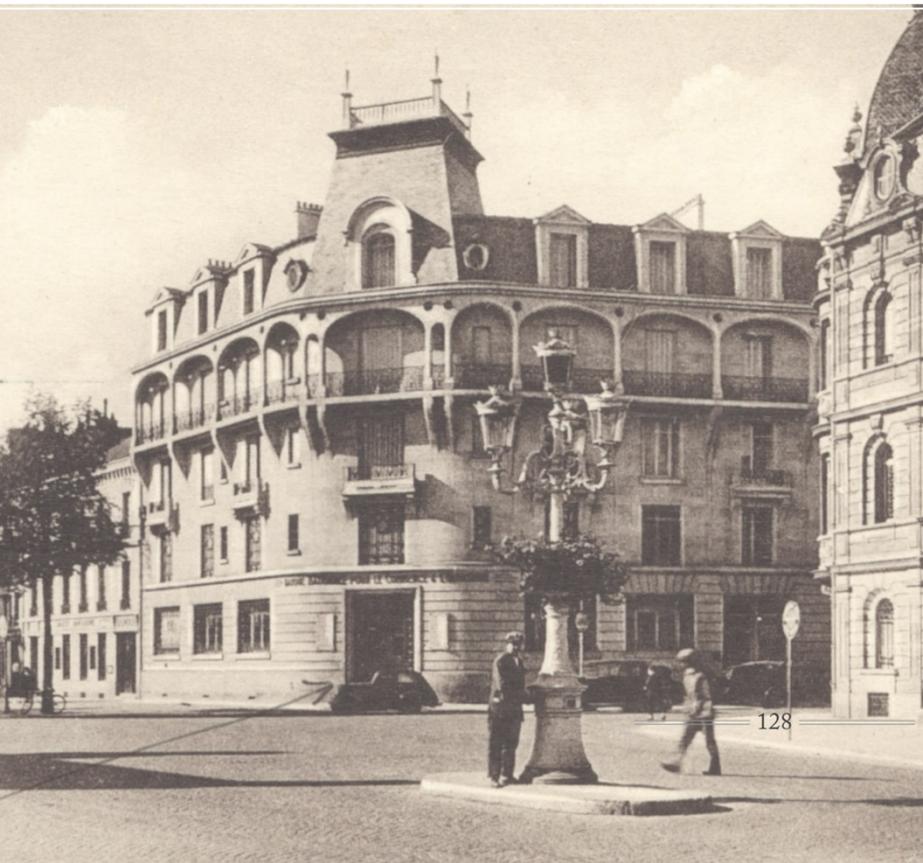
Sur le plan personnel, Georges Félix épouse Léa Despas en 1906.³⁴ Comme lui, elle est issue d'une famille qui s'est fait connaître par son succès dans le domaine de l'industrie métallurgique à Charleville (voir le chapitre "Les Despas"). Ensemble, ils ont deux filles : Françoise, la mère d'Ollivier, née en 1908, et Thérèse, née en 1912. Deux ans après la naissance de Thérèse, alors que Georges Félix part sur le front pour exercer le rôle de médecin auxiliaire, Léa fuit les Ardennes avec ses deux jeunes enfants et sa mère, Céline, alors âgée de 66 ans.

Une fois la paix revenue, la famille se retrouve à Charleville où la carrière de Georges Félix se développe. En 1928, il fait construire un grand immeuble, dont le style allie Art nouveau et Art déco, pour y accueillir sa nouvelle clinique qui doit offrir tous types de soins chirurgicaux ainsi qu'une banque et de vastes appartements.³⁵ Les détails architecturaux de ce bâtiment montrent que Georges Félix est resté proche de sa famille : les balcons sont ornés de jolies ferronneries comme en produisent les usines Blairon.



C'est en décembre de cette même année 1928 que Françoise épouse Jean-Paul Grinda, un médecin qu'elle a rencontré alors qu'emboitant le pas à son père, elle étudiait à l'université de médecine de Paris. Ollivier connaît bien l'histoire de cette rencontre :

"Elle était étudiante à Paris et lui était ce qu'on appelle chef de clinique ; il faisait des cours et un jour les étudiants disent : 'Il faut que tu ailles dire à Grinda qu'on ne peut pas aller à son cours... toi il t'aime bien, alors va le voir'. Alors elle est allée lui dire : 'On est désolés, votre cours ne peut pas avoir lieu'. Et il lui a immédiatement dit : 'Mais mademoiselle, donc vous êtes libre ! Permettez-moi de vous inviter à boire un verre.' Il a saisi l'occasion pour séduire la plus jolie des étudiantes en médecine de Paris." – Ollivier Grinda, 2022



En haut à gauche : Georges Félix et Léa

À gauche : La clinique du docteur Blairon dans l'entre-deux-guerres

La clinique du docteur Blairon aujourd'hui, zoom sur les ferronneries

Ci-dessus : Françoise, la mère d'Ollivier



Ci-dessus : Françoise et son mari Jean-Paul

À droite : La famille Blairon à Charleville

En 1931, alors que sa deuxième fille, Thérèse, se lance également dans des études de médecine, Georges Félix reçoit la Légion d'honneur en récompense des efforts qu'il mène pour développer la médecine à Charleville.³⁶ Les liens tissés entre les deux familles de médecins grâce au mariage de Françoise et Jean-Paul sont alors mis en évidence : c'est Édouard Grinda que Georges Félix choisit pour lui remettre la décoration. Ces liens seront approfondis pendant la Seconde Guerre mondiale, les Blairon se réfugiant à Nice, chez les Grinda, où Georges Félix installe tout son matériel de radiologie. C'est aussi pendant cette période que Françoise reprend l'exercice de la médecine.³⁷ Avec sa sœur Thérèse, devenue radiologue, elle s'installe dans l'arrière-pays niçois, à Valberg, où elles soignent bénévolement les blessés.³⁸

“Les parents de ma mère, qui étaient à Charleville, ont été envahis par les Allemands. Ils sont venus immédiatement sur la Côte d'Azur et mon grand-père maternel était radiologue. Donc il s'est installé au même étage que mon père pour faire les radios. Et mon père, étant traumatologue, ils se complétaient totalement.” – **Jean-Noël Grinda, 2022**





Les enfants et petits-enfants de Françoise n'ont pas choisi la voie de la médecine mais ils se rappellent de leur relation avec leur mère et leur grand-mère en des termes très affectueux :

“C’était une mère extrêmement aimante et qui pardonnait toutes les bêtises qu’on pouvait faire.”
– **Olivier Grinda, 2022**

“Elle est devenue la patronne de la famille. C’est elle qui arrangeait tout, qui s’occupait de tout, qui était d’une phénoménale gentillesse et qui avait un cœur énorme et qui arrangeait toutes les affaires de tout le monde en permanence.” – **Jean-Noël Grinda, 2022**

“Notre grand-mère était la matriarche de la famille pendant longtemps et c’était elle qui amenait tout le monde ensemble.” – **Olivier Grinda, 2022**

En haut : La famille Grinda réunie autour de Françoise

7.

Les Prodgers



Ci-dessus : Le *Velox* photographié au Havre à la fin du XIX^e siècle

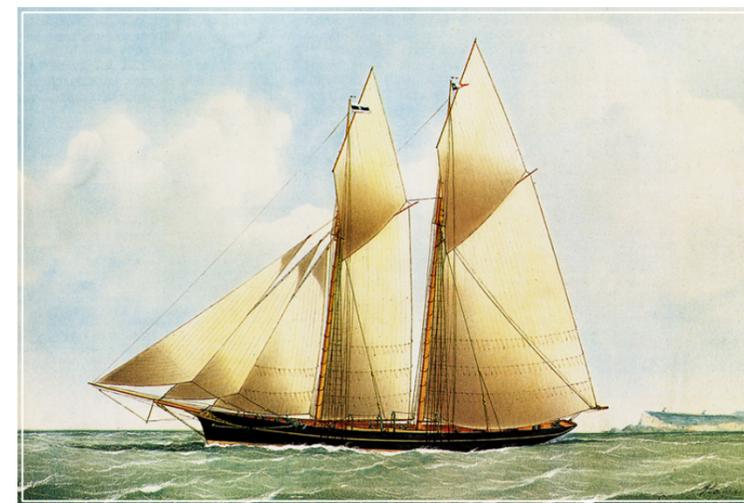
À droite : Le *Velox* peint par Eugène Grandin en 1886

7.

Les Prodgers

Sylviane a des ancêtres anglais : les Prodgers. Ce chapitre raconte la vie qu'ils menaient en Grande-Bretagne, les raisons qui les ont poussés à s'installer en France et le rôle clé qu'ils ont joué dans la société cosmopolite des hivers niçois au XIX^e siècle.

Fin janvier 1880, *Gil Blas*, un tout jeune quotidien, consacre plusieurs articles à la vie mondaine à Nice et aux nombreuses festivités qui s'organisent en amont du carnaval. Un personnage, plus que tous les autres, retient l'attention du journaliste : il s'agit d'Elizabeth Prodgers, l'arrière-arrière-grand-mère de Sylviane. L'épouse du révérend anglais Edwin Prodgers est arrivée sur la Côte d'Azur dans le yacht du baron Roissard de Bellet, le *Velox*.¹



Les familles Prodgers et Bellet sont parties en octobre du Havre, pour les côtes anglaises. Elles se sont ensuite dirigées vers le Portugal puis l'Espagne avant d'accoster à Nice où elles ont prévu de rester jusqu'à la fin du carnaval.² Mais plus que cette longue croisière, ce qui captive la haute société niçoise, c'est l'idée originale d'Elizabeth : elle décide de tenir salon à bord du yacht, tous les dimanches de quatorze heures à dix-sept heures. Ce mode de réception en mer est tout à fait nouveau et justifie un reportage complet par un journaliste de *Gil Blas* qui décrit en détail l'installation des Bellet et des Prodgers à bord du navire, des boiseries en érable moucheté du salon de réception où Elizabeth reçoit ses invités "avec la grâce et l'amabilité qui la distinguent" au "véritable lit capitonné de satin bleu" qui orne sa chambre. "Ce sera charmant d'aller à bord", conclut-il.

Avant de compter parmi les hivernants les plus en vue de la Promenade des Anglais, les Prodgers sont une famille anglaise dont les racines se trouvent à l'ouest de la Grande-Bretagne. "Prodgers" est en effet un nom gallois, formé à partir du préfixe "ap" qui signifie "fils de" et du prénom "Roger". C'est, plus précisément, dans le comté de Monmouthshire, tout à l'est du Pays de Galles, vers le XI^e siècle, que l'on trouve les plus anciens Prodgers.³

Mais le premier ancêtre britannique direct de Sylviane que l'on puisse retrouver avec certitude, Lawrence Prodgers, naît neuf générations plus tôt, en 1637, juste de l'autre côté de la frontière entre l'Angleterre et le Pays de Galles, dans le village de Bromfield, près de la petite ville de Ludlow.

En bas : Bromfield sur une carte du XVII^e siècle.

À droite : *Bromfield on the River Onny*, aquarelle de Joseph Mallord William Turner

En bas à droite : Lithographie représentant Worcester vers 1750



Trois générations de Prodgers naissent, grandissent et meurent dans cette région rurale de l'ouest de l'Angleterre. L'arrière-petit-fils de Lawrence, Edward, choisit, lui, une carrière qui le conduit à une cinquantaine de kilomètres à l'est de Ludlow : il est engagé comme apprenti boucher à l'âge de quinze ans à Worcester.



Cette ville commerçante est stratégiquement située sur la Severn. Elle est alors en pleine expansion, s'enrichissant notamment grâce à la fabrication et à la vente de gants.⁴ Pour les enfants qu'Edward a avec Mary Blower, la fille de son ancien maître d'apprentissage, grandir dans un milieu urbain si dynamique est un atout. L'éducation qu'ils y reçoivent pousse les trois aînés sur la voie de l'entrepreneuriat : Giles, Edward junior et James deviennent d'abord droguistes.⁵ Ils choisissent de retourner dans la ville natale de leur père, Ludlow, pour y développer leur activité en prenant un apprenti. Ils tentent ensuite leur chance dans le domaine financier, ouvrant une petite banque qu'ils nomment la "Ludlow Bank" et qui émet des billets sur lesquels on peut lire leurs trois noms.⁶



Mais c'est dans un contexte économique risqué que les trois frères se lancent. À l'issue des guerres napoléoniennes, l'État britannique est surendetté et l'inflation atteint des sommets. Dès la deuxième moitié des années 1810, le pays entre dans une période de repli économique marquée par une baisse de la consommation et une politique de déflation.⁷ S'ils tiennent plus longtemps que de nombreuses banques régionales, les trois frères font faillite en octobre 1824, laissant derrière eux plus de 160 000 livres de dettes.⁸

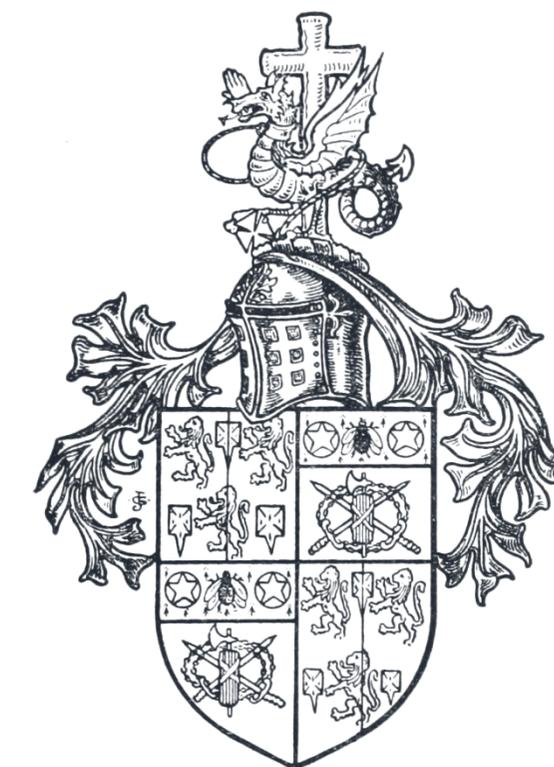
Ci-dessus : Billet d'une livre émis par la Ludlow Bank en 1818 et signé "Prodgers"

En haut à droite : l'église Saint Matthew's au XIX^e siècle

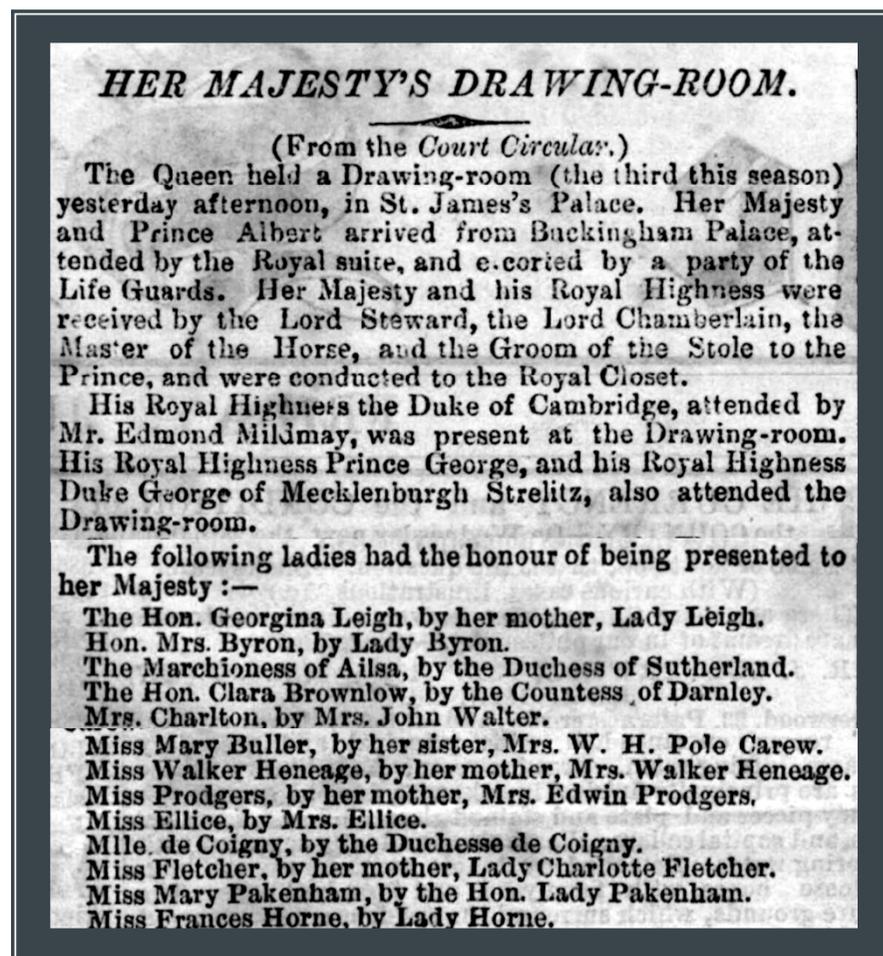
À droite : Blason mêlant les armes des Prodgers et des Blades

Seuls les deux plus jeunes enfants d'Edward et de Mary, Elizabeth et Edwin, se sont tenus à l'écart de cette entreprise périlleuse. Tandis que ses frères sont retournés dans la région de leurs ancêtres, Edwin, lui, s'aventure encore un peu plus à l'est : il part étudier à Oxford où il devient membre du Trinity College.⁹ Il en ressort diplômé en théologie en février 1827.¹⁰ En parallèle de ses études, il entre dans les ordres et, en 1824, il est nommé à la tête d'une toute nouvelle paroisse londonienne : Saint Matthew's, dans le quartier de Brixton.¹¹ L'Église anglicane est alors celle que fréquentent une majorité d'Anglais. C'est surtout celle qui entretient le plus de liens avec la haute société britannique et le monde politique. Contrairement aux prêtres de la France catholique dont le train de vie reste en général modeste, les pasteurs anglicans se distinguent par une éducation, une apparence et une vie sociale dignes de celles des plus riches gentilshommes de leur pays.¹²

Cette position représente pour Edwin l'opportunité d'entrer en relation avec les riches familles londoniennes dont il a la charge. La légende veut qu'il ait sauvé de la noyade une jeune fille appartenant à l'une d'entre elles : Caroline Blades.¹³ Il est en tout cas certain qu'il l'épouse dans sa propre église en 1828. Le père de Caroline, John Blades, a fait fortune dans la verrerie à Londres dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle.¹⁴ Il a ensuite bâti un empire immobilier. À son décès, un an après le mariage de Caroline et Edwin, sa fortune est estimée à 140 000 livres, soit l'équivalent d'environ 11 millions d'euros en 2023. Grâce à son héritage, le jeune couple mène une vie confortable à Clarence Lodge, une propriété que John avait fait construire quelques années avant son décès. Caroline et Edwin y ont quatre enfants : Caroline, Emily, Edwin et Herbert.¹⁵



En 1841, Edwin senior change de paroisse : il s'installe à Ayot Saint Peter dans le Hertfordshire, au nord de Londres. La famille y découvre une vie plus rurale, plus calme, mais aussi plus propice aux sports de plein air qu'affectionne le révérend. Elle n'en abandonne pas pour autant la vie sociale qui anime la capitale ; les journaux rapportent plusieurs apparitions des Prodgers lors d'événements mondains. En juin 1848, par exemple, Caroline Prodgers présente l'une de ses filles à la reine Victoria lors d'une réception organisée au palais Saint James à laquelle participent aussi de nombreuses personnalités politiques, dont le ministre des Affaires étrangères du royaume de Piémont-Sardaigne auquel appartient alors Nice.¹⁶



Ci-dessus : Article du *London Evening Standard* rapportant la présentation de miss Prodgers à la reine par sa mère Mrs. Edwin Prodgers

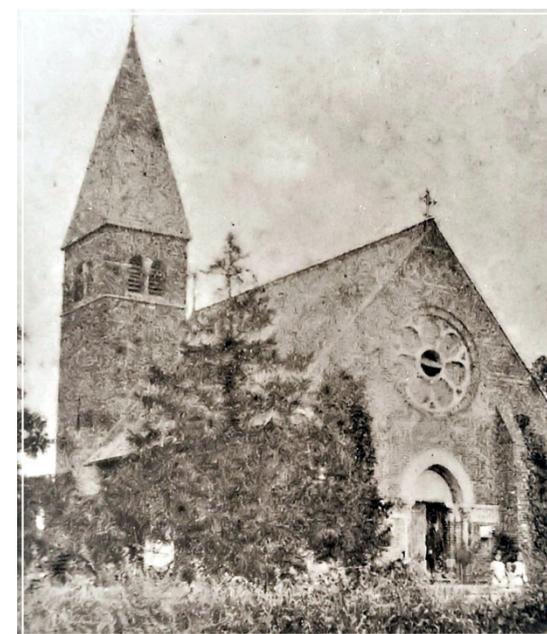
Mais cette existence heureuse subit une déchirure brutale lorsque la plus jeune des deux filles Prodgers, Emily, décède le 19 mars 1850, à l'âge de 18 ans. Edwin senior lui fait construire un tombeau dans le cimetière de son église. Cette réalisation est le point de départ, pour lui, de projets architecturaux plus vastes. Il commence à dessiner des plans pour remplacer la petite église dont il a la charge par un édifice victorien plus important. Il meurt hélas ! le 5 décembre 1861 sans avoir pu entamer les travaux. Ses funérailles sont les dernières à avoir lieu dans l'ancienne église : son fils Edwin junior, devenu pasteur à son tour, reprend la charge de son père et se hâte de faire aboutir ses plans. La nouvelle église est édifée sur les fondations de l'ancienne dès 1862. C'est là qu'Edwin enterre sa mère en mars 1863.



En haut à droite : Le tombeau construit pour Emily Prodgers et sous lequel sont également enterrés ses parents par la suite

À droite : Photo de la nouvelle église construite en 1862

En bas : Aquarelle de John Henry Buckingham représentant l'église d'Ayot Saint Peter détruite en 1862





Le jeune pasteur a reçu l'éducation la plus prestigieuse qui existe alors en Angleterre : il étudie à Eton College puis, comme son père avant lui, à Oxford.¹⁷ En 1864, il fait, à son tour, un beau mariage en épousant Elizabeth Ellen Surtees, la fille aînée d'un membre du Parlement fraîchement élu pour représenter le comté d'Hertfordshire. Edwin junior officie quelques années mais il semble rapidement se lasser de sa charge de pasteur et même de l'Angleterre. À l'hiver 1868, pour la première fois, il se rend à Nice.¹⁸

Dans les années 1860, la présence d'hivernants étrangers au bord de la Méditerranée n'est pas nouvelle. Depuis la fin du XVIII^e siècle déjà, des Anglais y séjournent pour profiter de son soleil pendant les mois les plus froids.¹⁹ Dans la première moitié du XIX^e siècle, Nice est réputée pour son climat particulièrement propice à soigner les malades, en particulier ceux qui ont la tuberculose.²⁰ Elle attire particulièrement les familles anglaises qui sont déjà une centaine à s'y rendre en 1829. Cette présence marque la ville jusque dans son architecture : ce sont deux révérends anglicans qui conçoivent ce qui deviendra la Promenade des Anglais. Ils recourent à une main d'œuvre de mendiants et de cultivateurs appauvris, l'année 1822 ayant été marquée par de mauvaises récoltes. La chaussée construite fait deux mètres de large et s'étend entre l'embouchure du Paillon et l'actuelle rue Meyerbeer.²¹ Les hivernants anglais obtiennent ainsi ce qui leur manquait encore à Nice : une avenue facile d'accès qui leur permet de se promener en bord de mer.



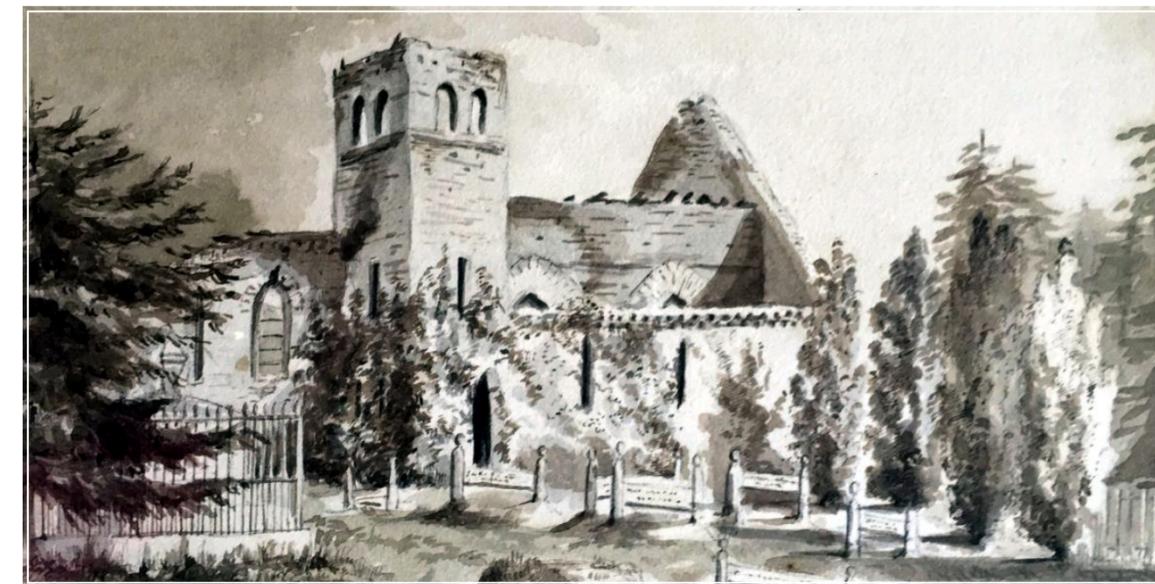
En haut : Tableau d'Emmanuel Costa, *La Promenade des Anglais avec à l'arrière-plan le casino de la Jetée-Promenade et l'hôtel Ruhl*, 1890

Ci-dessus : Tableau de Jules Defer, *La route de France vers Magnan*, 1865, représentant le bord de mer à Nice tel qu'il était avant la construction de la Promenade des Anglais

À droite : Tableau représentant l'église d'Ayot Saint Peter après l'incendie, vers 1877

Mais le moment que choisit Edwin Prodgers pour découvrir Nice représente un tournant majeur dans l'histoire des hivernants anglais à Nice. Le rattachement du comté de Nice à la France, en 1860, apporte avec lui la prolongation du chemin de fer jusqu'à la côte : alors qu'il fallait autrefois 11 jours de voyage pour se rendre de Paris à Nice, dès octobre 1864, il est possible d'emprunter un train qui roule à une cinquantaine de kilomètres par heure et fait le trajet en moins d'une journée.²² Le voyage facilité, les hivernants affluent : à l'hiver 1880, les Anglais sont plus de 6000 à Nice. Mais ce sont surtout les relations avec les Niçois qui évoluent profondément. Dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, les hivernants venus pour raison de santé sont de moins en moins nombreux.²³ Ils tendent à être remplacés par des hommes et des femmes venus pour le seul plaisir de profiter de Nice. Alors que les premiers avaient tendance à vivre en cercle relativement fermé, consultant leurs propres médecins et fréquentant leurs propres boutiques, les nouveaux venus sont plus ouverts aux échanges avec les membres de la haute société locale avec qui ils partagent leurs loisirs.

C'est sans nul doute cette vie de fête cosmopolite qui séduit Edwin junior. De retour en Angleterre, en 1869, il abandonne sa charge de pasteur à Ayot Saint Peter. Sa famille et lui s'installent un peu plus à l'est, à Little Munden, dans une propriété appelée "Green End", appartenant à la famille de sa femme.²⁴ Passer la saison froide à Nice devient alors une habitude. Au début des années 1870, Edwin est confronté à de nombreuses difficultés en Angleterre où il est impliqué dans le tumultueux divorce de sa sœur aînée, Caroline.²⁵ C'est peut-être pour s'éloigner de ces tracasseries qu'Edwin décide d'installer sa famille plus durablement en France lors de cette période. En juillet 1874, l'église qu'il avait fait construire à Ayot Saint Peter prend feu, marquant plus nettement encore la rupture entre l'ancienne vie anglaise des Prodgers et celle qu'ils mènent désormais de l'autre côté de la Manche : c'est de Nice qu'Edwin Prodgers écrit à son successeur pour lui proposer un soutien financier en vue de la construction d'un nouvel édifice.



“Dans le profil protestant, vous avez le côté coincé, sérieux, méthodique, mais vous avez aussi le côté fête.” – Sylviane Grinda, 2022

À Nice, les Prodgers ne tardent pas à devenir des figures centrales des festivités hivernales. Dès janvier 1874, Edwin est nommé vice-président du comité d'organisation du carnaval.²⁶ Cette responsabilité est pour lui l'occasion de fréquenter les principaux notables de Nice tant français qu'étrangers. Il est régulièrement cité dans les journaux pour sa présence aux événements mondains de la ville mais aussi pour l'animation qu'il y crée. 1874 est aussi l'année où Edwin se fait connaître pour son pari de se rendre du Cercle de la Méditerranée, à Nice, à Monaco en moins d'une heure et sans prendre le train, un nouveau mode de transport qui ne serait donc pas utile aux plus sportifs.²⁷

“Ce que vous m'avez raconté sur la marche jusqu'à Monaco, ça correspond tout à fait à mon fils aîné. C'est tout à fait ce qu'il aurait fait.” – Sylviane Grinda considère l'exploit d'Edwin comme quelque chose que Fabrice aurait pu faire, 2022

Moins d'un mois après avoir remporté ce défi à quelques dizaines de secondes près, il se prête au jeu du pari lancé par l'un de ses amis, M. d'Audiffret. Ce dernier pense pouvoir courir 50 mètres avec Edwin Prodgers sur son dos avant que son adversaire, M. Rozy, n'ait le temps d'en atteindre 100 le dos libre. Une chute de MM. d'Audiffret et Prodgers en milieu de parcours ne les empêche pas de remporter la victoire dans cette compétition hors du commun.²⁸ Deux ans plus tard, c'est pour une autre sorte de course qu'Edwin est mis en avant par la presse. Il sort premier d'un parcours d'obstacles à dos d'âne organisé sur la Promenade des Anglais. Sa victoire est le résultat d'un entraînement intensif pendant deux semaines avec “une vieille ânesse grise des plus comiques”.²⁹ Son épouse, elle, s'investit dans l'organisation d'événements musicaux et caritatifs. En 1873, elle est conviée à la préfecture pour un bal.³⁰ Elle y retourne régulièrement et, en 1879, y dirige un chœur.³¹

Les journaux de Nice racontent que, mercredi dernier, le pari suivant a été engagé : Un marcheur anglais, nommé Prodgers, avait parié d'aller de Nice, en face du Cercle de la Méditerranée, jusqu'à Monte-Carlo, dans les conditions suivantes : Faculté lui était accordée d'aller de Nice à la Turbie à cheval (c'est un pays de lacets, de côtes et de rochers où le cheval est d'un piètre secours), et de la Turbie à Monte-Carlo à pied. M. Prodgers est parti à 7 h. du matin avec le cheval Neski, des écuries de M. Oudot, entraîneur Webb Williams. Il est arrivé à la Turbie à 7 h. 32 m. et à Monte-Carlo à 7 h. 55 m. De nombreux paris étaient engagés, dont on estime le total à plus de 600.000 fr. L'intrepide coureur a gagné son pari. Par la route de Gênes et la descente de la Turbie, 20 kilomètres environ, il est arrivé à destination en 58 minutes 30 secondes. Dans quel état d'agitation, d'essoufflement ? On le devine.

Les paris sont à la mode à Nice. Chaque jour nous apporte la nouvelle d'une gageure aussi bizarre, aussi originale, aussi excentrique que possible. Voici le pari qu'a tenu, la semaine dernière, M. d'Audiffret contre M. Rozy. M. d'Audiffret avait parié qu'il ferait cinquante mètres en courant, ayant sur son dos M. Prodgers, avant que M. Rozy ait eu le temps de faire cent mètres également en courant. Au milieu de sa course, M. d'Audiffret est tombé roulant dans la poussière avec M. Prodgers. Mais, se relevant aussitôt, il a repris sa course et a battu M. Rozy d'une longueur de dix-huit mètres. Montant du pari : 6.000 francs. Le lendemain, nouveau pari de M. Rozy contre M. Arthur Avigdor. Celui-ci consistait, de la part de M. Rozy, à faire cent mètres à pied avant que M. Avigdor ait pu en faire deux cents à cheval. Gagnant : M. Rozy, qui s'est rattrapé sur M. Avigdor des 6.000 francs perdus avec M. d'Audiffret.



“Une des rares maisons où on s’amuse’, on peut imaginer ça avec maman aussi.” – Fabrice Grinda à propos d’un article évoquant les réceptions organisées par Mrs Prodgers, 2022

Après une décennie de présence à Nice, les Prodgers y sont si bien investis qu'un journaliste peut écrire : “Le nom des Prodgers est lié à toutes les fêtes comme celui des Sabatier, des Vigier, des Pollonnais et autres classiques de la colonie niçoise.”³²

Parmi les familles françaises que les Prodgers fréquentent assidûment lorsqu'ils sont à Nice, les Bellet tiennent une place particulière. En plus de voyager à bord de leur yacht, c'est dans la villa du baron Roissard de Bellet qu'ils séjournent, au numéro 19 de la Promenade des Anglais, à une centaine de mètres seulement du futur hôtel Westminster.³³

A quelques pas du Casino, également sur la promenade des Anglais, habite une des plus aimables conquêtes que Nice ait faites sur l'Angleterre : M^{me} Prodgers, réunissant l'aisance anglaise et la gaieté française, se trouve tout naturellement le centre attractif du courant mondain; on cause tous les jours chez elle à quatre heures, on y dîne souvent, et enfin l'une des fêtes à sensation de la saison y a été donnée ces derniers jours. Que faut-il de plus à une jolie femme pour dire à la mode : « Tu m'appartiens ? »

À gauche : Un article du *Petit Marseillais* relatant l'exploit d'Edwin Prodgers

Un article du *Constitutionnel* évoquant la course de M. d'Audiffret

En haut : Tout à droite, la villa Roissard de Bellet où logent les Prodgers

Ci-dessus : Article de *La Patrie* à propos de Mme Prodgers, 1873



S'ils deviennent des figures clés de la saison hivernale niçoise, les Prodgers s'aventurent parfois hors des Alpes-Maritimes. Ils possèdent un hôtel particulier à Paris, sur l'avenue du Bois-de-Boulogne.³⁴ Là aussi, Elizabeth se fait remarquer par ses qualités d'hôtesse hors du commun. Dans les années 1880, elle anime régulièrement des soirées musicales et même un "bal à grand orchestre". C'est à Paris que sa fille aînée, Elisabeth Caroline, épouse, le 17 avril 1887, Jean Roissard de Bellet, le fils du baron qu'elle connaît depuis son adolescence et les voyages en yacht que les deux familles ont partagés.³⁵ Deux ans plus tard, c'est au tour de la cadette, Edwina, de dire "oui" dans la mairie du XVI^e arrondissement. Son époux est un Français venu du Territoire de Belfort : René Japy.³⁶

**"Edwina Prodgers, c'était la femme de René Japy ; c'était la mère de mon grand-père."
- Sylviane Grinda, 2022**

En haut : Sylviane devant l'ancien emplacement de la villa Roissard de Bellet avec l'historienne Véronique Thuin

À droite : Edwina Prodgers et ses deux enfants, Edwin et Pauline



Mariée, Edwina poursuit sa vie entre Paris, Nice et Beaucourt. Elle a deux enfants, Robert Adolphe Edwin, le grand-père de Sylviane, né en 1890, et Pauline Claire Reine Valentine, née en 1892. Les liens entre les familles Prodgers, Roissard de Bellet et Japy restent étroits. En 1902, lorsqu'Elizabeth Prodgers organise à Paris l'une de ses habituelles matinées musicales, un journaliste rapporte qu'elle est "aidée de ses deux filles, la baronne Jean de Bellet et Mme Japy".³⁷ Deux ans plus tard, les trois femmes passent l'été ensemble dans une villa à Dinard.³⁸

Ces liens perdurent à travers les générations : lors de son mariage, Sylviane Grinda choisit pour témoin Thérèse de Bellet, la cousine de son grand-père, qui n'est autre que la fille de Jean de Bellet et Elisabeth Prodgers.



Ci-dessus : Sylviane Grinda et Thérèse de Bellet

8. Les Despas

EXPOSITION UNIVERSELLE ET INTERNATIONALE DE LIÈGE



LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE PARTICIPE A L'EXPOSITION DE LIÈGE
 AVRIL NOVEMBRE 1905
 MINISTÈRE DU COMMERCE ET DE L'INDUSTRIE

Mr. EUGÈNE VERNEAU, 108, rue Folie-Méricourt... PARIS

8. Les Despas

Ce chapitre raconte comment Émile Despas, l'arrière-grand-père d'Ollivier, originaire des Ardennes, est devenu un industriel à succès qui a parcouru le monde pour présenter les innovations de son domaine d'activité, la boulonnerie, dans plusieurs Expositions universelles. Il évoque aussi les origines wallonnes de ses ancêtres.

Août 1905, Liège : sur les bords de la Meuse se promènent des visiteurs émerveillés par les prouesses artisanales et technologiques qu'on leur présente dans les 110 pavillons de l'Exposition universelle. Les halls de l'Industrie attirent tout particulièrement l'attention des passants et des journalistes.¹ On peut y admirer des moteurs à vapeur, une exposition sur la photographie, des projecteurs électriques ou encore des instruments de chirurgie. La France y occupe 20 000 mètres carrés et, parmi ses exposants les plus remarquables, se trouve Émile Despas, l'arrière-grand-père d'Ollivier. S'il est désormais un habitué de ces événements internationaux auxquels il participe depuis 20 ans déjà, l'Exposition de Liège a un goût tout particulier pour Émile. C'est là qu'il reçoit, pour la deuxième fois, la plus haute distinction dans son domaine : la médaille d'or de boulonnerie.² Surtout, cette récompense lui est remise sur la terre de ses ancêtres, en Wallonie.



La MANUFACTURE ARDENNAISE, à BRAUX (Ardennes), est une importante maison de boulonnerie dirigée par M. E. Despas, qui l'a dotée d'un outillage moderne et perfectionné lui permettant de prendre rang parmi les meilleurs producteurs de boulons de commerce et de construction.

Cette maison s'occupe également des pièces forgées pour la fourniture aux compagnies de chemins de fer.

Dans ces dernières années, elle a adjoint à sa fabrication primitive une visserie appelée à prendre une extension de plus en plus considérable.

Elle exposait des échantillons très soignés de ces divers produits qui étaient disposés avec goût sur un vaste panneau enfermé dans une vitrine.

M. Despas a organisé dans les usines de la Manufacture Ardennaise la participation de ses ouvriers aux bénéfices pour leur constituer une retraite et une caisse de secours en cas de maladie.

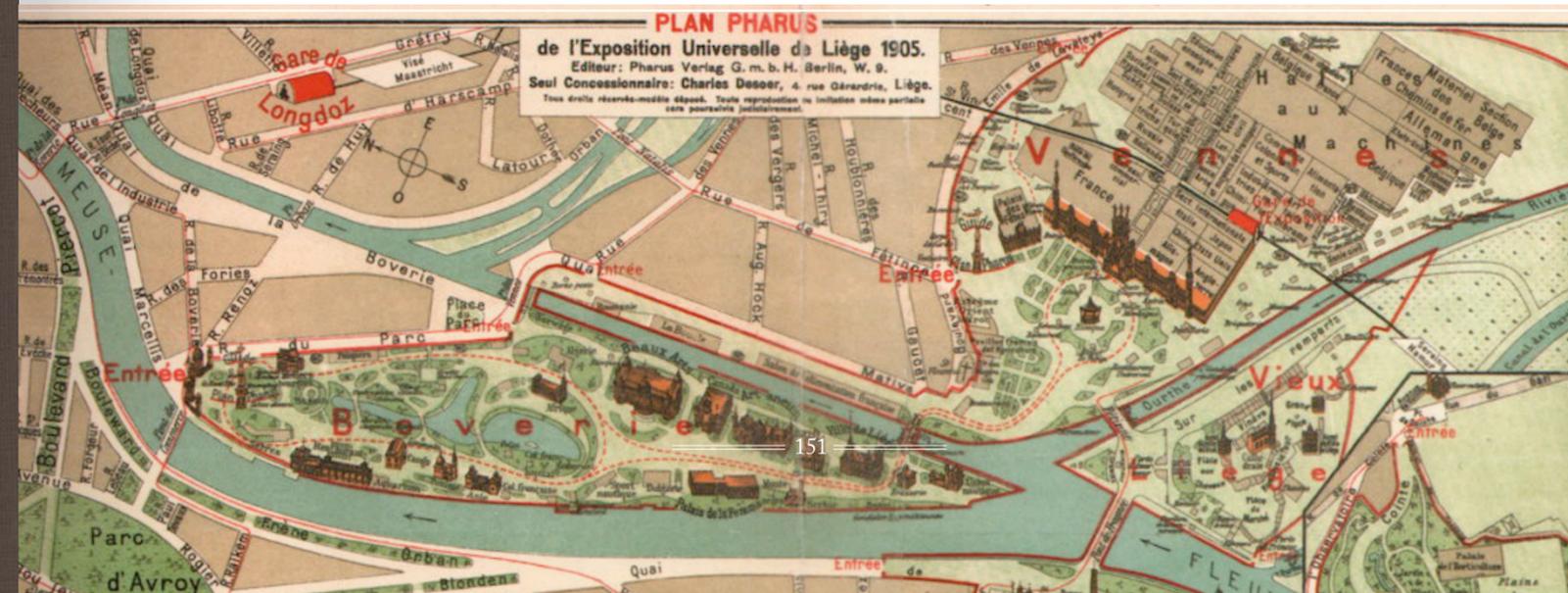
Le Jury a attribué une médaille d'or à cette Exposition et une médaille d'argent de collaborateur à M. Despas fils.

Ci-dessus : Affiche de l'Exposition universelle de Liège

À droite : Médaille de l'Exposition universelle de Liège

Extrait du rapport de l'Exposition universelle de Liège mentionnant Émile Despas

Plan de l'Exposition universelle de Liège

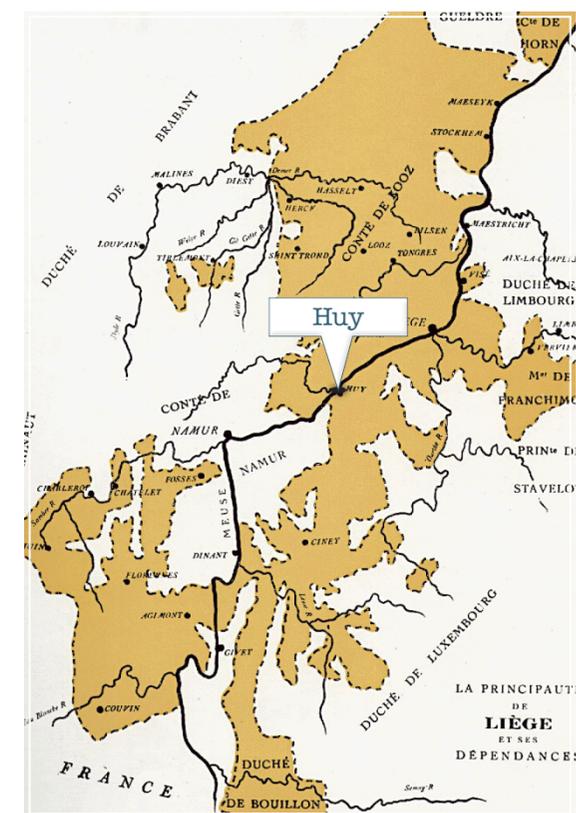




En haut : Pont de la Fragnée construit pour l'Exposition universelle et menant à une partie de ses pavillons

Ci-dessus : Les visiteurs de l'Exposition peuvent se promener en gondole sur la Meuse

Les Despas viennent en effet de l'actuelle Belgique. Les plus anciens ancêtres d'Émile s'appellent "Despa" et vivent vers Huy, dans la principauté de Liège, au XVII^e siècle. Ce petit territoire est gouverné par un prince-évêque à partir du X^e siècle et appartient au vaste et hétéroclite Saint-Empire romain germanique. Huy y bénéficie d'un statut privilégié, celui de "bonne ville", qui lui permet d'envoyer des représentants à l'assemblée de la principauté de Liège. Sa situation géographique, sur la Meuse et au confluent avec le Hoyoux, à mi-chemin entre Liège et Namur, lui confère un avantage économique certain. Mais la vie n'y est pas de tout repos : en dépit de la neutralité de la principauté de Liège, la ville est souvent victime des nombreux conflits qui animent la région.³ Dans un contexte où Louis XIV multiplie les guerres contre ses rivaux européens, Huy est la ville du continent qui subit le plus de sièges au XVII^e siècle. Elle est aussi régulièrement pillée. En 1689, elle est dévastée par un grand incendie qui ravage environ 900 maisons.



À droite : Carte de la principauté de Liège au XVII^e siècle

En bas : Plan de Huy dessiné en 1695 avec une légende indiquant que la ville a été "prise et reprise"

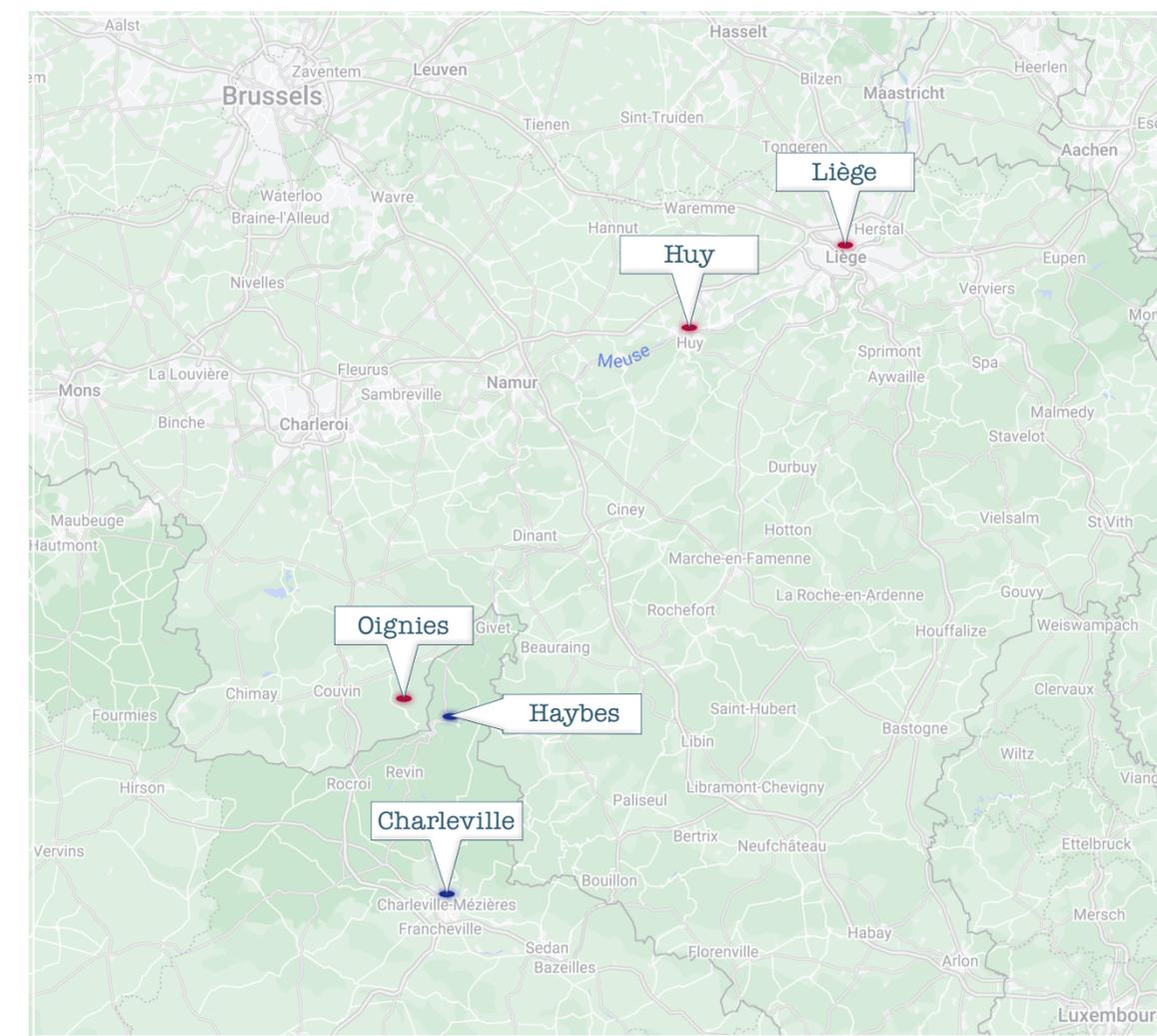




Peut-être est-ce pour trouver un cadre de vie moins agité que Gilles Joseph Despas, l'ancêtre d'Ollivier à la septième génération, traverse la frontière et s'installe à Haybes? Cette commune a partagé l'histoire mouvementée de la Wallonie jusqu'au XVII^e siècle, appartenant successivement au comté de Namur, au duché de Bourgogne, à l'Autriche puis aux Pays-Bas espagnols. Mais en 1699, la région à laquelle elle appartient est définitivement rattachée à la France⁴. En 1749, Gilles Joseph y épouse Jeanne Foday, dont la famille vit à Haybes et dans ses environs depuis plusieurs générations⁵. Connu pour avoir pavé l'église de ce village, Gilles y fonde une lignée de maçons. L'église actuelle d'Haybes a été réalisée dans l'entre-deux-guerres par l'un de ses descendants appartenant à une branche cousine de celle d'Émile, Gustave Despas.

En haut : Haybes et son église

Le fils de Gilles, également nommé Gilles Joseph Despas, retourne vivre en territoire liégeois après avoir épousé Anne Bernard, une jeune femme originaire d'une commune wallonne, Oignies (aujourd'hui Oignies-en-Thiérache). La révolution qui agite ce territoire à partir d'août 1789, dans le sillage de la Révolution française, ne les en déloge pas. Mais lorsque les troupes impériales tentent de reprendre le contrôle de la principauté de Liège et qu'Oignies se transforme en champ de bataille, la famille préfère retourner à Haybes, sur le sol de la République française.⁶



Ci-dessus : Carte de la région d'origine de la famille Despas

En rouge : Communes appartenant à l'actuelle Belgique et autrefois à la principauté de Liège

En bleu : Communes françaises

C'est là qu'en 1793, Anne donne naissance à Jean François Joseph Despas, l'ancêtre d'Ollivier à la cinquième génération. Si la famille reste ensuite dans les Ardennes pour quatre générations, elle connaît en revanche une importante mobilité sociale. Le fils de Jean François Joseph, Jacques Louis, donne un peu plus d'ampleur à l'activité familiale en devenant entrepreneur en travaux publics. Surtout, il inscrit son fils, Émile Despas, dans un établissement professionnel qui doit lui assurer une carrière plus poussée que celle de ses ancêtres : l'institution Rossat.

Émile est l'un des tout premiers élèves de cet établissement privé laïque de Charleville fondé en 1853. La formation qui y est dispensée est tournée vers les sciences et les techniques de l'industrie, laissant une grande place aux travaux pratiques.⁷ Les élèves assistent à des cours théoriques similaires à ceux que l'on trouve alors dans tout établissement d'enseignement secondaire mais ils apprennent aussi le travail du fer, du bois et de la pierre. Ils disposent d'une machine à vapeur de six chevaux, d'un atelier de moulage et d'un laboratoire de chimie.⁸ Cette pédagogie est alors particulièrement innovante et adaptée aux nouveaux enjeux de l'ère industrielle comme le soulignent les journalistes qui s'y intéressent.

L'institution classico-professionnelle

DE M. ROSSAT, DE CHARLEVILLE.

La question de l'enseignement pratique sur les anciennes méthodes exclusivement classiques, est tellement discutée aujourd'hui, qu'il n'y a plus à douter de la nécessité d'élargir le cercle des écoles dites *professionnelles*.

Le gouvernement les encourage, les hommes pratiques les soutiennent de leur éloquence ou de leur plume, et les instituteurs intelligents essaient de substituer, chaque jour, l'enseignement pratique et manuel jusqu'à un certain point, à l'enseignement théorique et insignifiant du passé. Certainement, il est très charmant de savoir lire couramment Homère et de traduire Virgile avec élégance ; mais il n'est pas moins important d'être très fort en chimie, en physique, en technologie. J'oserai même dire que c'est plus utile, sinon plus intéressant. On éprouve chaque jour, dans l'usage de la vie et des affaires, la nécessité d'avoir recours aux sciences exactes et pratiques, tandis qu'on éprouve infiniment moins le besoin de se reposer, comme Tytyre à l'ombre d'un hêtre, en apprenant aux forêts à répéter le nom de la belle Amaryllis.

Il est adorable de faire de la poésie et de déguster des sonnets quand on a, comme on dit vulgairement « du pain sur la planche ; » mais quand il faut demander au travail de chaque heure les premières nécessités de la vie, au diable Horace, Tibulle, Lucrece et leurs homélies ! et vive à jamais James Watt, Denis Papin et Robert Stephenson !...

Ce sont là les Muses que le simple bon gros sens et la saine raison nous ordonnent de courtiser.

Telle est la double philosophie de l'enseignement qu'un maître ès-arts, relégué dans le fond du département et des Ardennes, professe avec succès dans une école semi-classique, semi-professionnelle dont il est le créateur.

L'institution de M. Rossat — aujourd'hui membre du conseil de l'instruction publique, choisi par le ministre, — commence à faire parler d'elle, comme la *commune modèle*, créé par M. Guiard, l'heureux fondateur de l'*Académie de Frotey-lez-Vesoul*.



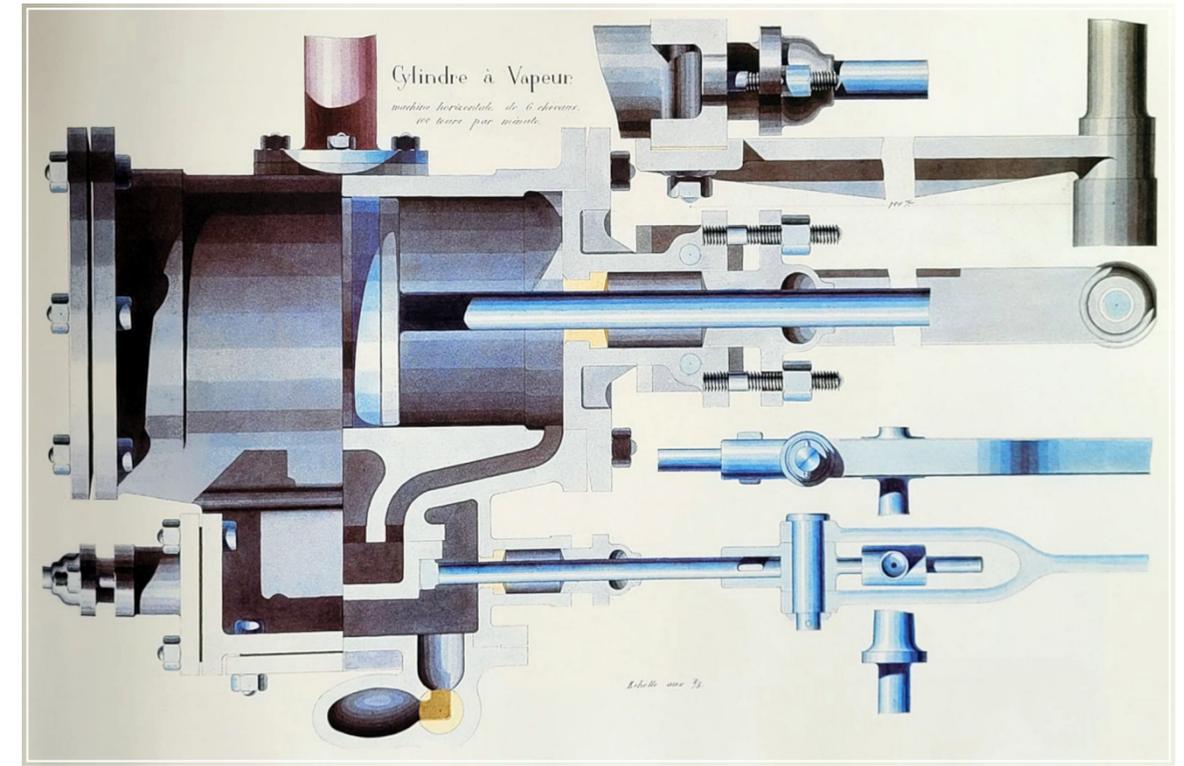
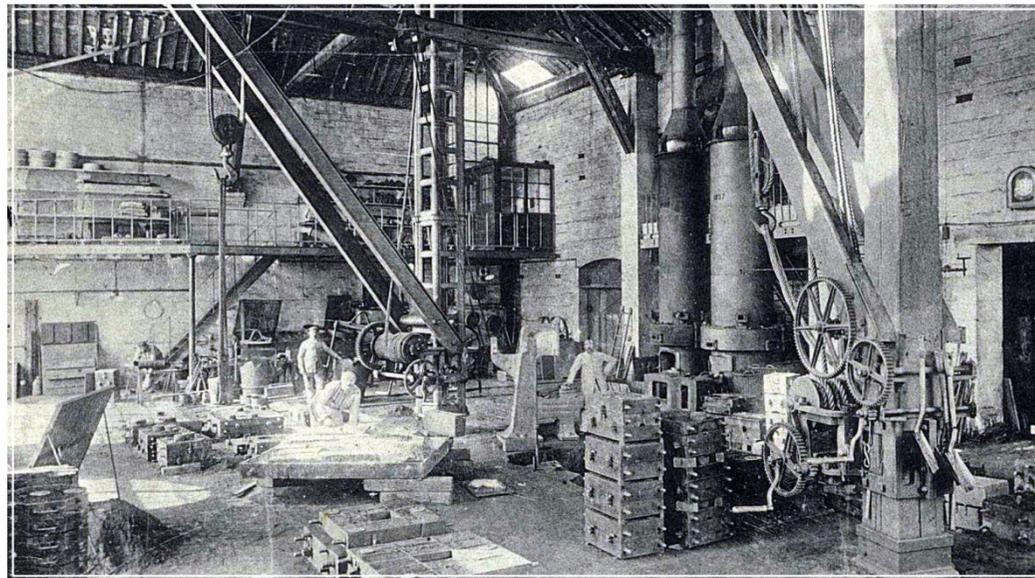
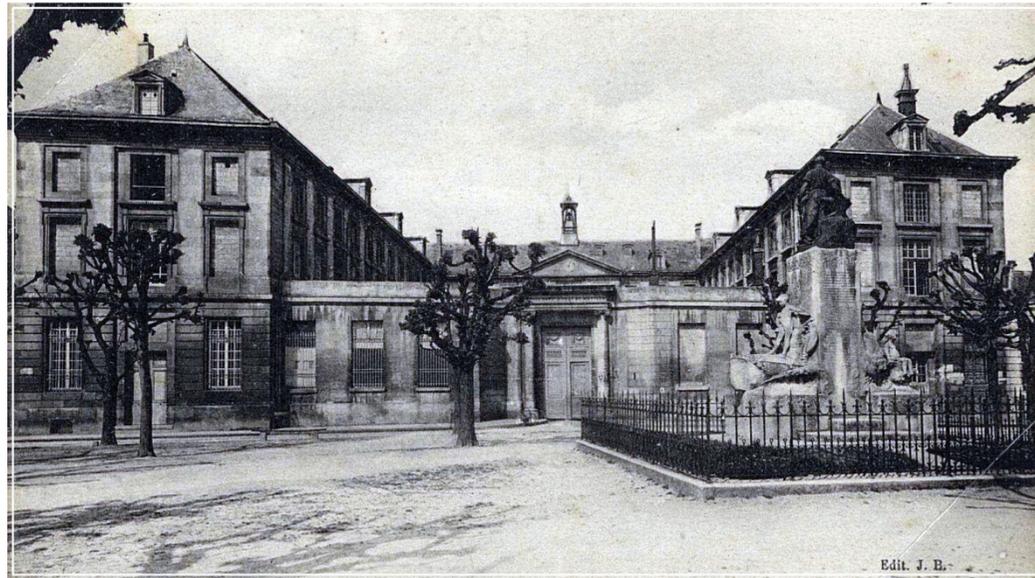
Dans les couloirs de cette institution, et tout particulièrement lors des remises de prix, Émile y croise le jeune Arthur Rimbaud, de huit ans son cadet, qui y fait sa première année tandis que lui y termine ses études. Le futur poète ne reste toutefois que trois ans et demi élève à l'institution Rossat, sa famille choisissant ensuite de l'inscrire au collège municipal de Charleville.

Cette préférence pour une éducation plus classique, qui lui permettra de parfaire son latin et de développer son talent littéraire, est emblématique de la difficulté qu'éprouve François-Sébastien Rossat à attirer et, le cas échéant, à garder parmi ses rangs les enfants de la bourgeoisie. Ce pédagogue avait pourtant fondé l'institution qui porte son nom dans l'intention de mettre les fils de bonne famille sur la voie de carrières scientifiques et industrielles. Mais, selon le journaliste qui rédige sa nécrologie en 1877, « la bourgeoisie, même la plus petite, a comme une horreur du travail manuel. Elle n'envoyait pas ses fils chez Rossat. Il n'avait guère que des enfants de contre-maîtres et d'ouvriers ». ⁹ Pour une famille comme les Despas, à l'inverse, recevoir une telle éducation représente une opportunité qui n'existait pas pour les générations précédentes. Émile la saisit pleinement en poursuivant ses études à l'école des Arts et Métiers de Châlons-en-Champagne.

À droite : Article louant l'innovation de M. Rossat, 1864

En haut : Photo de la classe d'Arthur Rimbaud à l'institution Rossat

Les Arts et Métiers ont leurs racines dans la philosophie des Lumières. L'école est créée en 1780 par le duc de La Rochefoucauld-Liancourt.¹⁰ Lecteur assidu de l'*Encyclopédie* et grand admirateur de l'industrie anglaise, il met la complémentarité entre enseignement théorique et savoirs pratiques au cœur de son projet.¹¹ On peut entrer aux Arts et Métiers dès l'âge de 15 ans et sans disposer de revenus élevés : le duc de La Rochefoucauld-Liancourt souhaite que l'établissement favorise l'élévation sociale des enfants de ses ouvriers en leur donnant un métier utile et valorisé.



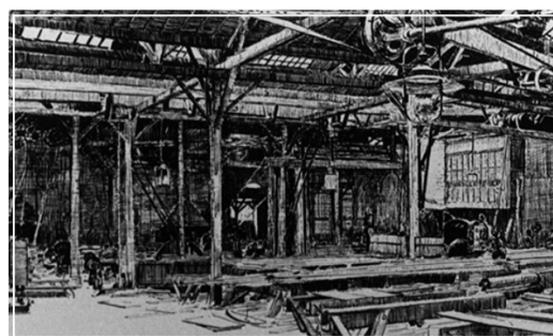
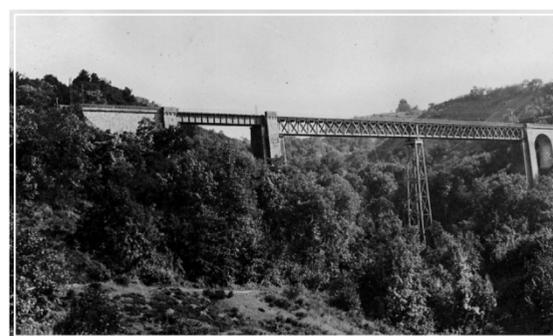
Lorsqu'Émile Despas fréquente l'établissement, entre 1862 et 1865, sous le Second Empire, les Arts et Métiers sont vus comme une école qui permet de former des techniciens français pour remplacer ceux étrangers qu'on faisait venir, en particulier, d'Angleterre. La majorité des élèves est toujours issue des milieux populaires et se destine à un rôle de technicien spécialisé plutôt que de dirigeant. En dépit de leurs compétences techniques tout aussi poussées que celles des centraliens ou des polytechniciens, leur origine sociale, plus modeste que celle des élèves de ces écoles d'ingénieurs plus prestigieuses, n'est pas compensée par la formation reçue. Cette dernière reste en effet purement technique et ne comporte pas l'éducation qui permettrait aux élèves des Arts et Métiers d'acquiescer les codes culturels à maîtriser pour véritablement gravir les échelons de la société. La finesse de leur art est cependant reconnue par les industriels qui les emploient pour dessiner les schémas précis des nouvelles machines que l'on produit alors.

À gauche : Carte postale montrant l'entrée des Arts et Métiers à Châlons-en-Champagne

Atelier de fonderie des Arts et Métiers à Châlons-en-Champagne, fin du XIX^e siècle

En haut : Dessin d'un cylindre à vapeur réalisé par des élèves des Arts et Métiers à l'époque où Émile Despas y étudie

Émile Despas, lui, parvient rapidement à dépasser le rôle de technicien auquel son diplôme aurait pu le cantonner. Il commence sa carrière professionnelle comme simple dessinateur dans les usines de l'entreprise Fives-Lille, à Lille et à Paris. Il s'agit alors de concevoir tous les éléments nécessaires à la création des rails de chemins de fer et des locomotives à vapeur¹². C'est à Lille qu'il rencontre sa future épouse, Céline Emélie Deparis qui est couturière¹³. Mais au bout de quatre ans, alors qu'il n'a que 23 ans, il se voit offrir un poste de chef de travaux chez Gustave Eiffel, à Levallois-Perret. La tour qui rendra l'ingénieur mondialement connu n'a pas encore vu le jour mais ses ateliers sont déjà parmi les plus réputés pour les constructions métalliques. Lorsqu'Émile y travaille, les programmes de construction en cours sont variés : deux viaducs dans l'Allier¹⁴, la gare de Verdun et un phare métallique dans le Finistère.



En haut à droite : Gustave Eiffel

Ci-dessus : Le viaduc de Rouzat parcouru par un train à vapeur

Le viaduc de Neuvial

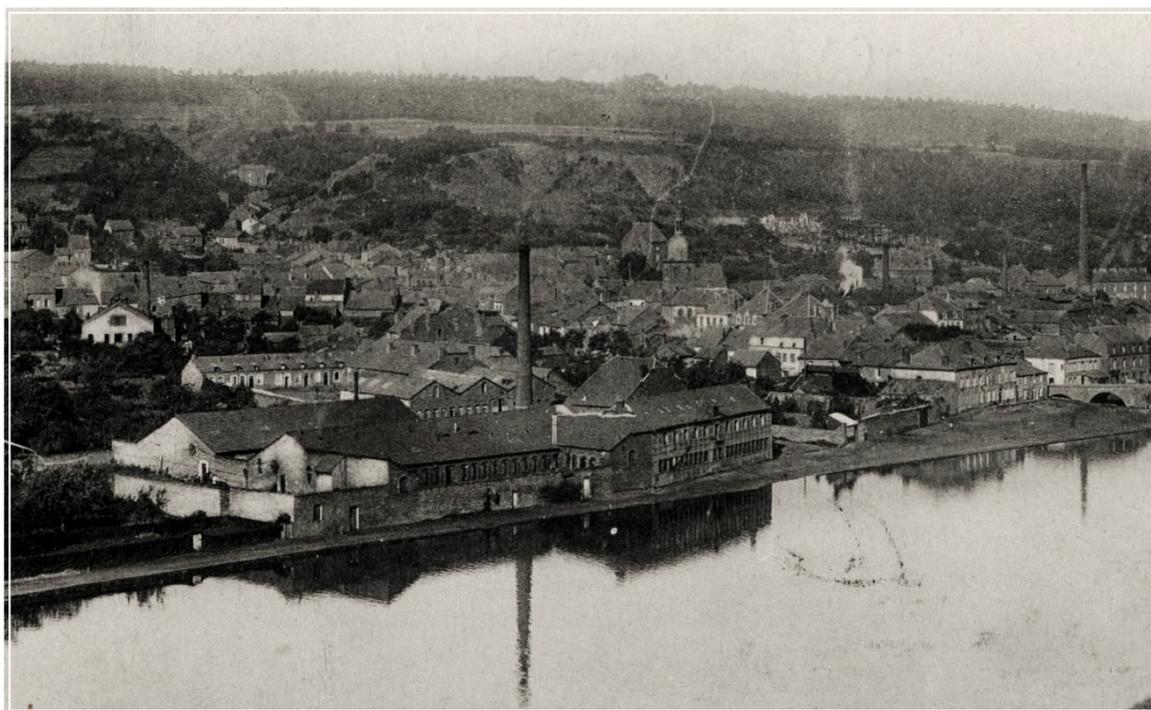
À droite : Dessin montrant l'intérieur des ateliers Eiffel

Émile n'est toutefois que de passage chez les ateliers Eiffel ; dès 1870 il obtient un poste de directeur d'usine à Lille. Il découvre cette fois le domaine de l'éclairage public : l'établissement qu'il dirige est ce qu'on appelle alors une "usine à gaz". Il transforme du charbon pour produire du gaz qui est ensuite distribué dans le réseau urbain pour alimenter les réverbères.¹⁵ Le remplacement progressif, au XIX^e siècle, de l'huile par le gaz rend l'allumage de ces derniers plus facile et plus rapide. Les communes investissent de plus en plus pour s'offrir le confort que procure cet éclairage nocturne. Ce qui représente un incontestable progrès pour les habitants des villes est le résultat d'un travail particulièrement pénible pour les ouvriers des usines à gaz. Celles-ci sont en permanence enveloppées d'épaisses fumées nauséabondes et toxiques. Peut-être est-ce cette désagréable atmosphère qui convainc Émile d'abandonner son emploi de directeur d'usine à gaz au bout d'un an seulement pour devenir ingénieur aux usines Baudon, spécialisées dans la construction métallique et la chaudronnerie?



De nouveau, Émile ne reste à ce poste qu'une année. Cette fois, c'est la perspective de rentrer dans la région de son enfance qui le conduit à accepter la direction d'une grande usine ardennaise située entre sa commune natale, Fumay¹⁶, et Charleville où il a étudié : les boulonneries Joseph Maré et Gérard-Frères, à Bogny-sur-Meuse. Les débuts ne sont pas faciles : deux ans après son arrivée, Émile doit faire face à un incendie qui détruit les magasins des boulonneries.¹⁷ Mais il ne se laisse pas abattre par ce revers. Convaincu de l'intérêt de cette industrie en plein essor, Émile œuvre pendant 12 ans à son développement dans les Ardennes, en France et même à l'international. Les boulons, écrous et autres rivets produits par l'usine de Bogny, qu'on surnomme localement la "grosse boutique", sont vendus jusqu'en Russie. Ils sont utilisés sur les grands chantiers de l'époque : ce sont les indispensables éléments de fixation des ouvrages métalliques comme ceux produits par les ateliers Eiffel ; ils jouent aussi un rôle central dans les constructions liées au développement du chemin de fer. Ainsi, en 1882, Émile Despas obtient, pour son usine, une très grosse commande de "boulons pour machines et voitures" dans une adjudication des chemins de fer de l'État belge.¹⁸

Ci-dessus : Une usine à gaz dans les années 1870, atelier de distillation



En 1884, fort de l'expérience acquise à la tête de la grosse boutique et toujours certain des belles perspectives économiques qu'offre le secteur de la boulonnerie, Émile fonde sa propre Manufacture Ardennaise à Braux, au bord de la Meuse. Comme il l'avait entrevu, celle-ci connaît un grand succès, portée par le développement du chemin de fer puis de l'automobile. En parallèle de son rôle de fondateur-directeur, Émile achète des établissements industriels en difficulté et les relève, une activité qui entretient une certaine affinité avec celle que développera, un siècle plus tard, son arrière-petit-fils Ollivier.¹⁹ En l'espace de 13 ans, Émile fait quadrupler le chiffre d'affaires des usines qu'il dirige. Ses affaires fonctionnent si bien qu'il convainc ses fils Gustave et Georges de faire carrière au sein de la Manufacture ardennaise. En 1914, le second épouse la fille d'un important fabricant de boulons du Nord.²⁰



En haut : Carte postale montrant les boulonneries de Braux

Ci-dessus : Première publicité parue dans les journaux pour vanter les produits de la Manufacture Ardennaise de Braux

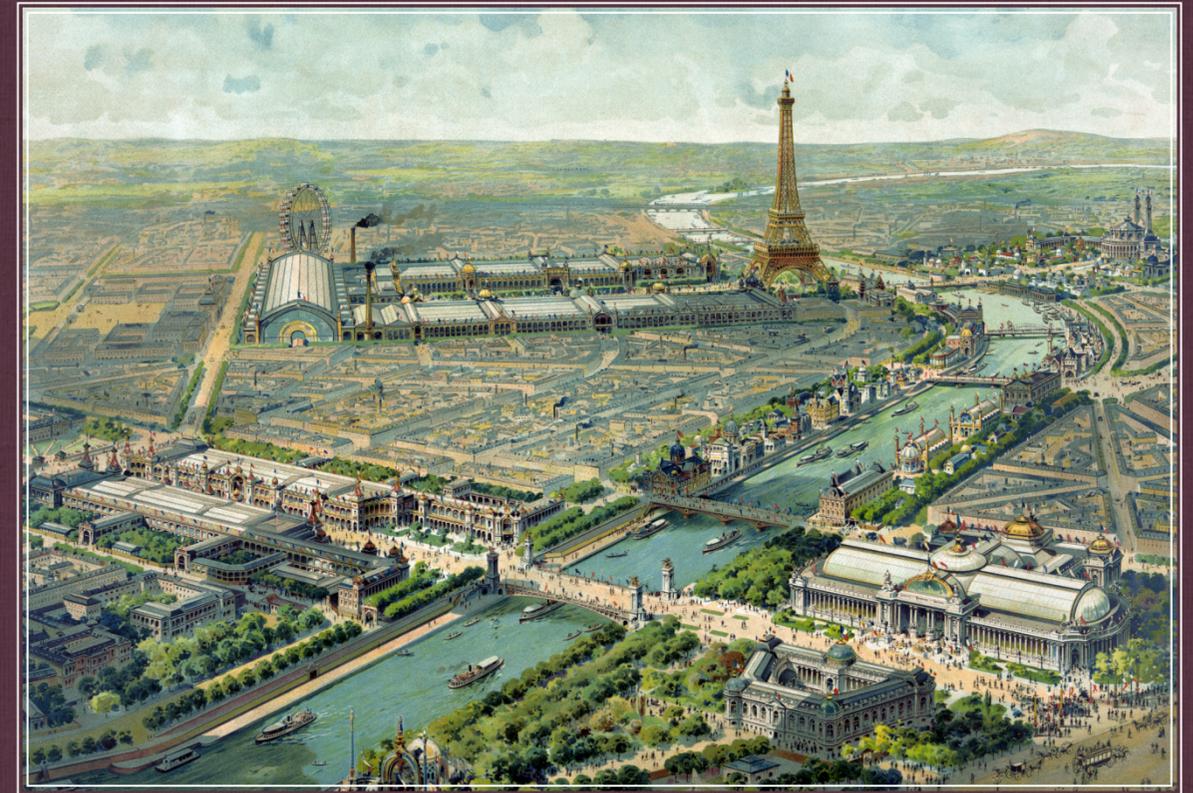
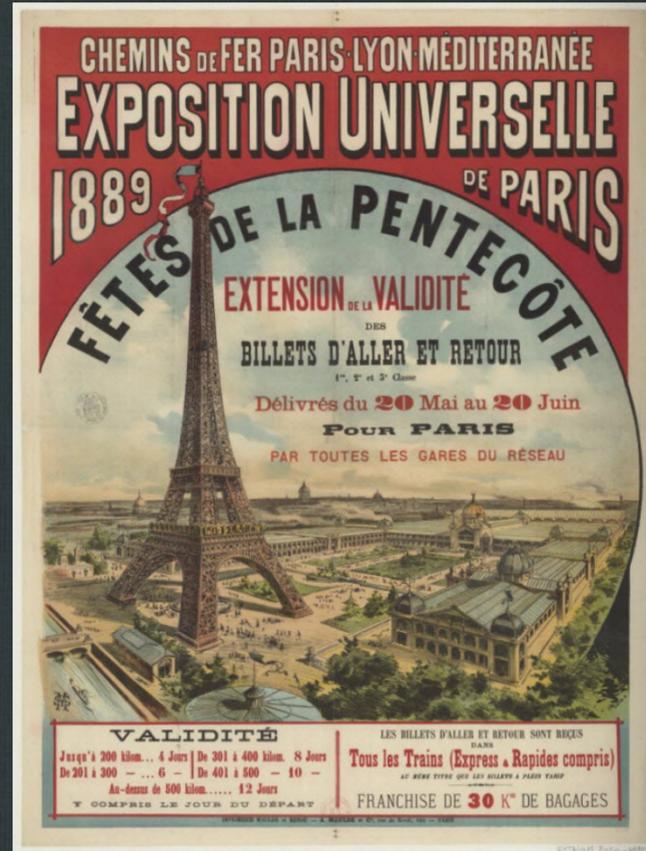
En haut à droite : Hanoï, boulevard Francis Garnier, photo prise à la fin du XIX^e siècle

À droite : Porte de la classe 41 consacrée à la métallurgie lors de l'Exposition universelle de 1889



Devenu fondateur de sa propre boulonnerie, Émile Despas est convié à représenter le secteur de la "petite métallurgie" lors de nombreux événements commerciaux, dont une dizaine d'Expositions universelles. Ces manifestations, qui ont lieu à intervalles réguliers à partir de 1851 et s'étalent sur plusieurs mois, sont l'occasion pour les pays participants de montrer la richesse de leurs savoir-faire industriels. Pour Émile, elles représentent l'opportunité de voyager à travers le monde : il va jusqu'à Hanoï, alors sur le territoire colonial français, en 1887. Il remporte la médaille d'or de boulonnerie à Paris en 1900 et à Liège en 1905. À l'Exposition universelle de Bruxelles, en 1910, désormais reconnu comme expert de la petite métallurgie, Émile fait partie du jury chargé de remettre les récompenses dans ce domaine.





Ci-dessus : Affiche de l'Exposition universelle d'Anvers en 1885, la première à laquelle Émile Despas a participé
 Affiche de l'Exposition universelle de Paris en 1889 pour laquelle la tour Eiffel a été construite
 En haut à droite : Lithographie par Lucien Baylac présentant une vue panoramique de l'Exposition universelle de 1900 à Paris
 À droite : Carte des Expositions universelles faites par Émile Despas



Si Émile Despas a réussi une carrière à laquelle son origine sociale ne le destinait pas, c'est grâce à ses compétences professionnelles mais aussi à sa personnalité très appréciée par ses pairs comme par ses employés. Un ancien des Arts et Métiers le décrit ainsi dans sa nécrologie : "d'une nature douce et affable, il est accueillant avec tout le monde ; aucune fierté dans ses rapports avec son personnel, il parle à tous sur le même ton familier, accepte de bonne grâce toutes les suggestions de ses meilleurs subordonnés et, par sa bonne humeur, prévient les différends, sinon les conflits".²¹ Sa générosité trouve une application concrète pendant la guerre de 1870-1871. Après s'être engagé dans la garde nationale pour la défense de la ville, il héberge chez lui, à Lille, une vingtaine de soldats français blessés.²²

Plus tard, devenu directeur d'usine, il s'illustre par ses compétences d'encadrement. Ses ouvriers l'apprécient et, contrairement à de nombreux autres industriels à la même époque, il n'est jamais confronté à une grève ni ne connaît de conflit qui l'aurait mené au conseil des prud'hommes.²³ "J'ai toujours cherché et réussi à concilier les intérêts des ouvriers comme ceux des capitaux", écrit-il au ministre du Commerce et de l'Industrie en 1900.²⁴

Dans une logique paternaliste, il fait construire des logements pour ses ouvriers : ceux qu'il attribue à des employés malgaches installés à Laifour, au bord de la Meuse, donnent, encore aujourd'hui, son nom à un bourg de cette commune.

À la fin du XIX^e siècle, alors que la loi n'y contraint pas encore les industriels, il prend de nombreuses mesures en faveur de ses ouvriers. Dès l'ouverture de sa Manufacture Ardennaise, Émile accorde à ses employés la journée de 10 heures, soit deux heures de moins que la limite légale dans le domaine de l'industrie et ce, 16 ans avant que la loi ne soit modifiée en ce sens. Mais ce qui suscite plus encore l'admiration des journalistes qui se penchent sur l'activité de la Manufacture Ardennaise, ce sont les efforts qu'Émile déploie pour préserver ses employés des aléas de la vie. Trente ans avant le projet d'assurances sociales d'Édouard Grinda, Émile Despas est parmi les premiers employeurs à créer des caisses de maladie pour ses ouvriers. "Le médecin, le pharmacien et le demi-salaire sont assurés à tous", souligne Henri Nautré, un militant mutualiste ardennais.²⁵ Considérant que "le travail est une des formes du capital, forme indispensable au premier chef", Émile prélève un dixième des bénéfices de ses usines pour les reverser à ses ouvriers.²⁶

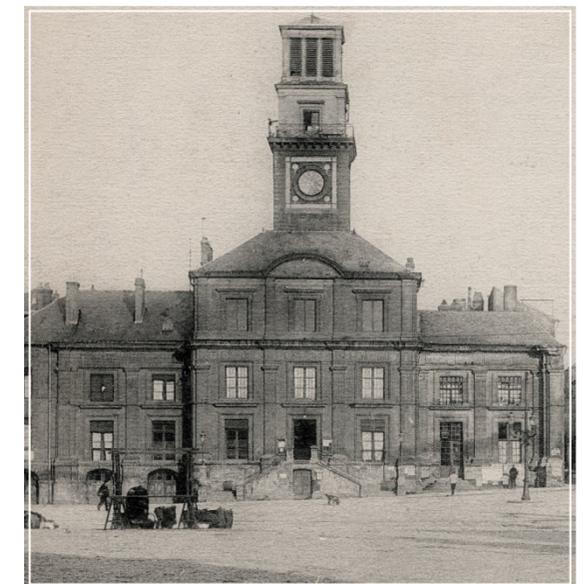
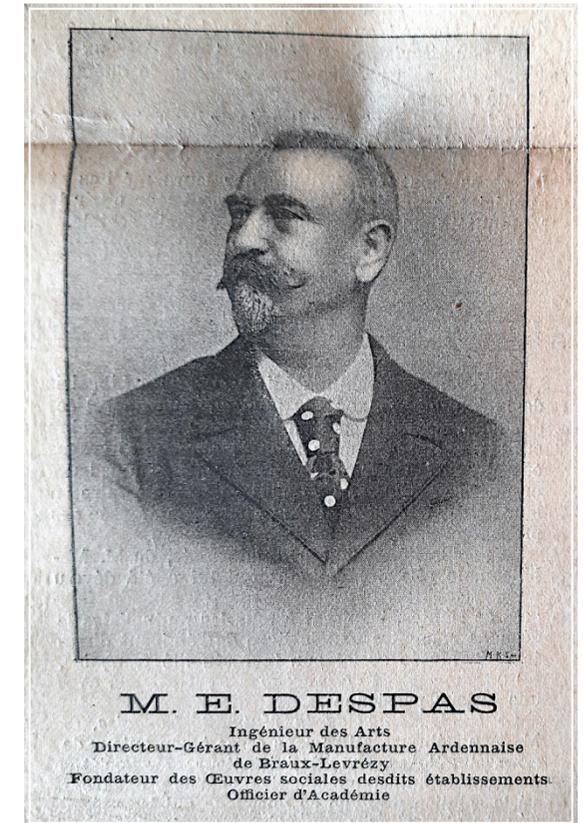
Cette participation leur permet d'alimenter une caisse de secours et une caisse de retraite, toutes deux administrées par un conseil mixte réunissant des représentants des ouvriers et des patrons. Émile s'efforce de convaincre ses employés d'y adhérer. Cette initiative est cohérente avec l'esprit humaniste et philanthrope des Arts et Métiers où il a été formé : leur fondateur, le duc de La Rochefoucauld-Liancourt, est aussi connu pour avoir créé, en 1818, ce qui deviendra la Caisse d'Épargne.

Ces valeurs sociales et humanistes se retrouvent dans l'engagement politique d'Émile Despas. À la fin des années 1860, sous le Second Empire, il défend des valeurs démocrates et s'engage en faveur de la République, aux côtés des socialistes. S'il se réjouit du passage à la République et de la consolidation de ce régime politique dans les années 1870 et 1880, ces décennies sont pour lui celles de la construction de sa carrière industrielle, laissant la politique au second plan. Elles lui donnent en revanche une expérience du monde économique qu'il met à profit à partir de 1892 lorsque, élu conseiller municipal à Braux, il prend part aux discussions sur les finances locales.²⁷ Après trois mandats dans cette commune, il se fait élire, en 1904, conseiller municipal à Charleville et y rejoint tout naturellement la commission des finances dont il reste membre durant ses deux mandats, jusqu'en 1912.²⁸

En haut à gauche : Panneau marquant l'entrée du bourg de Madagascar à Laifour

En haut à droite : Photographie d'Émile Despas publiée en 1904 dans un article consacré à ses innovations sociales

À droite : L'hôtel de ville de Charleville au début du XX^e siècle



12 février 1905 381

Renouvellement de Commission.

Le Conseil,

Sur la proposition de M. le Maire

Procède au scrutin secret, au renouvellement des commissions ci-après désignées:

Sont nommés:

1^o Commission des Finances: M. M. Baudou, Braconnier, Brion, Deschamps, Despas, Egrot, Longueville, Mécidot, Vany.

2^o Commission des Travaux: M. M. Davaux, Doizy, Ferval, Tschard, Lingat, Longueville, Maenten, Maillot, Paillette, Vassal.

3^o Commission de l'Instruction Publique: M. M. David, Die, Fouquet, Gougenheim, Haussart, Labouvie, Lehenre, Rousseaux.

4^o Commission d'Hygiène: M. M. Brion, Ferval, Tschard, Labouvie, Maenten, Vassal.

5^o Commission de l'Abattoir: M. M. Baudou, Lingat, Longueville, Maillot, Vany.

Cet engagement politique local ainsi que sa carrière en tant qu'industriel sont récompensés en 1911 lorsqu'Émile Despas obtient le titre de chevalier de la Légion d'honneur.²⁹ Cette décoration reflète la position de notable qu'Émile a acquise au fil de sa vie d'adulte. Celle-ci est bien sûr liée à ses succès dans le domaine de la petite métallurgie, mais elle s'explique aussi par le riche réseau de relations qu'il a su entretenir depuis son adolescence. Très impliqué dans les associations d'anciens de l'institution Rossat et des Arts et Métiers, Émile prend goût à conseiller les jeunes qui entrent dans le métier. Parmi ces derniers se trouve un fils de l'industriel Achille Blairon, Charles, qu'Émile rencontre régulièrement lors des réunions de la Commission régionale d'anciens des Arts et Métiers des Ardennes. Le 18 juin 1906, Léa, la fille d'Émile, épouse Georges Félix Blairon, le frère de Charles.

En haut : Extrait du registre des délibérations du conseil municipal de Charleville en 1905 : Émile Despas est renouvelé en tant que membre de la commission des finances

9.

Les Haemmerlin et les Pfau

Nom	Pfau
Prénoms	Barbe
Naissance (Date de)	29 juil 1846
Lieu de	Andolsheim
Domicile	Blancourt H. R.
Déclar ^{on}	24 sept 1872
Assisté de	"
Observ ^{on}	
Bulletin des Lois N ^o	231
	Options A. L.

Ci-dessus : L'option de Barbe Pfau (1872)

À droite : Andolsheim aujourd'hui

9.

Les Haemmerlin et les Pfau

Ce chapitre explore les racines alsaciennes de Sylviane : on y découvre sa grand-mère Amélie Haemmerlin, son grand-père Paul Léon Plain et son arrière-grand-mère Barbe Pfau. Après l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne en 1872, un choix déterminant aura des conséquences importantes pour la famille.

Le 24 septembre 1872, Barbe Pfau, âgée de 25 ans, rend visite aux autorités locales d'Andolsheim, en Alsace. L'Alsace vient d'être annexée à l'Allemagne et toute personne se trouvant sur le territoire alsacien et ne se faisant pas enregistrer comme "optant pour la nationalité française" avant le 1^{er} octobre 1872 risque de perdre sa citoyenneté française. Cependant, conserver sa nationalité française a un prix élevé : celui de l'exil immédiat. Barbe, l'arrière-grand-mère de Sylviane, fait partie des dizaines de milliers de personnes qui s'inscrivent comme "optants" et renoncent à leur droit de vivre en Alsace.¹

Deux lignées d'ancêtres de Sylviane, celles de ses grands-parents paternels, les Pfau et les Haemmerlin, ont vécu à Andolsheim pendant des générations. Andolsheim, fondée vers 710, connaît une succession de puissances allemandes pendant plus d'un millénaire.² Lors de la guerre de Trente Ans, les Alsaciens se tournent vers la France pour défendre leurs villes et une partie de l'Alsace est officiellement annexée à la France en 1648.³ Après la victoire de la France dans la guerre de Hollande (1672-1678), presque tout le reste de l'Alsace, y compris Andolsheim, devient français avec les traités de Nimègue en 1678-79 et le traité de Ryswick en 1697.⁴

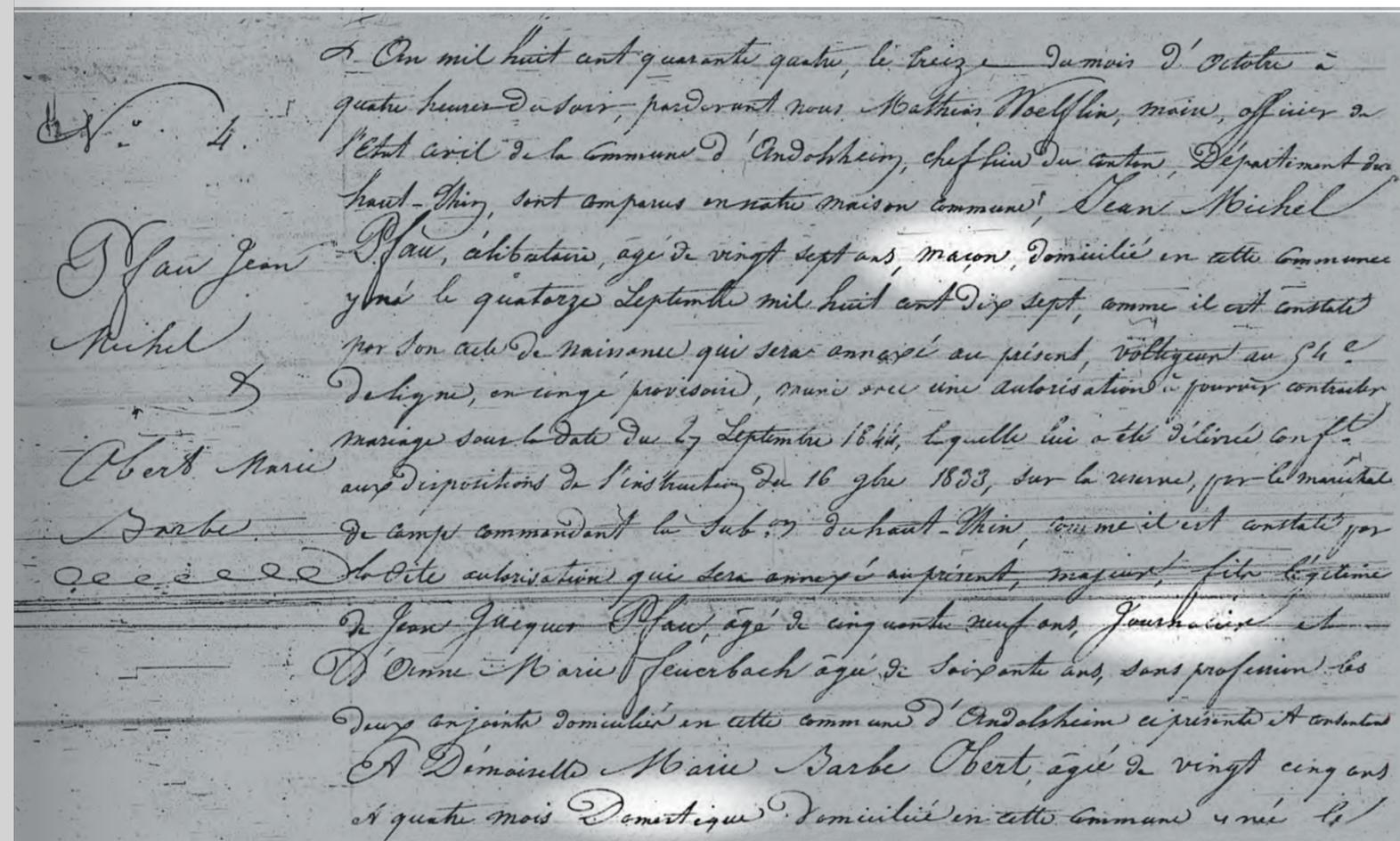




L'un des premiers Pfau que l'on peut retrouver dans l'arbre généalogique de Sylviane est Jacques Pfau. Lui et sa femme Anne Marie Meyer sont mentionnés dans l'acte de mariage de 1808 de leur fils, Jean Pfau, né à Andolsheim vers 1785.⁵ Jacques Pfau est "tisserand", ce qui pourrait expliquer comment son fils a rencontré son épouse, Anne Marie Feuerbach (née vers 1785), la fille d'un "tailleur d'habits" d'une autre ville du comté de Colmar, Muntzenheim.⁶

Avant la révolution industrielle, la main-d'œuvre artisanale dans le domaine du textile est composée de tisserands qui, à l'issue de leur formation, deviennent maîtres de guildes et forment des apprentis au métier. Les compagnons les aident dans les travaux les moins complexes.⁷ Les compagnons sont des ouvriers embauchés sur une base journalière ou saisonnière pour des travaux essentiellement physiques et "non qualifiés" effectués pour différents employeurs en fonction des besoins.⁸ Lorsque le commerce prend de l'ampleur au XVIII^e siècle, les fabricants de tissu accélèrent le processus de fabrication en engageant, dans les zones rurales, pour effectuer la majeure partie du travail, des tisserands n'appartenant pas à une guilde et donc moins chers. Le travail est ensuite terminé en ville par des mains plus expertes.⁹

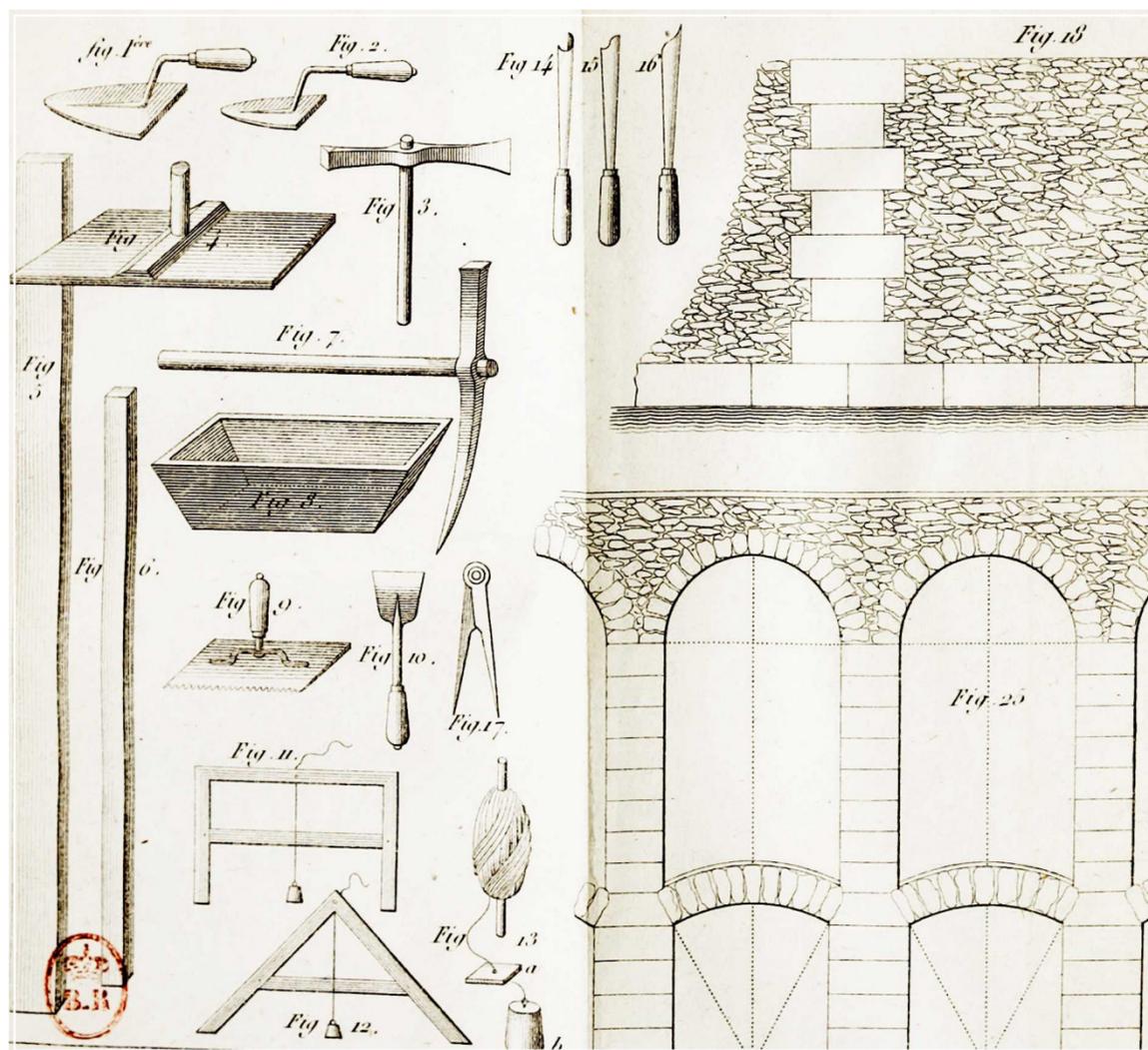
Dans l'acte de mariage de Jean Pfau on indique qu'il est "laboureur".¹⁰ En tant qu'ouvrier agricole, il est probablement soumis à une certaine précarité. En 1844, son fils Jean Michel épouse Marie Barbe Obert (née en 1819), la fille de Jean Obert, un "journalier".¹¹ Au moment de leur mariage, Jean Michel travaille comme maçon et Marie Barbe comme domestique.¹² Le métier de maçon est considéré comme un métier qualifié, plus valorisé que celui de charpentier ; il représente assurément un progrès par rapport aux moyens de subsistance limités du père et du beau-père de Jean Michel.¹³



En haut à gauche : *Le Tisserand* de Paul Sérusier, 1888

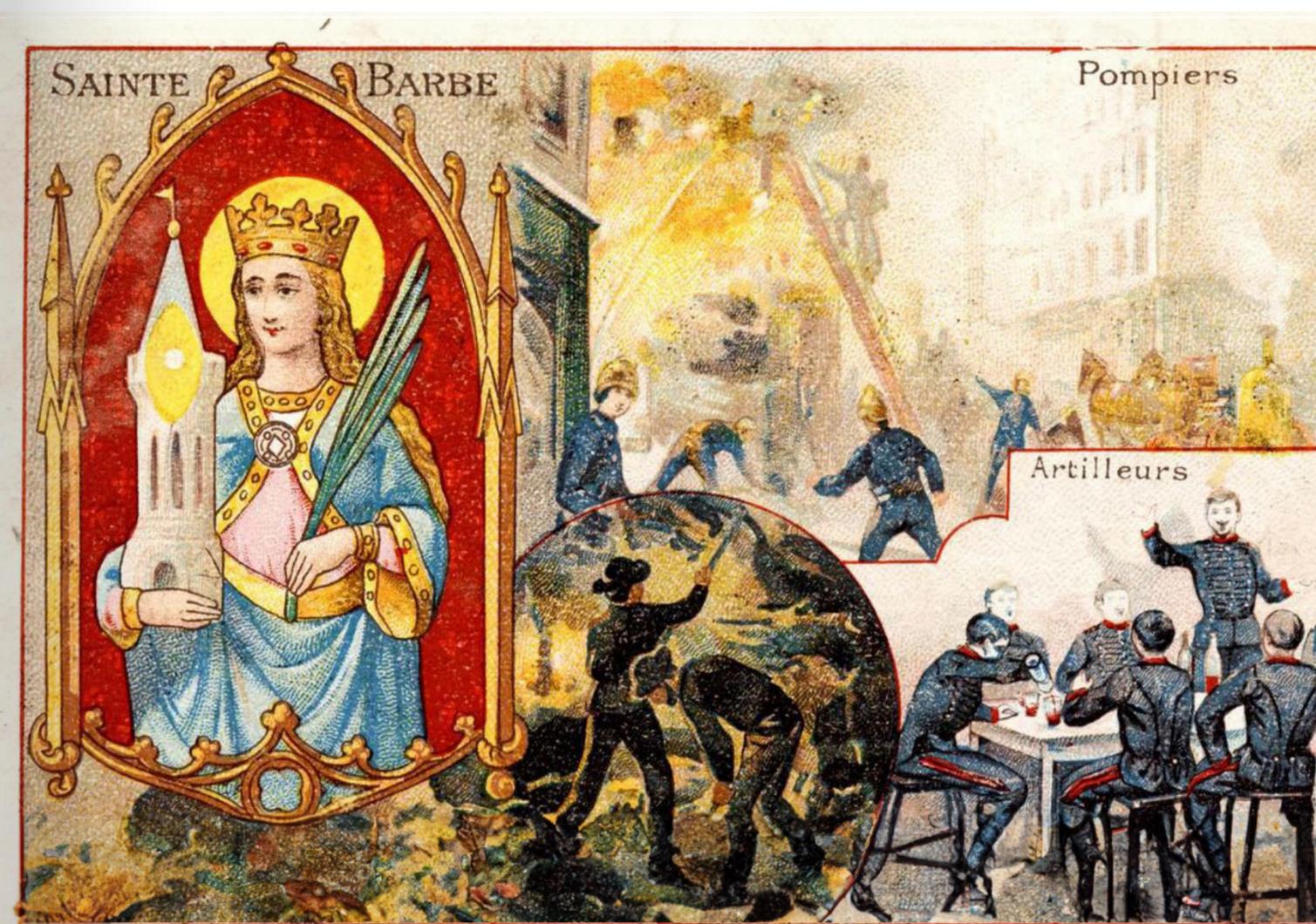
Ci-dessus : L'acte de mariage de Jean Michel Pfau et Marie Barbe Obert, octobre 1844

La dextérité et l'expertise technique exigées des maçons inspirent alors le respect. Selon un long manuel contemporain sur la taille de la pierre, "la connaissance des matériaux, leur choix et l'appréciation précise de leurs qualités et de leurs défauts, est une des sciences les plus importantes à acquérir pour l'ouvrier qui veut faire de bons travaux."¹⁴ Les maçons deviennent souvent eux-mêmes architectes.¹⁵ Les Pfau s'élèvent dans la société.



Ci-dessus : Illustration des outils du maçon dans le *Nouveau manuel complet du maçon-plâtrier, du carreleur et du paveur* (1841)

À droite : Représentation de Sainte Barbe au XIX^e siècle



La fille aînée de Jean Michel, Barbe Pfau, naît en 1846.¹⁶ Bien qu'extrêmement rare aujourd'hui, le prénom "Barbe" est relativement courant à l'époque de sa naissance, atteignant son pic de popularité pour les nouveau-nés de sexe féminin en 1901.¹⁷ Barbe, sa mère et sa grand-mère portent toutes le même prénom et ont probablement été ainsi nommées en l'honneur de sainte Barbe, une sainte importante en Alsace. Surnommée "la sainte du feu", sainte Barbe est la patronne des pompiers et la fête de sainte Barbe continue d'être célébrée chaque année.¹⁸ Alors qu'elle atteint l'âge de 23 ans, le monde de Barbe Pfau est sur le point de changer de manière inimaginable.



La seconde moitié des années 1860 est marquée par l'ambition du chef du gouvernement allemand, Bismarck, d'unir l'Allemagne autour de la Prusse. La victoire de Sadowa contre l'Autriche en 1866 est un premier pas décisif, mais Bismarck considère qu'une guerre contre la France est indispensable pour unir la Prusse aux États du sud de l'Allemagne. Aussi, lorsqu'un incident diplomatique mineur survient entre la Prusse et la France au sujet de la succession au trône d'Espagne, Bismarck saisit l'occasion d'attiser les tensions. Le 13 juillet 1870, il envoie à toutes les ambassades un télégramme dans lequel il déforme les événements pour faire croire à une provocation mutuelle entre la Prusse et la France : c'est la dépêche d'Ems. Moins d'une semaine plus tard, poussé par une opinion publique majoritairement hostile à la Prusse, Napoléon III lui déclare la guerre.¹⁹ La France surestime les prouesses de son armée et les progrès de l'armement ; elle recule sur plusieurs fronts dès le mois d'août et sa capitale est assiégée par les forces allemandes en septembre.²⁰ Des négociations de paix sont entamées, mais elles échouent rapidement car les Français n'acceptent pas l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine.²¹ En janvier 1871, la France capitule et le territoire de l'Alsace-Lorraine est cédé à l'Allemagne.²²

Ci-dessus : Couronnement du roi Guillaume I^{er} de Prusse en tant qu'empereur allemand à Versailles, 1871

À droite : Gravure du XIX^e siècle de l'Imagerie d'Épinal montrant la bataille de Froeschwiller-Woerth

Guerre de 1870-1871. BATAILLE DE REISCHOFFEN. — 6 août 1870. 142.



Imagerie d'Épinal. — PELLERIN et C^{ie}, imp^r-édit.

Charge des 1^{er}, 2^{me}, 3^{me}, 4^{me}, 8^{me} & 9^{me} Cuirassiers.

Après la retraite de Wissembourg, le Maréchal de Mac-Mahon qui devait être soutenu par les corps des généraux de Faily et Ladmirault, se trouva tout-à-coup aux prises avec les forces du Prince Royal de Prusse, en avant de la route de Bitche à Haguenau. — Le champ de bataille se trouvait resserré entre la forêt d'Haguenau à l'est et par les dernières chaînes des Vosges à l'ouest, dans un pays très accidenté et couvert de bois. — Le Maréchal engagea vigoureusement l'action ; il s'avança jusqu'à Froeschwiller à 2 kilomètres de Reischoffen ; mais les divisions du Duc de Magenta qui comptaient à peine 30,000 hommes, avaient à lutter contre une armée cinq fois plus nombreuse. — Cependant après des prodiges de valeur, vers midi, les prussiens pliaient et semblaient devoir battre en retraite, lorsqu'ils reçurent de nombreux renforts par les chemins de fer du Palatinat et du duché de Bade. — Le corps de Mac-Mahon attaqué par des forces aussi imposantes dut se replier, et c'est alors que pour couvrir sa retraite, le Maréchal ordonna aux régiments de cuirassiers de charger les masses prussiennes. A cet appel, la charge sonne, les escadrons frémissent et s'ébranlent, ces braves cuirassiers sachant d'avance qu'ils marchent à la mort, s'élançant contre l'infanterie et l'artillerie prussiennes, qui vomissent la mitraille et la mort sur une longueur de plusieurs kilomètres. Quelques escadrons arrêtés par des houblonnières sont décimés avant d'arriver sur les batteries ennemies ; mais d'autres plus heureux atteignent l'ennemi, enfoncent ses lignes profondes en les sabrant, et ne succombent qu'après avoir été entourés par des masses d'infanterie qui les déciment ou les font prisonniers. Bien que la bataille de Reischoffen n'ait pas été à l'avantage des armées françaises, tout cœur français doit rendre hommage à la valeur de nos braves soldats et à l'héroïsme des cuirassiers qui, dans cette journée, se sont montrés les dignes émules de leurs devanciers d'Eylau et de la Moskowa.

Honneur donc, mille fois honneur aux Cuirassiers français.

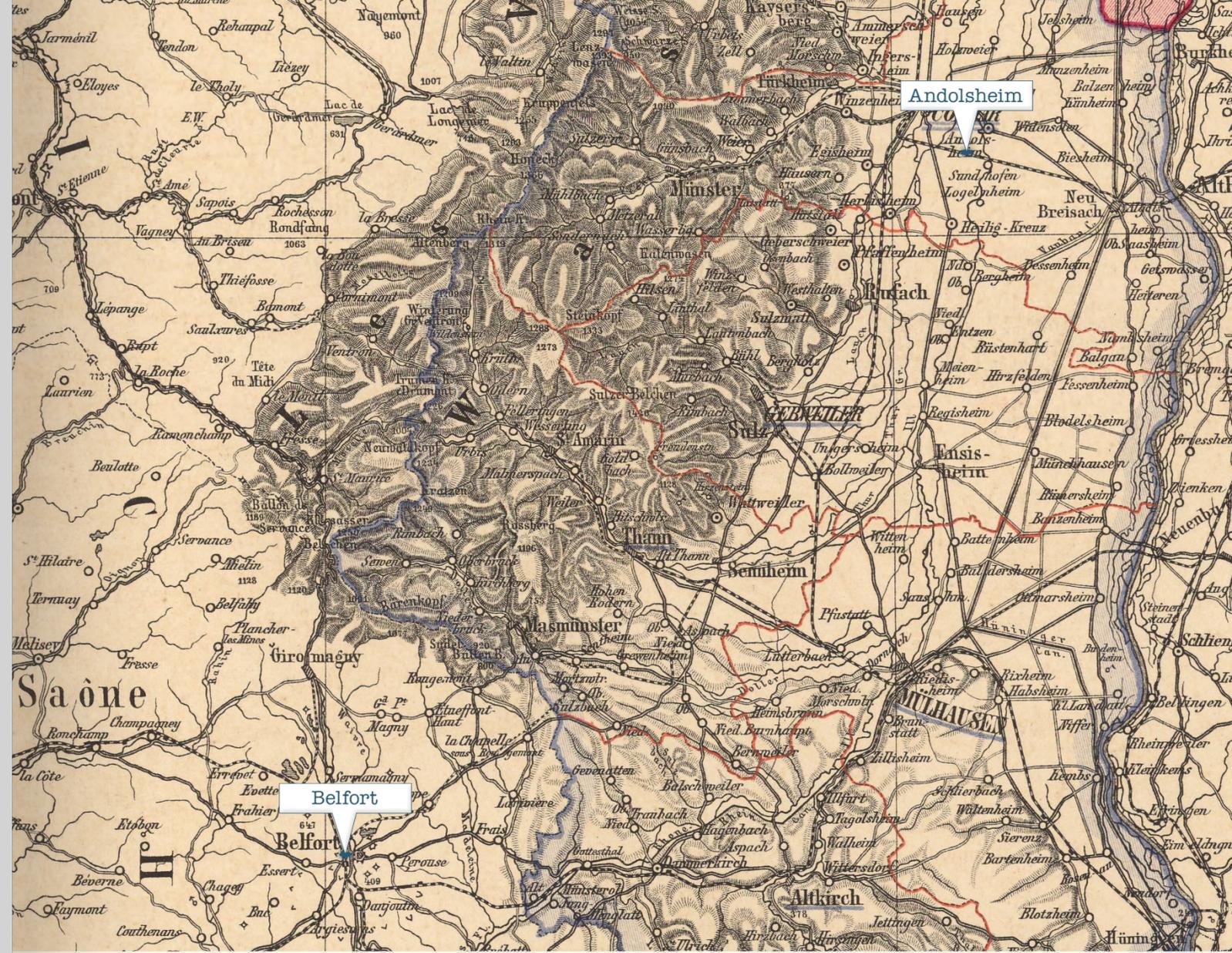
Des centaines de milliers de soldats français perdent la vie au cours de la guerre franco-prussienne et la défaite de la France a des conséquences dévastatrices à long terme, en particulier pour l'Alsace-Lorraine. En 1872, les citoyens nés dans le territoire annexé doivent choisir entre l'Allemagne ou la France.²³ Comme l'explique l'historien Éric Syssau :

“Ceux qui voulaient conserver la nationalité française devaient être domiciliés ou se domicilier en France non annexée, aux colonies ou à l'étranger. Ils devaient faire, avant le 1^{er} octobre 1872 (pour ceux qui résidaient en Europe) ou le 1^{er} octobre 1873 (pour ceux qui résidaient hors d'Europe), une déclaration d'option pour la nationalité française auprès du directeur de 'cercle' (arrondissement, Kreis) dont dépendait la commune qu'il leur fallait alors quitter (territoires annexés), ou du directeur de la police (villes de Metz et Strasbourg) ; à la mairie de leur domicile (France métropolitaine, colonies) ; auprès des ambassades et consulats français (étranger).”²⁴



Barbe, âgée de 25 ans, décide finalement de quitter l'Alsace, tandis que ses parents et sa petite sœur, Salomé (née en 1849), choisissent de rester. Barbe s'est inscrite comme “optante” moins d'une semaine avant la date limite, ce qui suggère qu'elle a hésité sur ce qu'elle devait faire, très probablement en raison du choix opposé de sa famille. Barbe n'est pas la seule à repousser sa décision aussi tard que possible. Le journal français *Le Petit Journal* décrit en détail le chaos des derniers jours de septembre 1872 :

“Tous ceux qui ont pu opter pour la nationalité française l'ont fait avec empressement et pendant les derniers jours du mois écoulé, les émigrants nous sont arrivés par milliers, fuyant le joug prussien. Ils sont partis à l'aventure, abandonnant tout, et se confiant à la générosité de la mère-patrie.”²⁵



Néanmoins, les Français qui quittent l'Alsace sont minoritaires.²⁶ Nombre d'entre eux s'installent à Belfort, qui est la ville française la plus proche géographiquement. Avant la guerre, Belfort fait administrativement partie de l'Alsace, mais sa population ayant réussi à repousser l'invasion allemande, Belfort est épargnée lors de l'annexion. Le territoire fait partie de ceux qui offrent de l'aide aux “réfugiés” alsaciens.²⁷ Comme l'indique son dossier d'option, Barbe choisit de s'installer à Beaucourt, une ville située à l'extrême sud de Belfort, peut-être parce qu'elle lui semble plus sûre. Beaucourt, qui est au centre d'une autre lignée d'ancêtres de Sylviane, est décrite plus en détail dans le chapitre “Les Japy” de ce livre.

À gauche : Images anciennes d'Andolsheim

Ci-dessus : Carte allemande de l'Alsace (1888)

Moins d'un an après avoir quitté l'Alsace, en juin 1873, Barbe épouse un natif de Beaucourt, Charles Plain (né en 1845).²⁸ Dans leur acte de mariage, le père de Barbe est indiqué comme "propriétaire" et non comme maçon. À moins que l'acte ne soit inexact, Jean Michel, en passant de "maçon" à "propriétaire", a amélioré son statut social et celui de la famille Pfau. Jean Michel a officiellement consenti au mariage bien qu'il n'y ait pas assisté, ce qui suggère que le déménagement de Barbe à Beaucourt n'a pas causé de rupture familiale majeure.²⁹ Charles Plain est le fils aîné d'un directeur d'horlogerie et horloger lui-même.³⁰ La société Japy détient alors le monopole de la production d'horloges dans la région et emploie la majeure partie de la population de Beaucourt, y compris des membres de la famille Plain.³¹



Six mois après leur mariage, Barbe et Charles ont une fille, Marie Catherine.³² Sa naissance est enregistrée par Adolphe Japy, "chevalier de la Légion d'honneur, maire, officier de l'état civil de la commune de Beaucourt." Il se trouve qu'Adolphe est aussi l'arrière-arrière-grand-père maternel de Sylviane.³³

Acte de naissance de Marie Catherine Plain, 10 novembre 1873. Le document est écrit en français et mentionne les parents, le lieu de naissance, et les témoins. Il est daté du 24 juillet 1956.

Acte de naissance de Marie Catherine Plain, 10 novembre 1873. Le document est écrit en français et mentionne les parents, le lieu de naissance, et les témoins. Il est daté du 24 juillet 1956.

Mr. 5

Andolsheim am 25. Mai 1893

Vor dem unterzeichneten Standesbeamten erschien heute, der Persönlichkeit nach _____

Haemmerlin, Amalie Margareta

_____ la femme,

des Margaretenmutter Mathias Haemmerlin _____

marie à Plain Paul 11/2 1873 à Andolsheim

wohnhaft zu Andolsheim _____

_____ Religion, und zeigte an, daß von der

Margareta Haemmerlin, geborenen Oberlin, seine

Le fils de Barbe et Charles, Paul, le grand-père paternel de Sylviane, naît en 1881.³⁴ À l'époque, la famille réside dans une maison rue de Badevel. Puis, la famille vit rue Frédéric Japy selon un recensement de 1896.³⁵ À cette époque, Paul, âgé de 14 ans, travaille comme "mécanicien".³⁶ Paul a à peine 19 ans lorsque son père décède en 1900.



Une autre ancêtre alsacienne de Sylviane, sa grand-mère paternelle Amélie Haemmerlin, naît à Andolsheim en 1893 de Mathias Haemmerlin (né en 1852), qui travaille comme charron, et Marie Oberlin (née en 1851), fille d'un "cultivateur" né à Horbourg-Wihr en Alsace.³⁷ Les charrons sont des artisans qui construisent à la main, en bois, des véhicules tels que des chars et des outils agricoles.³⁸ Mathias est issu d'une famille de charrons ; selon son acte de naissance, ses parents sont Jean Haemmerlin, charron, et Barbe Obrecht.³⁹ Le père de Jean, Philippe, l'un des premiers Haemmerlin retrouvés dans l'arbre généalogique de Sylviane, travaille également comme charron.⁴⁰ Contrairement à la mère de Paul, les parents d'Amélie sont restés en Alsace après l'annexion de 1872.

À gauche : Beaucourt

En bas à gauche : Acte de naissance de Marie Catherine Plain, 10 novembre 1873

En haut : Acte de naissance d'Amélie Haemmerlin, 25 mai 1893

Ci-dessus : Rue de Badevel et rue Frédéric Japy à Beaucourt

Dans les années 1900, Amélie fait ses études à la prestigieuse école supérieure protestante de filles du Bon Pasteur à Strasbourg.⁴¹ Fondée en 1871 dans l'ancien couvent catholique du Bon Pasteur, dans le quartier de Finkwiller à Strasbourg, l'école a été rebaptisée du nom de sa fondatrice et première directrice, Lucie Berger, en 1919. Le collège Lucie Berger reste aujourd'hui encore une école prestigieuse.⁴² Lucie Berger décrit la sociologie de son établissement dans une lettre de 1873 : "Les classes de la population auxquelles l'établissement s'adresse particulièrement sont : le clergé et le corps enseignant de la campagne ; la partie aisée de la population campagnarde ; des familles simples et honorables de la bourgeoisie strasbourgeoise, qui sont avant tout disposées à un enseignement positivement chrétien."⁴³



En 1913, Amélie épouse Paul Plain à Andolsheim.⁴⁴ De nombreux "optants", comme la mère de Paul, Barbe, retournent régulièrement en Alsace pour rendre visite à leur famille après 1872. Il est probable que Barbe l'ait fait et qu'elle ait emmené son fils avec elle, ce qui expliquerait comment Paul a fini par épouser une habitante de la ville natale de sa mère.⁴⁵



Une fois mariée à Paul, Amélie s'installe à Beaucourt. Ils ne tardent pas à être séparés, car la Première Guerre mondiale éclate en 1914 et Paul s'engage alors dans l'armée, où il sert dans le service de santé militaire.⁴⁶ Après la guerre, il retourne à Beaucourt et travaille comme industriel indépendant en 1921.⁴⁷ Le fils de Paul et d'Amélie, Robert, le père de Sylviane, naît en 1922.⁴⁸ Pendant la Seconde Guerre mondiale, Paul, qui est alors lieutenant d'administration de réserve, est enrôlé, bien qu'il soit âgé de près de soixante ans.⁴⁹ L'exposition de Paul aux gaz de guerre le rend aveugle et son nouveau handicap nécessite beaucoup de soins, qui incombent à Amélie, qui doit également gérer, seule, leur foyer.⁵⁰ Paul meurt en 1946.



En haut à gauche : L'école supérieure de filles du Bon Pasteur vers 1890

À gauche : Amélie Haemmerlin et Paul Plain

En haut : Amélie Haemmerlin et Paul Plain

Ci-dessus : *Le Républicain de Belfort* (1928)

Une fois veuve, Amélie reste farouchement indépendante et autonome, comme le décrit sa petite-fille Sylviane :

“À partir de 1946 elle a vécu toute seule et elle était très organisée. Elle était une des premières femmes en France à avoir le permis de conduire.” – **Sylviane Grinda, 2022**

Amélie est trilingue (allemand, français et anglais).⁵¹

“Elle était excellente dans toutes les langues dans lesquelles elle communiquait. Elle était particulièrement brillante.” – **Sylviane Grinda, 2022**



Sylviane se souvient également d'Amélie comme d'une jardinière passionnée :

“Elle était très alsacienne, c'est-à-dire très costaud, très fine physiquement, mais elle avait un jardin potager derrière sa maison, je vous garantis qu'il était nickel chrome.” – **Sylviane Grinda, 2022**

Sylviane a des “souvenirs très affectueux, très tendres” de sa grand-mère Amélie et hérite un souvenir en particulier, un cadeau d'Amélie : ⁵²

“J'ai le carnet de Lucie Berger avec les poèmes en français, en allemand, qu'elle m'a dédié parce que nous étions très proches.” – **Sylviane Grinda, 2022**



En bas à gauche et en haut à droite : Amélie

Références

Chapitre 1 - Les Grinda aujourd'hui

1. Interview menée par FHF avec Fabrice Grinda, 10/12/2022.
2. Interview menée par FHF avec Ollivier Grinda, 10/10/2022.
3. Ibid.
4. Interview menée par FHF avec Sylviane Grinda, 11/10/2022.
5. Ibid.
6. Ibid.
7. Interview menée par FHF avec Ollivier Grinda, 10/10/2022.
8. Ibid.
9. Interview menée par FHF avec Sylviane Grinda, 11/10/2022.
10. Ibid.
11. Ibid.
12. Interview menée par FHF avec Fabrice Grinda, 10/12/2022.
13. Interview menée par FHF avec Christophe Grinda, 12/10/2022.
14. Ibid.
15. Interview menée par FHF avec Sylviane Grinda, 11/10/2022.
16. L'ancêtre de France 2.
17. Muller, Hervé. “Ils sont fous, ces Français...”. *Le Matin de Paris*. 17 mars 1986.
18. Interview menée par FHF avec Sylviane Grinda, 11/10/2022.
19. Interview menée par FHF avec Olivier Grinda, 11/12/2022.
20. Interview menée par FHF avec Sylviane Grinda, 11/10/2022.
21. Interview menée par FHF avec Olivier Grinda, 11/12/2022.
22. Interview menée par FHF avec Fabrice Grinda, 10/12/2022.
23. Ibid.
24. Ibid.
25. Ibid.
26. Ibid.
27. Ibid.
28. Ibid.
29. Grinda, Fabrice. “Why I am leaving OLX.” Blog de Fabrice Grinda, 17 décembre 2012. www.fabricegrinda.com/why-i-am-leaving-olx/
30. Interview menée par FHF avec Fabrice Grinda, 10/12/2022.
31. Ibid.

32. Interview menée par FHF avec Sylviane Grinda,11/10/2022.
33. Interview menée par FHF avec Olivier Grinda,11/12/2022.
34. Interview menée par FHF avec Christophe Grinda,12/10/2022.
35. Interview menée par FHF avec Olivier Grinda,11/12/2022.
36. Ibid.
37. Ibid.
38. Ibid.
39. Ibid.
40. Interview menée par FHF avec Ollivier Grinda,10/10/2022.
41. Ibid.
42. Interview menée par FHF avec Fabrice Grinda,10/12/2022.
43. Ibid.
44. Interview menée par FHF avec Ollivier Grinda,10/10/2022.
45. Interview menée par FHF avec Fabrice Grinda,10/12/2022.
46. Interview menée par FHF avec Sylviane Grinda,11/10/2022.
47. “Nos tournois de tennis.” *L'Écho de Paris*. 17 mai 1923.
48. Interview menée par FHF avec Jean-Noël Grinda,11/10/2022.
49. Ibid.
50. Ibid.
51. Interview menée par FHF avec Fabrice Grinda,10/12/2022.

Chapitre 2 - Les Grinda Partie I : Peillon

1. Interview menée par FHF avec Christophe Grinda, 10/10/2022.
2. Registre des naissances de Peillon. Archives départementales des Alpes-Maritimes.
3. Tables décennales 1793-1801 de Peillon. Archives départementales des Alpes-Maritimes.
4. C'est le cas là encore pour Laurent Grinda : son acte de décès du 17 août 1835 le déclare mort “dans sa 36^e année” alors qu'il ne devrait avoir que 33 ans si la date reportée dans la table décennale des naissances est correcte. Ce genre de décalage est très fréquent à l'époque, car les personnes déclarant le décès ne connaissent pas l'âge exact de la personne décédée.
5. La plupart des baptêmes, mariages et sépultures ont lieu à Nice même, mais certains membres de la famille ont aussi vécu dans d'autres villages : Pierre Grinda (1585-1656) naît à Châteauneuf-Villevieille et décède à Tourrette-Levens.
6. Lacroix, Jean-Bernard. *Du mélèze au palmier. Nature, cultures et paysages des Alpes-Maritimes*. Conseil général des Alpes-Maritimes, 2006.
7. Recherches menées par FHF aux Archives départementales des Alpes-Maritimes et recherches de Georges Grinda conservées aux Archives départementales des Alpes-Maritimes dans un livret intitulé “Radioscopie d'une famille”, à la cote 246 J 0014.
8. Registre des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse de Peillon. Archives départementales des Alpes-Maritimes.

9. Acte de baptême de Marie Camille Grinda, registre des baptêmes de Drap. Archives départementales des Alpes-Maritimes.
10. Acte de mariage de Salvador Maria et Lareta Daleuse, le 21 février 1872, registre des mariages de Peillon. Archives départementales des Alpes-Maritimes.
11. Le Paillon – à ne pas confondre avec Peillon – est un torrent qui descend les collines de l'arrière-pays puis se jette dans la mer au niveau de Nice.
12. “Patrimoine”. Site Internet de la ville de Drap www.ville-drap.fr.
13. Prat, Sébastien. *Drap. Histoire d'une commune rurale des Alpes-Maritimes*. Alandis, 1999.
14. “Patrimoine”. Site Internet de la ville de Drap www.ville-drap.fr.
15. Isnard, Marguerite et Roger Isnard. *Nouvel almanach du comté de Nice*. Serre, 2006.
16. Bollaro, Audrey. “Le moulin à huile du village ouvre enfin ses portes.” *Nice-Matin*. 6 janvier 2012.
17. Bély, Lucien. *Les Relations internationales en Europe, XVII^e–XVIII^e siècles*. PUF, 1992.
18. Costamagna, Henri. “Les guerres et leurs conséquences dans le Comté de Nice au XVIII^e siècle.” *Cahiers de la Méditerranée*, no. 6, 1973 : pp. 77-93.
19. “Sites de la Trinité Victor”. Site Internet www.archeo-alpi-maritimi.com.
20. Cabanès, Augustin. *Fléaux des temps jadis*. Jourdan, 2019.
21. Le chiffre est également plus élevé que celui de l'année 1744 lorsque les Gallispans envahissent la région, limitant les ressources disponibles pour la population : en 1744, 17 personnes trouvent la mort à Peillon. (Cf. Registre des sépultures de Peillon. Archives départementales des Alpes-Maritimes.)
22. Acte de mariage de Jean Grinda et Marguerite Giacobi, 4 février 1755 à Drap. Archives départementales des Alpes-Maritimes.
23. Interview menée par FHF avec Véronique Muller, 10/10/2022.
24. De Beauchamp, Philippe. *L'architecture rurale des Alpes-Maritimes*. Édisud, 1992.
25. Registres des baptêmes, mariages et sépultures de Peillon et de Drap. Archives départementales des Alpes-Maritimes.
26. Acte de décès de Jean Grinda. Archives départementales des Alpes-Maritimes.
27. Ruggiero, Alain, ed. *Nouvelle histoire de Nice*. Privat, 2006.
28. Conilleau, Roland. *L'entrevue de Plombières*. Presses universitaires de Nancy, 1991.
29. Courrière, Henri. *Le comté de Nice et la France. Histoire politique d'une intégration (1860-1879)*. Presses universitaires de Rennes, 2014.
30. Nicoud, Guillaume. “1860 : Réunion de Nice et de la Savoie à la France.” Site Internet Histoire par l'image www.histoire-image.org/etudes/1860-reunion-nice-savoie-france.
31. Résultats du scrutin donnés sur le site Internet de Peillon www.peillon.fr.
32. Courrière, Henri. *Le comté de Nice et la France. Histoire politique d'une intégration (1860-1879)*. Presses universitaires de Rennes, 2014.
33. Interview menée par FHF avec Véronique Muller, 10/10/2022.
34. Acte de mariage de Jean-Baptiste Grinda et Françoise Constance Bottin à Nice. Archives départementales des Alpes-Maritimes.

Chapitre 3 - Les Grinda II: Les médecins niçois

1. “Les Assurances sociales ont été votées ce matin à 7 heures.” *L'ami du peuple*, 24 avril 1930 et “Le rectificatif a été adopté par 547 voix contre 29.” *Le Populaire*, 25 avril 1930.
2. Laroque, Michel. “Des premiers systèmes obligatoires de protection sociale aux assurances sociales.” *Vie sociale*, no. 2, 2015, p. 31-48.
3. Gonnet, Paul. “Un grand médecin ministre, Édouard Grinda (1866-1958) et sa famille.” *Cahiers de la Méditerranée*, no. 55, 1997, p.67-75.
4. Interview menée par FHF avec Henri Courrière, entretien en visioconférence, 27/09/2022.
5. Rapport et Délibérations du Conseil des Alpes-Maritimes, janvier 1875.
6. “L'incendie de l'hospice des fous de Saint-Pons.” *Le Gaulois*, 7 avril 1875.
7. Salvadori, Françoise et Laurent-Henri Vignaud, *Antivax - Résistance aux vaccins du XVIII^e siècle à nos jours*, 2019. Et Biraben, Jean-Noël. “La diffusion de la vaccination en France au XIX^e siècle.” *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 1979.
8. Sandras, Agnès. “Le ‘certificat de vaccine’ : un papier indispensable au XIX^e siècle.” Blog *l'Histoire à la BnF*, 27 mai 2022.
9. *Bulletin de l'Académie nationale de médecine*, 1878, pp. 591-593 ; *Rapport sur les vaccinations pratiquées en France*, Comité central de vaccine, 1879, pp. 43-46 ; *Journal officiel de la République française. Lois et décrets*, 10 août 1883, p. 4166.
10. Courrière, Henri. *L'État, la nation et la petite patrie. La vie politique à Nice et dans les Alpes-Maritimes de 1860 à 1898 : genèse d'un département français*. Thèse, Université de Nice. 2008 : p.1167. Et “Les élus du 4 mai”, *La vie mondaine à Nice*, 14 mai 1884.
11. Acte de naissance de Marie Mélanie Rosalie Scoffier.
12. *Le Figaro*, 13 novembre 1878.
13. *Le Petit Marseillais*, 9 mars 1885.
14. Site Internet des anciens du lycée Masséna www.anciensmassena.fr.
15. *Le Petit Provençal*, 12 janvier 1898, p. 3.
16. Les journaux mentionnent son nom lorsqu'il assiste à des événements mondains tels que l'inauguration de l'opéra français (cf. *Le Messager du Midi : journal du soir*, 8 décembre 1888) ou un événement sportif (cf. *Journal des sports*, 27 avril 1898).
17. Acte de mariage d'Édouard Grinda et Augustine Schmitz, 7 février 1899. Archives départementales des Alpes-Maritimes.
18. *Le Petit Provençal*, 1^{er} février 1899.
19. Acte de mariage de Marie Joséphine Hortense Grinda et Joseph Malgat, le 30 octobre 1890, et Docteur J. Malgat, *Les anciennes prisons de Venise*, Nice, 1898.
20. Bellon, Christophe. “Méditerranée et politique dans l'entre-deux-guerres : Édouard Grinda, député des Alpes-Maritimes (1919-1932)”, communication présentée lors du congrès de la Commission Internationale pour l'Histoire des Assemblées d'État en 2006.
21. Dossier de Légion d'honneur d'Édouard Grinda, base Léonore.
22. Livret militaire d'Édouard Grinda, Service Historique de la Défense, cote GR 6 YE 13283.
23. Bellon, Christophe. “Méditerranée et politique dans l'entre-deux-guerres : Édouard Grinda, député des Alpes-Maritimes (1919-1932)”. Communication présentée lors du congrès de la Commission Internationale pour l'Histoire des Assemblées d'État en 2006.

24. Simon, Dominique. “Les assurances sociales et les mutualistes (1920-1932).” *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, octobre-décembre 1987, pp. 587-615.
25. Dreyfus, Michel, Michèle Ruffat, Vincent Viet, Danièle Voldman. *Se protéger, être protégé : une histoire des assurances sociales en France*, 2006.
26. Travaux de la commission d'assurance et de prévoyance sociale de la Chambre des députés. Archives nationales, cote F/22/2059.
27. Welhoff, Edmond. “Le triomphe de la sympathie.” *Tribuns et haut-parleurs*, 1932.
28. “La lèpre des routes. La campagne contre les abus de l’Affichage.” *Beaux-Arts*, 25 septembre 1931.
29. Proposition de loi tendant à conférer aux veuves de guerre non remariées l'exercice des droits électoraux dont bénéficiaient leurs maris, 29 mars 1930. Et “Changement de ministère.” *L'Œuvre*, 17 décembre 1930.
30. Compte rendu de la XXVII^e conférence, tenue à Bucarest, du 1^{er} au 7 octobre 1931, Bureau interparlementaire.
31. Compte rendu de la XXVIII^e conférence tenue à Genève du 20 au 26 juillet 1932, Bureau interparlementaire.
32. Dossier d'Édouard Grinda à la Direction générale de la Sûreté nationale. Archives nationales, cote 19940448/404 ; Dossier 34253.
33. Dossier de Légion d'honneur d'Édouard Grinda, base Léonore.
34. *Le journal*, 6 juin 1942, p. 4.
35. Bertrand, F. *Origines et évolution de la médecine d'urgence hospitalière à Nice de 1960 à nos jours*, Résumé d'un mémoire de DEA sous la direction de Ralph Schor. Archives départementales des Alpes-Maritimes, p. 8.
36. Dossier étudiant de Jean-Paul Grinda. Archives de l'Assistance publique – Hôpitaux de Paris.
37. “Nos médecins.” *L'Éclairer du dimanche*, 30 novembre 1930.
38. Grinda, Jean-Paul. “Armée ou Gendarmerie.” *La France*, 28 mars 1819.
39. “Nouvelles.” *La Pédiatrie pratique*, 21 avril 1921.
40. Grinda, Jean-Paul. “Les externes des hôpitaux.” *La France libre*, 15 février 1921.
41. Dossier de Légion d'honneur de Jean-Paul Grinda, base Léonore.
42. Archives départementales des Alpes-Maritimes, Fonds de l'hôtel Westminster, papiers de Jean-Paul Grinda, cote 231 J 10.
43. Bézias, Jean-Rémy. “Pouvoir dans la presse et influence politique : les dirigeants de la presse niçoise (début du XX^e siècle - début des années 1960)”, *Cahiers de la Méditerranée*, no. 92, 2016, p.13-19.
44. Dossier de légion d'honneur de Jean-Paul Grinda, base Léonore.
45. Interview menée par FHF avec Jean-Noël Grinda, 10 octobre 2022.
46. Interview menée par FHF avec Camille Missud, 11 octobre 2022.

Chapitre 4 - Les Schmitz

1. La formule “Mme veuve Schmitz” est mentionnée dans de nombreux articles et publicités de la presse de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle, tels que *The Nice gazette*, *Le Radical*, *The Swiss & Nice Times* et *Le Petit Moniteur universel*, pour n'en citer que quelques-uns.
2. La date de naissance de Victoire est le 23 novembre 1814 selon son acte de baptême qui date du 25 novembre 1814.
3. La profession de Jean-François Tesson est indiquée dans un avis de réformation de noms datant du 4 janvier 1788.

4. "Liste générale des commercans [sic] de Paris." *Almanach du commerce de Paris, des départements de l'empire français et des principales villes du monde*, 1^{er} janvier 1813, p. 135.
5. *Le Droit*, 30 octobre 1874 et acte de décès d'Alexandre Tesson, 14 janvier 1863.
6. Acte notarié, 20 mai 1851. Archives Nationales, Minutes et répertoires du notaire Auguste Jozon, cote MC/ET/XXX/876.
7. "Le métier de marchand de vin, définition et formation." Blog *Histoire de la vigne et du vin dans le Sud-Ouest*, 13 octobre 2016.
8. Acte de mariage de Victoire Tesson et Jean Schmitz, 21 mai 1831. Archives de Paris.
9. Béraud, Antoine-Nicolas et Pierre-Joseph-Spiridion Dufey. *Dictionnaire historique de Paris*, vol. 1, 1828, p. 426.
10. Sibalis, Michael David. "Les cordonniers et le fouriérisme dans le Paris du XIX^e siècle : La Société laborieuse des cordonniers-bottiers." *Histoire sociale*, vol. 20, no. 39, 1987.
11. "Le passé et l'histoire de la rue Oberkampf à Ménilmontant", *evous.fr*, 25 janvier 2022.
12. Acte de naissance de Charles Michel Schmitz, 25 janvier 1811.
13. "Liste générale." *Almanach-Bottin du commerce de Paris, des départemens [sic] de la France et des principales villes du monde*, 1^{er} janvier 1842.
14. Lurine, Louis. "Rue et Faubourg Saint-Martin." *Les rues de Paris. Paris ancien et moderne : origines, histoire, monuments, costumes, mœurs, chroniques et traditions*, 1844, p. 64.
15. Vever, Henri. *La bijouterie française au XIX^e siècle*, 1906. Et "French Jewellery of the Nineteenth Century", <https://wartski.com>.
16. Victoire a hérité de la propriété en mai 1846 selon un acte notarié du 5 novembre 1850. La propriété avait une deuxième entrée sur la rue des Marais, aujourd'hui disparue.
17. Mark Traugott. "The Crowd in the French Revolution of February, 1848." *The American Historical Review*, vol. 93, no. 3, 1988, pp. 638-52.
18. Ibid.
19. Ibid.
20. *Le Droit*, 7 avril 1848.
21. Acte notarié concernant le prêt de Victoire et Jean, 5 novembre 1850. Archives nationales, Minutes et répertoires du notaire Auguste Jozon, cote MC/ET/XXX/876.
22. Acte notarié, 20 mai 1851. Archives nationales, Minutes et répertoires du notaire Auguste Jozon, cote MC/ET/XXX/876.
23. Bottaro, Alain. "Le temps des pionniers (1780-1860)", conférence donnée dans le cadre du colloque "Hôtels et Palaces. Nice, une histoire de l'hôtellerie de 1780 à 1940" organisé par la Ville de Nice, 2021.
24. Interview menée par FHF avec Michel Steve, 10/10/2022.
25. Pisano, Jean-Baptiste. "Du temps perdu au temps retrouvé. L'hôtellerie niçoise entre 1850 et 1930." *Recherches régionales Côte d'Azur et contrées limitrophes*, 1^{er} janvier 2013.
26. *La Patrie*, 8 octobre 1855.
27. Gay, Jean-Christophe. "La Côte d'Azur, jalon majeur de l'histoire du tourisme." *Le tourisme, de nouvelles manières d'habiter le monde*, 2017.
28. Acte de mariage d'Auguste Schmitz et de Pauline Bouchardat, 10 juillet 1865.
29. Thuin, Véronique. "Victoire Schmitt [sic]", *Portraits de femmes de la Côte d'Azur*, 2011.

30. Acte de mariage d'Auguste Schmitz et de Pauline Bouchardat, 10 juillet 1865.
31. Ibid. Le certificat précise que l'acte de décès de Jean a été déposé (ainsi que celui de la mère de Pauline).
32. "Liste des immeubles protégés au titre des monuments historiques en 2013." *Journal officiel de la République française*, 8 mai 2014.
33. Cette date figure sur la pierre tombale d'Auguste Schmitz. Sa date de naissance ne correspond pas à celle de son acte de naissance, mais la pierre tombale devrait être une source fiable pour la date de son décès. La veuve d'Auguste, Pauline, est décédée en 1898 d'après son acte de décès établi le 2 août 1898.
34. Interview menée par FHF avec Michel Steve, 10/10/2022.
35. "Les Grinda, histoire d'une réussite sur six générations." *Le Point*, 16 juin 2016.
36. "Notre Histoire." Site Internet officiel de l'Hôtel Nice Beau-Rivage, <https://www.hotelnicebeaurivage.com/notre-histoire-2/>.
37. Relativement peu connue de son vivant, elle est devenue, à titre posthume, internationalement vénérée sous le nom de Sainte Thérèse de Lisieux.
38. "Notre Histoire." Site Internet officiel de l'Hôtel Nice Beau-Rivage. F. Scott Fitzgerald a également séjourné à l'hôtel dans les années 1920.
39. Ibid.
40. *Gazette de Nice*, 30 novembre 1889.
41. Thuin, Véronique. "Victoire Schmitt [sic]." *Portraits de femmes de la Côte d'Azur*, 2011.
42. *The Mentone and Monte Carlo News*, 12 mars 1898.
43. Le testament notarié de Victoire de 1902 fait référence au "testament olographe" de Victoire de 1899.
44. Acte de mariage d'Augustine Schmitz et Édouard Grinda à Nice, 7 février 1889. Archives départementales des Alpes-Maritimes.
45. Acte de mariage de Clément Giraud et Anna Marguerite Schmitz à Nice, 28 juillet 1900. Archives départementales des Alpes-Maritimes.
46. *Journal d'agriculture pratique, de jardinage et d'économie domestique*, 1^{er} janvier 1901.
47. *La Semaine niçoise*, 9 février 1901.
48. Archives de l'hôtel Westminster, carton 25.
49. Interview menée par FHF avec Jean-Noël Grinda, 11/10/2022.
50. Blumenkranz, Bernhard, Georges Levitte et David Weinberg. "Nice, France", *Bibliothèque virtuelle juive*.
51. "Le Casino de la Jetée-Promenade, folie niçoise des temps jadis", *Nice 24*, 5 avril 2022.
52. Lettre d'un avocat à Augustine concernant l'hôtel Westminster, 20 juillet 1944. Archives de l'hôtel Westminster, carton 25.
53. Lettre de Jean-Paul Grinda au ministre de la Culture, 13 juin 1966. Archives nationales, cote 19930049/15.
54. Interview menée par FHF avec Jean-Noël Grinda, 11/10/2022.
55. Interview menée par FHF avec Olivier Grinda, 11/12/2022.
56. "À Nice, le renouveau du Westminster." *L'Hôtellerie Restauration*, 8 décembre 2015.

Chapitre 5 - La famille Japy

1. *Le Pays de Montbéliard*, 1979.
2. Lamard, Pierre. *Frédéric Japy et son héritage*, 1999, p. 2.
3. Lamard, Pierre. *Frédéric Japy et son héritage*, 1999, p. 1.
4. Lamard, Pierre. *Histoire d'un capital familial au XIX^e siècle, le capital Japy*, 1988, p. 32.
5. Lamard, Pierre. *Histoire d'un capital familial au XIX^e siècle, le capital Japy*, 1988, p. 32. Renaudin, Florent. *L'homme d'armes au Moyen Âge*, 2006.
6. Lamard, Pierre. *Histoire d'un capital familial au XIX^e siècle, le capital Japy*, 1988, p. 34.
7. Acte de naissance de Catherine Marguerite Fainot, 1726. Acte de décès de Marguerite Fainot, 1798.
8. Gaston-Breton, Tristan. "Japy, pionnier de la révolution industrielle." *Les Échos*, 9 août 2016.
9. Lamard, Pierre. *Histoire d'un capital familial au XIX^e siècle, le capital Japy*, 1988, p. 34.
10. Acte de naissance de Catherine Marguerite Fainot, 1726.
11. Lamard, Pierre. *Histoire d'un capital familial au XIX^e siècle, le capital Japy*, 1988, p. 34.
12. Cassan, Michel. "Officiers 'moyens', officiers seigneuriaux." *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 23 novembre 2008. <http://journals.openedition.org/ccrh/1233>. Et Archassal, Pierre-Valéry. "Les archives des justices seigneuriales", *La Revue française de généalogie*. 14 janvier 2022.
13. Lamard, Pierre. *Frédéric Japy et son héritage*, 1999, p. 4.
14. Lamard, Pierre. *Histoire d'un capital familial au XIX^e siècle, le capital Japy*, 1988, p. 46.
15. Parmi les membres de la famille Japy à Montbéliard se trouve un horloger, Jacques Frédéric Georges Japy. Le fait que Frédéric se soit lancé dans cette activité peu après ses études laisse penser que c'est ce parent qui a hébergé Frédéric pendant sa scolarité ou qu'il a eu suffisamment de contacts avec lui pour l'influencer dans le choix de sa vocation.
16. Lamard, Pierre. *Histoire d'un capital familial au XIX^e siècle, le capital Japy*, 1988, p. 41.
17. Lamard, Pierre. *Histoire d'un capital familial au XIX^e siècle, le capital Japy*, 1988, p. 42.
18. Gaston-Breton, Tristan. "Japy, pionnier de la révolution industrielle." *Les Échos*, 9 août 2016.
19. "Des origines à nos jours." *Fédération de l'industrie horlogère suisse*, <https://www.fhs.swiss/re/origins.html>. "Établissement", *Dictionnaire de français Larousse en ligne*.
20. "Des origines à nos jours." *Fédération de l'industrie horlogère suisse*, <https://www.fhs.swiss/re/origins.html>.
21. "Des origines à nos jours." *Fédération de l'industrie horlogère suisse*, <https://www.fhs.swiss/re/origins.html>.
22. Gaston-Breton, Tristan. "Japy, pionnier de la révolution industrielle." *Les Échos*, 9 août 2016.
23. "Des origines à nos jours." *Fédération de l'industrie horlogère suisse*, <https://www.fhs.swiss/re/origins.html>.
24. "Histoire", <https://perrelet.com>. La marque créée par ses descendants existe encore aujourd'hui.
25. Gaston-Breton, Tristan. "Japy, pionnier de la révolution industrielle." *Les Échos*, 9 août 2016.
26. Gaston-Breton, Tristan. "Japy, pionnier de la révolution industrielle." *Les Échos*, 9 août 2016.
27. Lamard, Pierre. *Histoire d'un capital familial au XIX^e siècle, le capital Japy*, 1988, p. 43.
28. Lamard, Pierre. *Histoire d'un capital familial au XIX^e siècle, le capital Japy*, 1988, p. 42.
29. Lamard, Pierre. *Histoire d'un capital familial au XIX^e siècle, le capital Japy*, 1988, p. 42.
30. Lamard, Pierre. *Histoire d'un capital familial au XIX^e siècle, le capital Japy*, 1988, p. 42. "Association : Grange-la-Dame", site Internet du collège les Hautes Vignes: <http://www.clg-les-hautes-vignes.ac-besancon.fr>. Acte de mariage de Catherine Amstutz et Frédéric Japy, 16 février 1773.
31. "Michel Amstutz", www.ferriere.net.
32. "Anabaptist." *Encyclopédie Britannica en ligne*.
33. Peroz, Francis. *Les Japy : destinées d'une famille comtoise*, 2017, p. 35.
34. Lamard, Pierre. *Histoire d'un capital familial au XIX^e siècle, le capital Japy*, 1988, p. 43.
35. Lamard, Pierre. *Histoire d'un capital familial au XIX^e siècle, le capital Japy*, 1988, p. 35.
36. Lamard, Pierre. *Histoire d'un capital familial au XIX^e siècle, le capital Japy*, 1988, p. 43.
37. Trincano, Louis. "Pages d'Histoire de l'Industrie Horlogère", *Annales Françaises de Chronométrie*, vol. 14, pp. 175-210.
38. Lamard, Pierre. *Frédéric Japy et son héritage*, 1999, p. 2.
39. Lamard, Pierre. *Histoire d'un capital familial au XIX^e siècle, le capital Japy*, 1988, p. 47.
40. Trincano, Louis. "Pages d'Histoire de l'Industrie Horlogère." *Annales Françaises de Chronométrie*, vol. 14, pp. 175-210.
41. Par exemple, la *Gazette nationale* du 19 novembre 1804.
42. Lamard, Pierre. *Histoire d'un capital familial au XIX^e siècle, le capital Japy*, 1988, p. 52.
43. Gaston-Breton, Tristan. "Japy, pionnier de la révolution industrielle." *Les Échos*, 9 août 2016.
44. Lamard, Pierre. *Histoire d'un capital familial au XIX^e siècle, le capital Japy*, 1988, p. 48.
45. Lamard, Pierre. *Histoire d'un capital familial au XIX^e siècle, le capital Japy*, 1988, p. 48.
46. Interview menée par FHF avec Sylviane Grinda, 11/10/2022.
47. Interview menée par FHF avec Sylviane Grinda, 11/10/2022.
48. Lamard, Pierre. *Histoire d'un capital familial au XIX^e siècle, le capital Japy*, 1988, p. 54.
49. Lamard, Pierre. *Histoire d'un capital familial au XIX^e siècle, le capital Japy*, 1988, p. 53.
50. Interview menée par FHF avec Pierre Lamard, entretien en visioconférence, 26/09/2022.
51. Peroz, Francis. *Les Japy : Destinées d'une famille comtoise*, 2017, p. 27.
52. Parmi les Japy et les Peugeot qui se sont mariés, on compte Clémence, la fille de Frédéric et Catherine, qui a épousé Charles Christophe Peugeot.
53. Lamard, Pierre. *Histoire d'un capital familial au XIX^e siècle, le capital Japy*, 1988, p. 66.
54. Salon des artistes français. *Explication des ouvrages de peinture et dessins, sculpture, architecture et gravure des artistes vivans* (sic.). E. Pigelet, 1879.
55. *Grove Art Online*.
56. Interview menée par FHF avec Sylviane Grinda, 11/10/2022.
57. Interview menée par FHF avec Sylviane Grinda, 11/10/2022.
58. Interview menée par FHF avec Sylviane Grinda, 11/10/2022.
59. Acte de naissance de Clémence Marthe Couillerot, 20 septembre 1895.
60. Acte de naissance d'Huguette Japy, 4 septembre 1924.

Chapitre 6 - Les Blairon

1. Archives départementales des Ardennes, *Les Ardennes durant la Grande guerre (1914-1918) : exposition*, 29 octobre-20 novembre 1994, Charleville-Mézières, 1994.
2. Horne, John. "Le mythe des mains coupées." *Guerre et cultures*. Ed. Jean-Jacques Becker. Armand Colin, 1994. Si les rumeurs de pillages et de violences correspondaient parfois à la réalité, les récits de mains coupées étaient bien évidemment faux.
3. Nivet, Philippe. *La France occupée. 1914-1918*. Armand Colin, 2011.
4. Karleskind M. & M^{me}, *Charleville-Mézières pendant l'occupation allemande*. Société des écrivains ardennais, no 10, 1935.
5. Ibid. p.18.
6. Ibid. p. 19.
7. Becker, Annette. *Les cicatrices rouges 14-18 France et Belgique occupées*. Fayard, 2010.
8. Acte de mariage de Benoît Blairon et Marie Anne Tordeur, 30 septembre 1748 à Maubeuge. Archives départementales du Nord.
9. Registres des baptêmes, mariages et sépultures. Archives départementales du Nord et Archives départementales des Ardennes.
10. Registre matricule des grenadiers royaux et grenadiers postiches de Valenciennes (1751 - 1758). Service historique de la Défense, cote SHD/GR 2 Yc 123.
11. Tourneur, Francis. "Le réseau du marbre entre les Pays-Bas méridionaux et la France avant les grands travaux de Versailles ou les prémices d'une apothéose." *La France savante*. Ed. Arnaud Hurel. Éditions du Comité des travaux historiques et scientifiques, 2017.
12. "La métallurgie ardennaise." *Le Monde*, 19 avril 1960.
13. Havard, Henry. *Les arts de l'ameublement. La serrurerie*. C. Delagrave, 1897. Le terme "serrurerie" vient du verbe "serrer" qui signifiait autrefois "fermer" et englobe donc tous les types d'ouvrages en fer qui ont cette fonction (grillages, portes, etc.) puis, par extension, tout ouvrage d'art en fer.
14. Acte de mariage de Pierre-Joseph Blairon et Marie Alexise Lurot, 15 janvier 1797. Archives départementales des Ardennes.
15. Acte de mariage de Théodore Achille Blairon et Marie Esther Mathieu, 23 novembre 1869. Archives départementales des Ardennes.
16. Acte de naissance de Georges Félix Blairon dans son dossier de Légion d'honneur, base Léonore.
17. Acte de décès de Théodore Achille Blairon le 10 février 1925 à Charleville. Archives départementales des Ardennes.
18. "Nécrologie." *L'Usine*, 21 février 1925.
19. "Charleville." *L'Impartial de Reibel*, 27 février 1886.
20. Registre des délibérations du conseil municipal de Charleville. Archives municipales de Charleville, 1892-1904.
21. Dossier militaire de Théodore Achille Blairon. Service historique de la Défense, cote GR 5 YE 4573.
22. Habitants de Charleville.
23. Archives départementales des Ardennes, *Les Ardennes durant la Grande guerre (1914-1918) : exposition*, 29 octobre-20 novembre 1994, Charleville-Mézières, 1994.
24. Charles, Nicolas. "Aimer l'ennemi." *Journal des Anthropologues*, 2019.
25. Nivet, Philippe. *La France occupée. 1914-1918*. Armand Colin, 2011.

26. Karleskind M. & M^{me}, *Charleville-Mézières pendant l'occupation allemande*. Société des écrivains ardennais, no 10, 1935.
27. Ibid.
28. "Le Kronprinz et l'administration municipale." *L'Écho de Paris*, 7 décembre 1918.
29. Dossier étudiant de Georges Félix Blairon. Archives de l'université de médecine de Paris.
30. Voir notamment *L'Indépendant rémois*, 14 décembre 1912. *Le Progrès de la Côte-d'Or*, 23 juin 1922. *La République Française*, 19 mai 1923. *Le Journal*, 2 mars 1937.
31. "Une maladie nouvelle." *L'Intransigeant*, 24 juin 1927.
32. Le Naour, Jean-Yves. *Les soldats de la honte*. Perrin, 2011.
33. *Le Gaulois*, 6 juillet 1919.
34. Acte de mariage de Georges Félix Blairon et Léa Joséphine Despas, 18 juin 1906. Archives départementales des Ardennes.
35. Barret Maud et Claire Lignereux. *Focus Art Déco Charleville-Mézières*. Villes et pays d'art et d'histoire, 2020.
36. Dossier de Légion d'honneur de Georges Félix Blairon, base Léonore.
37. Si Françoise n'a pas exercé à l'issue de ses études de médecine, elle a toutefois secondé son mari dans ses recherches de traumatologie et publié elle-même un article sur les fractures du col du fémur (cf *Montpellier Médical*, 4 janvier 1940).
38. Interview menée par FHF avec Ollivier Grinda, 10 octobre 2022.

Chapitre 7 - Les Prodgers

1. "Gil Blas à Nice", *Gil Blas*, 27 janvier 1880.
2. "Gil Blas à Nice", *Gil Blas*, 22 janvier 1880.
3. Site Internet House of Names <https://www.houseofnames.com/prodgers-family-crest>.
4. Worcester emploie alors la moitié des artisans gantiers d'Angleterre (cf. "Worcester glove making", *A History of the World*, BBC).
5. "The Prodgers tomb." Blog www.ayotstpeter.com.
6. "Ludlow Bank." Site Internet du British Museum, <https://www.britishmuseum.org/collection/term/BIOG111555>.
7. Hiault, Richard. "L'après-1815 : un siècle de convalescence pour la dette britannique." *Les Échos*, 29 juillet 2020.
8. "The Prodgers tomb." Blog www.ayotstpeter.com.
9. Article du *Norfolk Chronicle*, 14 décembre 1861.
10. "University Intelligence." *Windsor and Eton Express*, 10 February 1827.
11. "The Prodgers tomb." Blog www.ayotstpeter.com.
12. Price, Roger. "Un pays chrétien ? Religion et société dans l'Angleterre du dix-neuvième siècle." *Revue d'Histoire du XIX^e siècle*, no.15, 1997 : pp. 153-158.
13. "The Prodgers tomb." Blog www.ayotstpeter.com.
14. *The Gentleman's Magazine*, vol. 146, 1829, p. 476.
15. Recensements de 1841 et 1851.

16. *London Evening Standard*, 23 juin 1848. On lit aussi dans les journaux que la famille Prodgers a assisté à une pièce de Charles Dickens donnée en mai 1851 (cf. *The Morning Post*, 17 mai 1851).
17. *The Eton School Lists, from 1791 to 1850*.
18. Nécrologie d'Edwin Prodgers. *Le Figaro*, 20 mars 1918.
19. Escribe, Dominique. "Les Anglais à Nice au XIX^e siècle." *Recherches régionales*, janvier-mars 2011.
20. Gonnet, Paul. "La vie mondaine à Nice de 1860 à 1881 (Cercles et salons)." *Cahiers de la Méditerranée*, 1970.
21. Escribe, Dominique. "Les Anglais à Nice au XIX^e siècle." *Recherches régionales*, janvier-mars 2011.
22. Ibid.
23. Gonnet, Paul. "La vie mondaine à Nice de 1860 à 1881 (Cercles et salons)." *Cahiers de la Méditerranée*, 1970.
24. "The Prodgers tomb." Blog www.ayotstpeter.com.
25. Il témoigne en faveur de son beau-frère lors de son divorce d'avec Caroline.
26. "Le Carnaval." *La Vie mondaine à Nice*, 17 janvier 1874.
27. *Le Petit Marseillais*, 18 février 1874.
28. "Nouvelles des départements." *Le Constitutionnel*, 12 mars 1874.
29. "De Nice à Monaco." *Le Gaulois*, 6 février 1877.
30. "Échos du sport." *La Fantaisie parisienne*, 15 février 1873.
31. "La vie mondaine à Nice." *Le Figaro*, 10 janvier 1879.
32. "La Promenade des Anglais à Nice." *L'Événement*, 1^{er} avril 1879.
33. Ibid.
34. Interview menée par FHF avec Sylviane Grinda, 11/12/2022 ; "à travers Paris", *Le Figaro*, 12 mars 1891.
35. Acte de mariage d'Elisabeth Caroline Prodgers et de Jean Roissard de Bellet, Archives de Paris.
36. Acte de mariage d'Edwina Georgina Françoise Prodgers et de Paul Georges René Japy, Archives de Paris.
37. "Le monde et la ville." *Gil Blas*, 10 décembre 1902.
38. "Paris Society." *The American Register*, 5 juin 1904.

Chapitre 8 - Les Despas

1. "L'exposition de Liège." *Le Petit Journal*. 19 juin 1905: p. 3.
"L'exposition universelle de Liège." *Le Petit Journal*. 9 juillet 1905: p. 2.
"À l'exposition de Liège." *Le Petit Sou*. 4 août 1905: p. 3.
2. Dossier de Légion d'honneur d'Émile Despas, base Léonore.
3. Rorive, Jean-Pierre. *Les affres de la guerre sous Louis XIV*. Jourdan, 2020.
4. De la Hamaide, Louis. *Histoire de Haybes sur Meuse*. Matot-Braine, 1964.
5. Certificats de naissance, de mariage et de décès des ancêtres de Jeanne Foday, Archives départementales des Ardennes.
6. Harsin, Paul. *La révolution liégeoise de 1789*. La Renaissance du livre, 1954.
7. Robinet, René. "L'Institution Rossat à Charleville et la réforme de l'enseignement par Victor Duruy. Enseignement moderne et professionnel." *Actes du 88^e Congrès national des Sociétés Savantes*, Clermont-Ferrand, 1963.

8. Plée, Léon. "École professionnelle de Charleville." *Journal de la ville de Saint-Quentin et de l'arrondissement*. 18 septembre 1863 : p. 3.
9. Lefrère, Jean-Jacques. "L'institution Rossat et le collège de Charleville", *Arthur Rimbaud*, Fayard, 2001, pp. 41-64.
10. Sarcey, Francisque. "Rossat." *Le XIX^e siècle*, 29 octobre 1877 : p. 2.
11. Vercherand, Olivier, et Anne Téqui. *Arts et Métiers. L'école de la technologie*. Cherche midi, 2011.
12. Châlons-sur-Marne s'appelle aujourd'hui Châlons-en-Champagne et on y trouve toujours l'un des campus des Arts et Métiers. D'autres campus sont ouverts, à Angers en 1815, à Aix-en-Provence en 1843, à Lille en 1900, à Cluny en 1901, à Paris en 1912, à Bordeaux en 1963 et à Metz en 1997.
13. Marchand, Philippe. *Histoire de Lille*. Jean-Paul Gisserot, 2003.
14. Acte de mariage d'Émile Despas et Céline Emélie Deparis, le 8 avril 1869. Archives de Paris. La famille de Céline vit dans le Nord ; son père y est mécanicien.
15. Celui de Neuvial et celui de Rouzat.
16. Paquier, Serge et Jean-Pierre Williot. *L'industrie du gaz en Europe aux XIX^e et XX^e siècles*. Peter Lang, 2005.
17. Commune voisine d'Haybes.
18. "Nouvelles diverses." *La Petite Gironde*, 9 novembre 1874 : p. 4.
19. "Métallurgie." *Le Courrier de Paris*, 13 janvier 1882 : p. 2.
20. Dossier de Légion d'honneur d'Émile Despas. Archives nationales, cote F/12/6646.
21. "Carnet de la journée." *La Journée industrielle*, 7 mai 1919 : p. 2.
22. Winter, J. "Despas (Émile). Bulletin administratif de la Société des anciens élèves des écoles d'Arts et Métiers, no. 4, avril 1924, pp. 378-380.
23. Dossier de Légion d'honneur d'Émile Despas. Archives nationales, cote F/12/6646.
24. Le contraste avec les usines voisines est particulièrement intéressant : après son départ des boulonneries Joseph Maré et Gérard Frères, celles-ci connaissent une forte agitation sociale liée au refus des dirigeants d'y appliquer la loi Waldeck-Rousseau de 1884 qui autorise la création de syndicats. (Cf. "La grève des forgerons." *Le cri du peuple*. 23 mai 1885 : pp.2-3.)
25. Dossier de Légion d'honneur d'Émile Despas. Archives nationales, cote F/12/6646.
26. Nautré, Henri. "Une œuvre modèle dans les Ardennes".
27. Ibid.
28. Il est élu sur une liste du parti démocrate socialiste radical (cf. dossier de Légion d'honneur d'Émile Despas. Archives nationales, cote F/12/6646).
29. Registre des délibérations du conseil municipal de Charleville, Archives municipales de Charleville, 1904-1912.
30. Dossier de Légion d'honneur d'Émile Despas, base Léonore.

Chapitre 9 - Les Haemmerlin et les Pfau

1. "L'exil 'sacrificiel' des Alsaciens-Lorrains après 1871." *RetroNews*, 3 mai 2018.
2. "Andolsheim." Site Internet de l'office de tourisme de Colmar en Alsace.
3. "Alsace." *Britannica* en ligne www.britannica.com/place/Alsace.
4. "Andolsheim." Site Internet de l'office de tourisme de Colmar en Alsace.

5. Acte de mariage de Jean Pfau et Anne Marie Feuerbach, 15 novembre 1808 ; Bans de mariage de Jean Pfau et Anne Marie Feuerbach, 30 octobre 1808.
6. Acte de mariage de Jean Pfau et Anne Marie Feuerbach, 15 novembre 1808 ; Acte de décès d'Anne Marie Feuerbach, 5 juillet 1853.
7. "Weavers." *Oxford Bibliographies* en ligne www.oxfordbibliographies.com.
8. Renout, Francis. "Les métiers d'antan : Le Journalier, brassier ou manouvrier." Site Internet *Cercle Généalogique du Pays de Caux - Seine-Maritime* www.geneacaux.fr.
9. "Weavers." *Oxford Bibliographies* en ligne <https://www.oxfordbibliographies.com>.
10. Acte de mariage de Jean Pfau et Anne Marie Feuerbach, 15 novembre 1808 ; Acte de mariage de Jean Michel Pfau et Marie Barbe Obert, 13 octobre 1844.
11. Acte de mariage de Jean Michel Pfau et Marie Barbe Obert, 13 octobre 1844.
12. Acte de mariage de Jean Michel Pfau et Marie Barbe Obert, 13 octobre 1844.
13. "Stonemason Records." Site Internet *GenGuide*. www.genguide.co.uk/source/stonemason-records-occupations.
14. Toussaint, Claude-Jacques. *Nouveau manuel complet du maçon-plâtrier, du carreleur et du paveur*, 1841.
15. "Stonemason Records." Site Internet *GenGuide*. www.genguide.co.uk/source/stonemason-records-occupations.
16. Acte de naissance de Barbe Marie Pfau, 29 octobre 1846.
17. "Barbe" est dérivé du grec *barbaros* signifiant "ne parle pas grec" et par la suite "étranger".
18. Gurdjian, Chloé. "Qu'est-ce que la fête de la Sainte-Barbe ?". *Géo*, 3 décembre 2021.
19. "Franco-German War". *Britannica* en ligne. www.britannica.com/event/Franco-German-War.
20. Ibid.
21. Ibid.
22. Ibid.
23. Syssau, Éric. *Les optants pour la nationalité française (1872-1873)*. Archives départementales du Bas-Rhin, 2011.
24. Syssau, Éric. *Les optants pour la nationalité française (1872-1873)*. Archives départementales du Bas-Rhin, 2011.
25. "Le festival alsacien-lorrain." *Le Petit Journal*, 9 octobre 1872.
26. Wahl, Alfred. "À propos de l'option des Alsaciens-Lorrains en 1871-1872." *Annales de démographie historique*, 1971, pp. 57-63.
27. "Meeting à Rouen en faveur des Alsaciens-Lorrains." *La France*, 5 novembre 1872.
28. Acte de mariage de Barbe Pfau et Charles Henri Plain, 2 juin 1873.
29. Acte de mariage de Barbe Pfau et Charles Henri Plain, 2 juin 1873.
30. Acte de mariage de Barbe Pfau et Charles Henri Plain, 2 juin 1873.
31. Plain, André. "Frédéric Japy - Un pionnier de l'Industrie horlogère." Page personnelle d'André Plain <http://andre.plain.pagesperso-orange.fr>.
32. Acte de naissance de Marie Catherine Plain, 10 novembre 1873.
33. Ibid.
34. Acte de naissance de Paul Léon Plain, 3 décembre 1881.
35. Recensement de 1896 à Beaucourt.

36. Recensement de 1896 à Beaucourt.
37. Acte de naissance de Marie Madelaine Oberlin, 30 mai 1851. Acte de naissance de Mathias Haemmerlin, 13 juin 1852. Acte de mariage de Mathias Haemmerlin et Maria Magdalena Oberlin, le 24 février 1888. Acte de naissance d'Amélie Madeleine Haemmerlin, 25 mai 1893.
38. "Le travail du Charron." Site Internet du musée de la maréchalerie.
39. Acte de naissance de Mathias Haemmerlin, 13 juin 1852.
40. Acte de naissance de Jean Haemmerlin, 29 juin 1813.
41. Interview menée par FHF avec Sylviane Grinda, 11/10/2022.
42. Ettwiller, Éric. "L'enseignement secondaire des filles en Alsace-Lorraine et dans l'académie de Nancy de 1871 à 1940." Thèse, et Fluck, Hélène. "Le Bon-Pasteur dans Strasbourg au XIX^e siècle : emprise spatiale, bâti et architecture" 2017, *Annuaire des Amis du Vieux Strasbourg*
43. Ettwiller, Éric. "L'enseignement secondaire des filles en Alsace-Lorraine et dans l'académie de Nancy de 1871 à 1940." Thèse.
44. Note manuscrite sur l'acte de naissance d'Amélie Madeleine Haemmerlin, 25 mai 1893.
45. En effet, la sœur de Barbe, Salomé, est restée à Andolsheim et a épousé Mathias Bauer, fils d'un tisserand, en 1873. Leur fille Émilie est née en 1889. Voir l'acte de naissance de Mathias Bauer en 1861 et l'acte de mariage de Salomé Pfau et Mathias Bauer en 1873. Tous les documents d'Andolsheim concernant les Pfau antérieurs à 1872 sont en français. En 1873, lorsque Salomé et Mathias se marient, les documents sont en allemand.
46. *Annuaire officiel de l'Armée française, troupes métropolitaines et troupes coloniales*, 1920. Service Historique de la Défense.
47. Recensement à Beaucourt, 1921. Archives départementales du Territoire de Belfort. Et interview menée par FHF avec Sylviane Grinda, 11/10/2022.
48. Acte de naissance de Robert Mathis Plain, 4 octobre 1922.
49. *Le Républicain de Belfort*, 17 avril 1928.
50. Interview menée par FHF avec Sylviane Grinda, 11/10/2022.
51. Interview menée par FHF avec Sylviane Grinda, 11/10/2022.
52. Interview menée par FHF avec Sylviane Grinda, 11/10/2022.

Bibliographie sélective

Sources primaires

- Acte de mariage d'Édouard Grinda et Augustine Schmitz, 7 février 1899. Archives départementales des Alpes-Maritimes
- Acte de mariage d'Edwina Georgina Françoise Prodgers et de Paul Georges René Japy. Archives de Paris
- Acte de mariage de Victoire Tesson et Jean Schmitz, 21 mai 1831. Archives de Paris
- Acte notarié, 20 mai 1851. Archives Nationales, Minutes et répertoires du notaire Auguste Jozon, cote MC/ET/XXX/876.
- Archives départementales des Alpes-Maritimes, Fonds de l'hôtel Westminster
- *Bulletin de l'Académie nationale de médecine*, 1878, pp. 591-593
- Dossier de Légion d'honneur d'Édouard Grinda, base Léonore
- Dossier de Légion d'honneur d'Émile Despas. Archives nationales, cote F/12/6646
- Dossier de Légion d'honneur de Georges Félix Blairon, base Léonore
- Dossier de Légion d'honneur de Jean-Paul Grinda, base Léonore
- Dossier étudiant de Jean-Paul Grinda, Archives de l'Assistance publique – Hôpitaux de Paris
- Grinda, Jean-Paul. “Les externes des hôpitaux.” *La France libre*, 15 février 1921.
- “Les Assurances sociales ont été votées ce matin à 7 heures.” *L'ami du peuple*, 24 avril 1930
- Livret militaire d'Édouard Grinda, Service Historique de la Défense, cote GR 6 YE 13283
- Nécrologie d'Edwin Prodgers. *Le Figaro*, 20 mars 1918
- “Nos tournois de tennis.” *L'Écho de Paris*, 17 mai 1923
- Rapport et Délibérations du Conseil des Alpes-Maritimes, janvier 1875
- Registre des baptêmes de Drap. Archives départementales des Alpes-Maritimes
- Recensement à Beaucourt, 1921. Archives départementales du Territoire de Belfort
- Registre des baptêmes, mariages et sépultures de la paroisse de Peillon. Archives départementales des Alpes-Maritimes
- Registres des baptêmes, mariages et sépultures. Archives départementales des Ardennes
- Registres des baptêmes, mariages et sépultures. Archives départementales du Nord
- Registre des naissances, mariages et décès de Beaucourt. Archives départementales du Territoire de Belfort.
- Registre des délibérations du conseil municipal de Charleville. Archives municipales de Charleville, 1904-1912
- Tables décennales 1793-1801 de Peillon. Archives départementales des Alpes-Maritimes
- Travaux de la commission d'assurance et de prévoyance sociale de la Chambre des députés. Archives nationales, cote F/22/2059

Sources secondaires

- Becker, Annette. *Les cicatrices rouges 14-18 France et Belgique occupées*. Fayard, 2010
- Bellon, Christophe. “Méditerranée et politique dans l'entre-deux-guerres : Édouard Grinda, député des Alpes-Maritimes (1919-1932)”, communication présentée lors du congrès de la Commission Internationale pour l'Histoire des Assemblées d'État en 2006.
- Bézias, Jean-Rémy. “Pouvoir dans la presse et influence politique : les dirigeants de la presse niçoise”, *Cahiers de la Méditerranée*, no. 92, 2016, p.13-19.
- Bottaro, Alain. “Le temps des pionniers (1780-1860)”, conférence donnée dans le cadre du colloque “Hôtels et Palaces. Nice, une histoire de l'hôtellerie de 1780 à 1940” organisé par la Ville de Nice, 2021
- Cabanès, Augustin. *Fléaux des temps jadis*. Jourdan, 2019
- Costamagna, Henri. “Les guerres et leurs conséquences dans le Comté de Nice au XVIII^e siècle.” *Cahiers de la Méditerranée*, no. 6, 1973 : pp. 77-93
- Courrière, Henri. *Le comté de Nice et la France. Histoire politique d'une intégration (1860-1879)*. Presses universitaires de Rennes, 2014
- Courrière, Henri. *L'État, la nation et la petite patrie. La vie politique à Nice et dans les Alpes-Maritimes de 1860 à 1898 : genèse d'un département français*. Thèse, Université de Nice. 2008
- Dreyfus, Michel, Michèle Ruffat, Vincent Viet, Danièle Voldman. *Se protéger, être protégé : une histoire des assurances sociales en France*, 2006
- Escribe, Dominique. “Les Anglais à Nice au XIX^e siècle.” *Recherches régionales*, janv.-mars 2011
- Gonnet, Paul. “Un grand médecin ministre, Édouard Grinda (1866-1958) et sa famille.” *Cahiers de la Méditerranée*, no. 55, 1997, p.67-75
- Karleskind M. & M^{me}, *Charleville-Mézières pendant l'occupation allemande*. Société des écrivains ardennais, no. 10, 1935
- Lamard, Pierre. *Histoire d'un capital familial au XIX^e siècle, le capital Japy*, 1988
- Laroque, Michel. “Des premiers systèmes obligatoires de protection sociale aux assurances sociales.” *Vie sociale*, no. 2, 2015, p. 31-48
- Nivet, Philippe. *La France occupée. 1914-1918*. Armand Colin, 2011
- Pisano, Jean-Baptiste. “Du temps perdu au temps retrouvé. L'hôtellerie niçoise entre 1850 et 1930.” *Recherches régionales Côte d'Azur et contrées limitrophes*, 1^{er} janvier 2013
- Ruggiero, Alain. ed. *Nouvelle histoire de Nice*. Privat, 2006
- Salvadori, Françoise et Laurent-Henri Vignaud, *Antivax – Résistance aux vaccins du XVIII^e siècle à nos jours*, 2019
- Simon, Dominique. “Les assurances sociales et les mutualistes (1920-1932).” *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, octobre-décembre 1987, pp. 587-615
- Syssau, Éric. *Les optants pour la nationalité française (1872-1873)*. Archives départementales du Bas-Rhin, 2011
- Welhoff, Edmond. “Le triomphe de la sympathie.” *Tribuns et haut-parleurs*, 1932

Interviews

Sur place

- Interview menée par FHF avec Camille Missud le 11 octobre 2022
- Interview menée par FHF avec Christophe Grinda, 10/10/2022
- Interview menée par FHF avec Christophe Grinda, 12/10/2022
- Interview menée par FHF avec Fabrice Grinda, 10/12/2022
- Interview menée par FHF avec Jean-Noël Grinda, 11/10/2022
- Interview menée par FHF avec Michel Steve, 10/10/2022
- Interview menée par FHF avec Olivier Grinda, 11/12/2022
- Interview menée par FHF avec Ollivier Grinda, 10/10/2022
- Interview menée par FHF avec Sylviane Grinda, 11/10/2022
- Interview menée par FHF avec Sylviane Grinda, 11/12/2022
- Interview menée par FHF avec Véronique Muller, 10/10/2022

À distance

- Interview menée par FHF avec Henri Courrière, entretien en visioconférence, 27/09/2022
- Interview menée par FHF avec Pierre Lamard, entretien en visioconférence, 26/09/2022

Images de la couverture

Numérotées de gauche à droite, de haut en bas

Première de couverture

1. Hôpital pasteur, années 1930
2. Villa Schmitz, 2022
3. Beaucourt, rue de Badevel, 1912
4. Jean-Paul Grinda
5. Blessés installés dans une école, à Romain, Première Guerre mondiale
6. Françoise Grinda
7. St Matthew's Church, Brixton, fin du XIX^e siècle
8. Andolsheim
9. Mairie de Charleville, début du XX^e siècle
10. Un blessé arrivant du front, transporté vers l'ambulance en automobile, 1916
11. Robert Japy et Clémence Couillerot
12. "Water-chute", Liège, Exposition universelle, 1905
13. Le Grand Hôtel
14. Édouard Grinda, 1930
15. Ministère du travail, 1945
16. Usine à gaz, 1870
17. Famille Blairon
18. Promenade des Anglais, Palais de la Méditerranée
19. Huguette Japy
20. *L'éclaireur de Nice*, début XX^e siècle

Quatrième de couverture

1. Église de Peillon, 2022
2. La Grindarie à Peillon, 2022
3. Édouard Grinda, Suzanne, Édouard, Jean-Paul, Yvonne, Augustine
4. *Le Velox*, le Havre, fin du XIX^e siècle
5. Château Pierre Japy, Beaucourt
6. Assemblée nationale, 1928
7. Anna Marguerite Schmitz
8. Église d'Ayot Saint Peter, fin XIX^e siècle
9. Victoire Tesson
10. Charleville, mémorial de la guerre de 1870
11. Famille d'Amélie Haemmerlin
12. Beaucourt, rue de Badevel, début XX^e siècle
13. Promenade des Anglais, villa Roissard de Bellet
14. Augustine Schmitz
15. Porte de la classe 41 consacrée à la métallurgie, Exposition universelle de Paris, 1889
16. École Lucie Berger, Strasbourg
17. Hôtel Beau-Rivage, Nice
18. Ancienne clinique Blairon, Charleville
19. Edwina Prodgers, Pauline Japy, Robert Japy
20. Usine Japy, Beaucourt



Les Grinda

UNE HISTOIRE DE FAMILLE



FAMILY
HISTORY
FILMS

